

MEMOIRES

DE

2. M. a.

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME QUATRIEME



A LONDRES,

M. DCC. XLVI.





MÉMOIRES

D E

MONTPENSIER.

JE trouvai à Tours bonne compagnie , Madame Bouthillier avec Madame la Comtesse de Brienne sa fille & la Maréchale de Clerambault : tout cela étoit venu voir Monsieur l'Archevêque de Tours , lequel est beaufrere de Madame Bouthillier , & par conséquent oncle de Madame de Clerambault & de Madame de Brienne. Monsieur l'Archevêque me logea encore & me traita magnifiquement. L'Abbé de Remée y étoit aussi. Je continuai mon chemin jusqu'à Blois, on me témoigna de la joye de me voir ; on

Tome IV.

A

y étoit en deüil de Monsieur d'Elbeuf; j'y appris la mort de la pauvre Madame de Roquelaure dont j'eus bien du déplaisir : elle mourut en couche. Tout le monde parla fort à Blois de voir comme le Chevalier de Bethune étoit auprès de Mademoiselle Desmarais. Je le dis à sa mere, à qui je n'en avois point encore parlé, elle me dit qu'elle croyoit que je lui faisois bien de la justice, de ne la croire pas assez folle pour souffrir cela, si elle ne vouloit pas qu'il épousât sa fille; que cela étoit résolu : je lui redis que je la trouvois bien sotte, qu'avec 50000 écus qu'elle pouvoit donner à sa fille, elle la marieroit très-richement; que le Chevalier de Bethune étoit cadet d'une Maison mal-aisée, & à qui il ne convenoit point de se marier, & qu'ils n'étoient pas le fait l'un de l'autre; que je croyois que le Comte & la Comtesse de Bethune y consentiroient avec peine. Elle me répondit, dès que j'ai connu le Chevalier de Bethune, j'ai souhaité cette affaire avec toutes les passions imaginables, j'y ai porté l'esprit de ma fille, & j'ai mis l'affaire à un point qu'ils seront les plus heureux du monde. Je lui demandai ce que Madame Desmarais en disoit, elle me dit qu'elle ne

DE MONTPENSIER. 3

ui en avoit jamais parlé , qu'elle ne doutoit pas qu'il n'en fût bien-aïse. Dès-lors, je vis avec quelque déplaisir que je m'étois trompée , lorsque j'avois crû que Madame Desmarais avoit beaucoup plus d'esprit & de jugement , cela me fit changer le dessein que j'avois eu pour elle, & dont l'exécution avoit été retardée par tout cela dans mon esprit. Lorsque je partis de Paris, j'étois résolue de la déclarer pour ma Dame d'honneur à mon retour. Je ne sçavois comment faire autrement , j'avois pourtant toujours dans la tête d'éviter d'en prendre une jusqu'à ce que je fusse mariée. Il me vint en pensée dès Champigny de mander à Mademoiselle de Vandy de venir au - devant de moi à Fontainebleau , & qu'elle demeureroit avec moi jusqu'à ce que j'eusse une Dame d'honneur , & que même quand j'en aurois une , je serois bien-aïse de l'avoir : elle me manda qu'elle obéiroit à mes ordres avec joye. Personne ne sçavoit cela , & Madame Desmarais , qui s'en revenoit avec moi à Paris , ne sçavoit si je lui dirois de coucher au Luxembourg quand j'arriverois.

On ne me parla point à Blois de qui seroit

auprès de moi , ou de qui n'y seroit pas ; dont je fus fort aise. On dit à Son Altesse R. que j'avois fait mon portrait à Champigny , il me demanda à le voir , & me dit qu'il le trouvoit bien fait , qu'il me conseilloit de ne le montrer à personne , de crainte que cette mode ne vînt , & que l'on n'en fît des médifances , & que l'on dit , c'est Mademoiselle qui en a donné l'invention. J'assurai Son Altesse Royale que personne ne le verroit : j'avoue que je trouvai ce conseil un peu interressé , & qu'il craignoit que l'on ne fît le sien. Après avoir été trois ou quatre jours à Blois , le soir de devant mon départ je voulus parler à Son Altesse Royale pour obtenir d'elle la permission pour Nau d'entrer dans la charge de Conseiller de Metz qu'il avoit achetée. Il s'emporta contre lui , & dit rage , dont je fus fort fâchée ; il me dit en bonne amitié , que je me comportasse bien à la Cour , & que je ne me mêlasse d'aucunes intrigues. Je l'assurai que c'étoit bien mon dessein , & que mon humeur y étoit entièrement portée.

Je m'en allai passer Noël à Saint Fargeau , j'y arrivai la surveille , j'y fus trois ou quatre jours avec bien du plaisir. J'en prends

DE MONT PENSIER. §

tout-à-fait à voir mon Bâtiment , & je trouve une partie des dedans qui s'achevent toutes les fois que j'y vais. Je trouvai l'hôpital fait , qui ne l'étoit point quand j'en partis : il y a des filles de la Charité établies que j'ai fait venir de Paris. On croira malaisément , & il est pourtant vrai, que je fus fâchée d'en partir. Madame de Courtenai me vint conduire jusques à Châtillon : je vis Mademoiselle des Vertus à Montargis , je passai à Fontainebleau , où étoit la Reine de Suede : J'allai droit chez elle , on me dit qu'elle n'étoit pas éveillée. Je m'en allai à l'hôtellerie où elle m'envoya un Gentilhomme pour me dire , qu'elle s'habilloit en diligence pour me voir. Lorsqu'elle fut en état , on me vint querir. Je trouvai dans sa cour vingt Suisses habillez de gris avec hallebardes dorées , force valets de pied & pages vêtus de gris aussi , assez de Gentilshommes dans la salle & dans l'antichambre. Elle avoit un juste-au-corps de velours noir , une juppe couleur de feu , & un bonnet de velours noir avec des plumes noires , & quantité de rubans couleur de feu. Elle me parut alors aussi jolie que la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui demandai si elle ne reviendrait point à la Cour , elle me

dit qu'elle n'en sçavoit rien, & qu'elle feroit tout ce qu'on lui ordonneroit. Le Roi l'étoit venu voir depuis son retour, il avoit couché à Villeroi, & l'après-dinée il y étoit allé au galop. Monsieur le Comte avoit été à Petit-Bourg, où elle étoit allée le voir : comme je lui parlois, je songeai à ce qu'elle avoit fait, & le Bâton du Capitaine de ses Gardes qui étoit dans sa ruelle, me fit bien penser à celui à qui je l'avois vû porter, & au coup qu'il avoit fait. Le Comte de Sentinelli étoit celui qui paroissoit être le mieux avec la Reine de Suede, elle l'avoit envoyé en Italie ; on disoit que le Marquis de Monaldeschi qui étoit son grand Ecuyer, s'étoit voulu prévaloir de son absence & lui rendre de mauvais offices. Pour cela il avoit pris ses lettres qu'il avoit ouvertes, & même de celles de la Reine sa Maîtresse : on n'a point sçu le détail de cette affaire. Un jour qu'il dînoit à la Ville, elle l'envoya querir, & lui dit, passez dans la Gallerie, c'est celle des Cerfs, qui est à Fontainebleau, & que là il trouva le Chevalier de Sentinelli Capitaine des Gardes de la Reine de Suede, qui lui dit : Confessez-vous, voila le Pere Mantuony. La Reine lui avoit conté les su-

DE MONTPENSIER. 7

jets qu'elle avoit de se plaindre de lui , pour lui faire comprendre , que de faire couper le col en Suede à Monaldesqui , ou de le faire tuer dans la gallerie de Fontainebleau , c'étoit pour elle la même affaire. Monaldesqui eut grande peine à se résoudre à mourir , il envoya le Pere Mantuony demander pardon à la Reine , & la vie : elle le refusa : il voulut se jeter par les fenêtres , mais elles étoient fermées. Sentinelli eut peine à le tuer , il avoit une juppe-maille ; il lui donna plusieurs coups , de sorte que la gallerie fut pleine de sang , & quoiqu'on l'ait fort lavée , il en reste toujours des marques. Après qu'il fut mort , on l'emporta dans un carosse à la Paroisse , où on l'enterra à une heure où il n'y avoit personne , ce qui est aisé , la Paroisse étant à un quart de lieuë du Bourg & du Château. On a dit que la Reine de Suede vint regarder comme on le tuoit , je ne sçai si cela est bien certain , cette action fut trouvée fort mauvaise , & on trouva beaucoup à redire qu'elle l'eût osée commettre dans la Maison du Roi. Elle prétendoit , comme j'ai dit , que c'étoit faire justice , & comme les Rois ont droit de vie & de mort , ce même pouvoir s'étend au lieu où ils vont ,

comme sur ceux qui leur appartiennent. Ce genre de mort est bien barbare & bien cruel à toutes sortes de personnes, & particulièrement aux femmes. Elle me traita fort civilement, comme elle avoit fait toutes les fois que je l'avois vûe.

Je trouvai au sortir de chez elle Mademoiselle de Vandï, qui venoit au - devant de moi. Je croyois trouver le soir le Comte de Bethune & sa femme, & Madame d'Epernon, je leur avois mandé d'y venir, & il n'y vint que Madame d'Epernon, qui ne me sçut dire pourquoi le Comte & la Comtesse de Bethune n'y avoient point voulu venir. Je crus qu'ils boudoient, & je ne voulus pas faire semblant de le voir. Madame d'Epernon me conta que la Reine lui avoit parlé de moi plusieurs fois avec bonté, & qu'elle lui avoit témoigné de l'impatience de mon retour. Pour Monsieur, il en témoignoit la plus grande du monde; elle me conta aussi le déplaisir qu'il avoit fait paroître de la mort de Madame de Roquelaure; que le lendemain de sa mort il avoit été à confesse, avoit communiqué, & fait dire mille Messes pour elle. Jamais galand n'en auroit usé de même en pareille occasion; elle m'apprit

DE MONTPENSIER. 5

que la Comtesse de Soissons étoit accouchée d'un fils , je fus tout à-fait aise de la voir , & j'eus bien du plaisir à l'entretenir. J'arrivai tard à Paris , parce que j'étois fort enrhumée , & comme je n'avois point dormi la nuit , je regagnai sur le matin le tems que j'avois perdu. Je trouvai beaucoup de monde à Luxembourg , & entr'autres Monsieur & Madame de Bethune , à qui je fis la meilleure chere du monde. Je trouvai le Comte de Bethune avec un air assez froid , qui me dit qu'on m'avoit rendu bien de mauvais offices pendant mon absence ; mon rhume m'obligea de garder trois ou quatre jours le lit , ce qui m'empêcha d'aller au Louvre. Monsieur me vint voir dès le lendemain de mon arrivée , & j'appris qu'il m'avoit attendu long-tems chez Madame de Choisy. Le jour que j'arrivai il me fit l'honneur de me le dire , & me parla de la mort de Madame de Roquelaure ; il me conta le déplaisir qu'il en avoit eu , & que depuis il n'avoit pris de couleur que ce jour-là. Il étoit fort ajusté , il me conta tout ce qu'il sçavoit avec la plus grande amitié du monde , & me donna des Oranges de Portugal. Il faisoit tout du mieux qu'il pouvoit. Il me parla des Lotteries , je

n'en avois jamais entendu parler , je me fis expliquer ce que c'étoit , je fus bien - tôt sçavante , on ne parloit que de cela.

Le Roi & la Reine envoyèrent sçavoir de mes nouvelles , & M. le Cardinal aussi , lequel me fit faire des excuses de ne m'être pas venu voir : il étoit affligé de l'accident arrivé à son petit neveu. Ce petit garçon étant au College des Jesuites , les Fêtes de Noel il jouoit avec d'autres Ecoliers , ils s'aviserent de se berner les uns les autres , & tour à tour tenoient la couverture. L'Abbé d'Harcourt , qui tenoit un coin , & qui étoit le plus foible le lâcha , & le petit Alphonse Mancini tomba , & se cassa la tête , dont M. le Cardinal fut sensiblement touché. D'abord il eut tous les signes mortels , il n'avoit que douze ans , & il étoit si avancé que c'étoit un prodige , il avoit quasi achevé toutes ses études. C'étoit un esprit vif ; Monsieur le Cardinal en avoit conçu une si grande espérance , que je lui ai oui dire qu'il l'alloit tirer du College , & qu'il vouloit le prendre auprès de lui , & l'accoutumer aux affaires ; qu'il auroit couché dans sa chambre , & qu'il auroit parlé de tout devant lui ; qu'il lui auroit montré toutes les dépêches qu'il re-

DE MONTPENSIER. II

devoit , & qu'il faisoit faire , qu'il l'auroit dressé pour le rendre capable de servir le Roi. Il n'en parle point encore qu'avec beaucoup de regret.

On croira aisément que les premiers jours de mon arrivée, ma maison ne désemplit pas : quand la raison du devoir , & celles que je suis assez aimée , n'y auroient pas fait venir le monde , la grace de la nouveauté est toute belle pour les François. Monsieur y revint une seconde fois , & j'apprenois qu'il ne parloit que de l'empressement qu'il avoit pour moi. Je lui en reconnus assez & à tout ce qui étoit à lui , cela ne me déplaisoit pas. Un jeune Prince , beau , bienfait , frere du Roi , me paroissoit un beau parti pour moi. Le Comte de Bethune me vint voir tous les jours dans ces commencemens , il me disoit , j'aurois vû le tems que la Reine vous seroit venue voir , & M. le Cardinal , & j'aurois servi à les y faire venir , à présent je ne me mêle de rien , & le Roi n'y veut pas venir : cela est terrible. Je lui répondis , le Roi n'est pas venu voir mon pere lorsqu'il a été ici , pourquoi me viendrait-il voir ? Il est de ces gens qui me font honneur quand ils viennent en un lieu , & de qui on n'a nul sujet de

se plaindre , quand ils n'y viennent pas. Il me répondit , il va tous les jours à l'Hôtel de Soissons. Je lui dis , cela n'est pas surprenant , quand on fait le galand d'une femme , qu'on l'aïlle voir , & de plus il y joue. Pour la Reine , il fait un froid enragé , elle sçait bien que j'aurai l'honneur de la voir dans deux jours , il n'est pas juste qu'elle s'incommode ; à l'égard de M. le Cardinal , c'est un homme affligé , & si en pareille occasion , il surmontoit sa douleur pour me rendre visite de cérémonie , j'aurois lieu de douter qu'il fût autant de mes amis qu'il ma dit qu'il le feroit. C'est pourquoi tout bien considéré , je n'ai pas sujet de me plaindre , aussi ne me plaindrai-je pas. J'appris que le sujet qui donnoit tant d'inquiétude au Comte de Bethune , lorsque Monsieur le Cardinal me vint voir , étoit qu'il ne l'avoit vû qu'une fois depuis six semaines qu'il étoit à Paris ; que ç'avoit été dans la foule , & à la passade , & qu'il avoit envie de l'entretenir. Dès que mon rhume fut guéri , j'allai chez la Reine qui me reçut avec toutes sortes de bontez. Je ne vis point le Roi , il étoit sorti , je ne voulus pas demeurer au serain , ainsi je fis ma visite très-courte.

DE MONTPENSIER. 13

Le Neveu de Monsieur le Cardinal mourut la nuit de la veille des Rois. Il s'en alla dès le lendemain au Bois de Vincennes , où il demeura huit ou dix jours. Ce soir - là le Duc de Lesdiguières donnoit à souper à toute sa famille , qui est assez nombreuse & belle pour composer une assemblée. Le Roi & Monsieur y allerent en masque , Madame de Navailles y étoit & trois ou quatre filles de la Reine , le Roi mena & parla toujours à la Motte-Houdancourt , qui étoit entrée en la place de la Porte chez la Reine. Cela fit un bruit nonpareil. Il fut cinq ou six jours qu'il ne faisoit qu'entrer & sortir à l'hôtel de Soissons , & même il n'y alloit pas tous les jours : il causoit sans cesse avec la Motte , & témoignoit beaucoup plus d'amour pour elle, qu'il n'avoit témoigné pour la Comtesse de Soissons. Il gagna un mouchoir de point de Venise à une Lotterie, & quelques autres petites galanteries propres à une Dlle. Il donna tout à la Motte. La Reine m'envoya querir pour aller à une Comédie à machine à l'hôtel de Bourgogne , dont je ne me suis pas souvenue du nom , aussi n'étoit-elle pas trop bonne. Pendant cette Comédie le Roi regarda continuellement la Motte : au retour,

j'allai voir la Reine d'Angleterre , que je n'avois point vûe depuis que j'étois à Paris , parce qu'elle étoit à Chaillot , & que je n'avois point sorti. On ne parloit dans le monde que de la nouvelle amitié du Roi , tous les hommes en étoient réjouis , ils pensoient que cela iroit plus loin , & que cette affaire serviroit à rendre le Roi plus gaillard. Monsieur le Cardinal revint de Vincennes ; il fut enfermé trois heures avec Leurs Majestez , & au sortir de - là le Roi ne regarda plus la Motte.

Monsieur le Cardinal me vint voir dès le lendemain qu'il fut à Paris : il me fit de grandes excuses de n'y être pas venu plutôt , qu'il croyoit que j'étois assez persuadée de son zèle & de sa passion pour mon service , pour n'avoir pas trouvé mauvais que dans le tems d'une grande affliction , il ne se fût pas contraint à me venir voir. Je lui dis que l'on m'avoit avertie à mon arrivée , que l'on m'avoit rendu de mauvais offices auprès de la Reine , & que j'en étois en grande peine. Il m'assura fort du contraire , & me dit , on fait tant de contes dans le monde , que l'on seroit fort malheureux si on y ajoutoit foi. Ne dit-on pas que le Roi est amoureux de Ma-

DE MONTPENSIER. 15

emoiselle de la Motte ; que la Reine & moi en sommes au désespoir ? Je vous assure que si nous l'étions , nous serions bientôt consolés , je croi que cet amour-là est déjà passé. Je lui dis que cela avoit fait tant de bruit , qu'il étoit difficile de n'en avoir pas entendu parler ; que mon rhume m'avoit empêché de sortir , que quand j'aurois été en santé , il me sembloit , qu'après avoir été si long-tems absente , il ne falloit pas d'abord aller au Louvre si souvent , de crainte que l'on ne m'assurât de m'empresse. Il me dit que je ne devois point avoir cette pensée ; que j'étois née pour la Cour en toutes manieres ; que j'étois faite pour y être par la qualité dont j'étois ; qu'il y auroit ce jour-là Comédie ; que j'y allasse , & que le Roi & la Reine vouloient que je fusse de tous les divertissemens ; que si j'aimois d'aller en masque , le Roi y alloit souvent. Je lui dis que j'en mourois d'envie , que ce divertissement , la foire & le cours étoient ce qui me faisoit regretter Paris ; que cet aveu étoit bien enfant pour une personne comme moi , que je ne pouvois lui rien céler , tant j'avois de confiance en lui , que je le priois de me considérer comme une personne , qui ne vou-

loit rien faire sans ses avis. Nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre, le Comte de Bethune me fit la mine de ce que je ne l'avois pas appelé en tiers. Je dis à Monsieur le Cardinal que présentement je me trouvois bienheureuse d'être dans un lieu, où je pusse lui parler moi-même, & que je n'aimois pas les tiers; il trouva que j'avois raison, & me répondit que pour toutes les affaires que j'aurois avec les Sur-Intendans, je n'avois qu'à lui envoyer mon Secrétaire, & qu'il ordonneroit qu'on les fit.

Tout le mois de Janvier se passa sans qu'il y eût de divertissement que des Comédies au Louvre; je n'y allai pas toujours; je me choyois, parce que j'étois enrhumée, & aussi je ne m'ennuyois pas à demeurer chez moi, où j'avois bonne compagnie toujours. Je mis mon argent à plusieurs Lotteries, où je ne fus pas heureuse, j'en fis une chez moi le deux de Février. Monsieur le Maréchal de l'Hôpital donna un Bal, nous y allâmes en masque, c'est-à-dire habillées de toile d'or & d'argent, de bonnets avec des plumes, toutes les femmes étoient fort ajustées, les hommes avoient des bas de soye & des habits en broderies. Quand nous entrâmes,

nous

DE MONTPENSIER. 17

nous tenions nos masques , que nous ôtâmes à l'instant après avoir dansé , nous allâmes dans une Chambre magnifiquement ornée faire collation , & il n'y avoit qu'un couvert & une chaise à bras. Le Roi me dit, ma Cousine , mettez vous - là , c'est votre place. Je m'écriai sur cela comme d'une raillerie : il me répondit , qui s'y mettra ? la Comtesse de Soissons rioit , & dit, ce sera moi : en effet, elle s'y alloit mettre , Monsieur lui dit , n'y allez pas. Cette familiarité avec le Roi me surprit , on n'en prenoit pas tant quand je partis de la Cour. Tout le monde se mit à table , le Roi s'y mit le dernier , & dit , puisqu'il n'y a de place que celle-là , il faut bien que je m'y mette. Il ne mettoit pas la main à un plat qu'il ne demandât si on en vouloit , & ordonnoit de manger avec lui. Pour moi qui ai été nourrie dans un grand respect , cela m'étonnoit , & j'ai été long-tems sans m'accoutumer à en user ainsi ; quand j'ai vû que les autres le faisoient , & que la Reine m'eut dit un jour , que le Roi n'aimoit pas les cérémonies , & qu'il vouloit qu'on mangeât à son plat, alors je le fis : sans cela les fautes des autres ne m'en auroient pas fait commettre, Quand je fus prêt :

te à sortir, le Roi dit à la Comtesse de Soissons, allons remener ma cousine; elle dit qu'elle le vouloit bien: nous étions venus en carosses séparés, parce que j'avois les Filles de la Reine avec moi: lorsque le Roi monta en carosse, il leur dit, Mesdemoiselles, ma Cousine, vous dispense de la suivre, retournez au Louvre. On remarqua assez cela, parce que ce fut la Motte à qui il s'adressa. Elles s'en allerent, il ne resta que Gourdon & Fouilloux, pour ramener la Comtesse de Soissons, nous nous en allâmes à toutes brides, & si vite, que les gardes du Roi qui étoient à cheval, eurent grande peine à nous suivre. Le Roi disoit, que je serois aisé que les voleurs nous attaquaient, le carosse du Roi demeura derrière; de sorte que jusqu'à ce qu'il fût venu, nous nous promenâmes sur la terrasse qui est dans la Cour du Luxembourg, le trois Février à trois heures après minuit, comme on auroit pû faire au mois de Juillet. Monsieur me demanda si je voulois aller le lendemain à la foire, je lui dis, que j'en serois fort aisé, j'aime fort la foire; nous y allâmes fort souvent, & particulièrement quand le Carême fut venu, parce que pendant le

DE MONTPENSIER. 19

Carnaval on avoit d'autres divertiffemens. Je fus fort heureufe, & je gagnai quantité de cabinets & de miroirs , qui m'étoient néceffaires pour parer mon logis.

Je donnai une afsemblée au Roi fort jolie , Luxembourg est le lieu du monde le plus propre à y en donner, & de grandes & de petites. Comme je ne voulois point me faire de querelles à mon retour à la Cour, & qu'il y avoit un nombre infini de jeunes femmes & filles de qualité que je ne pouvois pas me dispenser de prier , je dis au Roi , lorsqu'il me demanda une fête , je la donnerai très - volontiers à Votre Majesté , pourvû qu'elle me nomme les personnes que je prierai. Il me répondit qu'il ne vouloit qu'il y eût que ce que l'on appelle le monde du Louvre, c'est-à-dire , Madame la Comtesse de Soiffons , Mademoiselle de Manchini , Mesdames de Créqui & de Chaulnes , les filles de la Reine , Mademoiselle de Ville-roi. Je prierai , lui dis-je , seulement Madame de Montglas & Mademoiselle des Marais , c'étoient des personnes fans conséquence pour moi. La Reine dit qu'il falloit prier la Maréchale de l'Hôpital , qui avoit donné une assemblée, & qui en devoit don-

ner une autre; je fis souvenir aussi le Roi de la Comtesse de Guiche qui étoit une jeune femme de treize ans, & mariée depuis quinze jours, & que Monsieur le Chancelier son grand - Pere avoit donné une assemblée à cause de son mariage. Je ne sçai par quel mal entendu on ne me rendit point de réponse à ce point, elle ne fut point priée quoique j'en eusse intention. Le Chancelier & la Chanceliere en furent en colere contre moi; pour le Comte de Guiche, il se soucioit si peu de sa femme, qu'il ne l'avoit épousée que parce que son pere le vouloit, qu'il étoit bien-aise de ne la jamais voir, & on disoit qu'il vivoit avec elle comme un homme qui vouloit se démarier un jour, & que la cause en étoit l'extrême passion qu'il avoit pour la fille de Madame Beauvais.

Madame la Maréchale de l'Hôpital a un beau visage, elle est si grosse que cela la rend assez ridicule quand elle danse. Elle danse néanmoins bien, elle a les plus belles pierres du monde, ses perles sont plus grosses que celles de la Reine, elle est magnifique sur sa personne, & dans son logis, & ce qui surprend de la voir ainsi, c'est qu'elle étoit lingere à Grenoble. Un Trésorier de France

DE MONTPENSIER. 21

l'épousa par amour, & lui donna quelques biens; on lui prédit ensuite qu'après la mort de son mari elle épouserait un grand Seigneur; & en troisièmes noces un Prince. Son premier mari étoit dans le parti, & lui avoit laissé quelques affaires, elle vint à Paris pour les solliciter, & elle y fit connoissance avec un Moine Augustin Deschauffé, qui lui donna habitude avec le Secrétaire du Maréchal de l'Hôpital. Ce Secrétaire sçut que cette femme avoit du bien, & fit dessein de l'épouser; il agit dans ses affaires & la servit avec tant de succès qu'elle lui en fut obligée. Le Maréchal de l'Hôpital en considération de son Secrétaire avoit agi pour elle en tout ce qu'il avoit pû, de sorte qu'elle crut devoir le remercier de sa protection. Elle l'alla voir pour ce sujet, il en devint amoureux, & l'épousa ensuite. C'est une bonne femme qui a de l'esprit, & c'est de ces bons esprits de campagne qui disent de grands mots que l'on n'entend point à la Cour, où elle aime fort à être. On peut juger par-là si elle y réussit bien, & fort à propos.

Il y eut une grande assemblée chez le Chancelier, où la Reine & Monsieur le Car-

dinal allerent, la Reine y mena la Princeſſe d'Angleterre qui étoit ravie d'y être. Elle ne va aux Bals qu'à ceux du Louvre, ou bien à ceux où la Reine va; la fête fut fort magnifique, & le repas auſſi: j'étois parée de perles, je n'avois point de bouquet à cauſe du deuil de Monſieur de Candale, qui étoit mort il y avoit trois ſemaines à Lyon, à ſon retour de Catalogne. La fièvre le prit à Valence, il ne laiſſa pas de continuer ſon voyage, & ne s'arrêta qu'à Lyon: il dit aux Médecins dès le premier jour de ſon mal, qu'il en avoit mauvaiſe opinion. Il eut de grandes rêveries qui lui donnerent pourtant le tems de ſe confeſſer, & de mourir avec beaucoup de connoiſſance de Dieu. L'Abbé Roquette l'aſſiſta à la mort: la nouvelle de ſa maladie ne vint à Paris que deux ou trois jours avant celle de ſa mort; j'étois allé voir ſa ſœur aux Carmelites: Madame d'Epernon y étoit avec moi. Au ſortir de-là nous trouvâmes un laquais, qui nous en vint dire la mort. Madame d'Epernon en fut fort touchée. Il avoit pour elle toute l'amitié poſſible, & il lui étoit un grand ſupport dans ſa Maïſon. Elle s'en alla chez elle, & moi chez la Reine qui s'en alloit à la Comédie;

DE MONTPENSIER. 23

je la priaï de m'en dispenser , parce que M. de Candale étoit mon cousin germain & mon ami. Je demandai à Sa Majesté si j'irois voir Monsieur de Metz & M. d'Epernon ; j'entrai d'abord chez Madame d'Epernon , je la priaï de venir avec moi chez son mari , qui étoit au lit fort affligé ; le lendemain j'allai chez Monsieur de Metz , puis je revins à l'Hôtel d'Epernon , où le Roi , la Reine d'Angleterre & Monsieur vinrent , je les conduisis & fis les honneurs de la Maison comme la plus prochaine parente de Madame d'Epernon , parce qu'il avoit épousé ma tante , & qu'il étoit cousin germain de Mademoiselle de Guise. Ils n'avoient pas de plus proches parens que moi depuis qu'ils avoient perdu leur fils. Comme Madame d'Epernon est fort de mes amies , je fus bien - aise d'en user ainsi, cela étoit assez obligeant pour elle & pour toute la Maison.

Trois ou quatre jours après l'assemblée de Monsieur le Chancelier , on me dit que le bruit courroit que la Reine d'Angleterre se plaignoit que j'avois voulu passer devant sa fille , & que j'avois pris cette résolution avec Monsieur. J'allai voir Monsieur le Cardinal que je n'avois encore pu trouver dans sa

chambre depuis mon retour à la Cour, il descendoit chez la Reine lorsque j'y voulus aller, où il étoit en affaires. Je l'y trouvai, Je lui demandai ce que c'étoit que ce bruit, je lui dis que chez Monsieur le Chancelier après le souper, la Princesse d'Angleterre étoit demeurée à jouer avec Mesdemoiselles de Nemours, & que j'avois suivi la Reine, que lorsque je fus au bout de la gallerie, je l'avois appelée avant que d'entrer, que nous nous étions prises par la main, comme nous faisons ordinairement; que je ne croyois pas qu'il y eût rien à redire là-dessus. Monsieur le Cardinal me dit, l'autre jour chez la Reine on dit que vous aviez voulu passer devant elle chez Monsieur le Chancelier. Monsieur répondit, quand elle l'auroit fait, n'auroit-elle pas eu raison? nous avons bien à faire que ces gens-là, à qui nous donnons du pain, viennent passer devant nous? Que ne s'en vont-ils ailleurs? On le redit à la Reine d'Angleterre, qui en pleura fort. La Reine le sçut, elle gronda Monsieur, & lui dit, apprenez & ce que vous êtes, & eux ce qu'ils sont. Vous avez bonne grace de parler ainsi. Voilà tout ce que j'ai ouï dire, je blâmai Monsieur, & dis à Monsieur
le

DE MONTPENSIER. 25

Le Cardinal que la Reine d'Angleterre étoit en un état qui obligeoit à lui rendre tout l'honneur possible par ses proches, que peut-être en un autre tems la pensée me seroit-elle venue de disputer le pas à sa fille; que c'étoit à quoi je n'avois jamais songé; que j'avois vécu avec la Reine d'Angleterre & sa fille avec toute l'amitié possible, qu'elles m'en avoient témoigné beaucoup, & que personne n'étoit plus civil que la Reine d'Angleterre. Monsieur le Cardinal me dit, les Rois d'Ecosse cédoient autrefois aux fils de France, & par cette raison vous seriez en droit de passer devant la Princesse d'Angleterre. Je le suppliai de ne point parler de cela, & qu'en l'étrat où étoit la Reine tante, je serois fâchée qu'il lui vînt des mortifications à mon occasion.

Le Roi étudioit un ballet que j'allai voir répéter avec la Reine, & le jour qu'il se dansa, on étoit placé & paré dans une tribune à main droite du théâtre, pour pouvoir plus aisément descendre dessus pour danser. A ce ballet Madame la Princesse d'Angleterre s'y trouva & Mesdemoiselles de Nemours & le monde ordinaire. Comme les Bals se donnent dans une grande salle,

& que le monde y vient sans prier, il y alloit toutes sortes de personnes ; j'y vis deux Dames qu'il y avoit long-tems que je n'y avois vues, les Comtesses de Fiesque & de Frontenac. Je les trouvai si changées, que j'eus de la peine à les reconnoître, l'une par l'excès de sa maigreur, & l'autre par celui de sa graisse : elles étoient tout derriere les autres cachées avec leurs coëffes comme des personnes qui n'osent se montrer. Le lendemain on en parla chez la Reine, qui n'a jamais témoigné aucune amitié pour elles : quelqu'un demanda si on les avoit mandées, la Reine répondit, elles étoient derriere parmi la canaille. Le Roi ni moi ne nous informons pas des gens qui sont où elles étoient. Je dis, elles étoient parmi les honnêtes Demoiselles du Marais, la Reine répondit, je croi qu'il y en avoit quelques-unes.

Un jour ou deux après, Monsieur me dit à la foire, de la part de la Reine, que je ne défilasse point mes pierreries, qu'elle vouloit qu'on allât encore une fois paré au ballet. Je me doutai que c'étoit pour la Reine de Suede, il me l'avoua, & me dit de n'en parler à personne, Elle arriva le jour d'a-

près ; la Reine dit qu'elle venoit comme inconnue , & qu'elle ne seroit qu'un jour à Paris , que l'on avoit fait tout ce que l'on avoit pû pour la détourner d'y venir , & qu'il avoit été impossible ; que pour lui faire connoître qu'il falloit qu'elle y fût peu , Monsieur le Cardinal l'avoit logée dans son appartement au Louvre , & s'étoit mis dans sa petite chambre , & qu'ainsi elle devoit juger par l'incommodité qu'elle lui caufoit , qu'il étoit à propos de s'en aller promptement. Elle me dit à Monsieur & à moi , que nous ne nous avisassions pas de lui dire que l'on alloit en masque , & que l'on se divertissoit bien , qu'il falloit lui dire au contraire que jamais hyver ne s'étoit passé plus mélancoliquement , qu'il n'y avoit nuls plaisirs , & qu'on s'ennuyoit fort : puis elle dit , c'est que ma niece & mon fils croient faire l'honneur de la France , lorsqu'ils tiennent mille discours à cette Reine. On vint dire qu'elle étoit arrivée , la Reine s'y en alla ; elle me dit & à la Princesse de Carignan de demeurer , dont je fus fort fâchée , & je lui répondis d'un ton boudeur , vous m'enverrez querir , la Reine de Suede me voudra avoir. La Reine ne monta pas jusqu'en haut , elle

trouva Nogent dans son Cabinet , qui lui vint dire de la part de Monsieur le Cardinal de me mener. Elle m'envoya appeller, après avoir salué la Reine de Suede , elle lui demanda , où est Mademoiselle , je m'avançai & la saluai.

Le lendemain on donna le Ballet , j'étois parée comme l'autre fois, la Reine de Suede étoit habillée comme les autres , & cela lui faisoit bien. J'étois destinée à voir au Ballet des personnes que je ne voyois point ailleurs ; j'y vis Préfontaine , que je n'avois pas vû en lieu du monde , depuis qu'il étoit parti de Saint-Fargeau : cela me fit souvenir de la perte que j'avois faite lorsque je le perdis ; de tous les embarras que son absence avoit causez en mes affaires , & de tous les chagrins que ces mêmes affaires m'avoient donnez. Ce souvenir n'anime pas beaucoup à rester , ni à danser , il ne donne pas au visage toute la gayeté qui seroit nécessaire en pareil lieu , ni en pareilles occasions.

Le lendemain quoique fatiguée d'avoir veillé , je me levai , & m'habillai en grande diligence pour aller voir la Reine de Suede , parce que je croyois qu'elle dût partir le jour d'après. Je lui envoyai demander au-

DE MONTPENSIER. 29

dience, elle me manda que je la vinſſe voir de bonne heure, & que j'irois à la Comédie avec elle. Je n'allai néanmoins au Louvre que fort tard, je n'avois point deſſein de l'accompagner, je ſçavois bien que l'on ſe ſeroit moqué de moi. Quand j'arrivai au Louvre, je demandai à la Reine, ſi la Reine de Suede ſ'en alloit le lendemain : elle me dit, je croi que non, dont je ſuis bien fâchée, elle ira ce ſoir à la foire, il faut que mon fils & vous alliez avec elle. Je répondis à la Reine, que ſi Monſieur y alloit, j'irois ; qu'autrement je n'irois point, & elle revint fort tard de la Comédie. Quand je ſçus qu'elle étoit dans ſa chambre, j'y montai, & la diſſuadai d'aller à la foire. Elle me demanda ſi elle pouvoit aller chez la Reine, je lui dis qu'elle jouoit, & qu'elle y ſeroit la bienvenue. Nous y allâmes, & le Roi & Monſieur qui craignoient qu'elle ne les voulût mener à la foire, ſe cachèrent lorsqu'elle arriva, & ne revinrent que lorsque je les allai affurer qu'elle n'iroit point.

Madame de la Baſſinière donna une aſſemblée & un ſouper fort magnifique, où la Reine de Suede vint : elle danſa d'une manière aſſez ridicule, ce qui fit rire la com

pagnie. On m'avertit que la Comtesse de Fiesque & Frontenac devoient y venir en masque , je le dis à Monsieur le Cardinal , qui donna ordre à Monsieur de Noailles Capitaine des Gardes du Corps en quartier , de ne laisser point entrer des masques où étoit le Roi , que l'on ne sçût leurs noms , & que si ces Dames venoient , qu'on leur dît que le Roi ne vouloit pas les voir , ni qu'elles vinssent en des lieux où je serois. Le Cardinal me dit d'en remercier le Roi , ce que je fis : il me répondit le plus genereusement du monde. La relation que nous fîmes à la Reine de la danse de la Reine de Suede lui donna envie de la voir danser , & pour rire avec plus de liberté , on ne voulut pas faire une grande assemblée , de sorte que le Roi envoya un soir sçavoir s'il lui plaisoit de descendre : il dansoit tous les soirs & la Reine me commanda de venir. Elle n'eut pas le plaisir qu'elle s'étoit proposée , Monsieur de Bregis , par un zèle à contretens , donna avis à la Reine de Suede que l'on s'étoit moqué d'elle , & qu'il ne falloit pas qu'elle dansât , ce qui fut cause qu'elle ne fit que des révérences , & le Bal finit fort promptement. Le lendemain on

DE MONTPENSIER. 31

lui donna la Comédie dans la grand' salle ; & nous allâmes chez Damville où il y eut grand Bal , & souper après minuit , & même nous y entendîmes la Messe. On mouroit de peur qu'il ne prît fantaisie à la Reine de Suede d'y venir pendant le bal : nous eûmes quantité de masques , il n'y avoit point de bal où il n'y en vînt beaucoup. Le Lundi gras la Reine en donna un dans son grand Cabinet , où il n'y avoit que les personnes ordinaires que j'ai déjà nommées , & de surcroît quelques femmes d'Officiers de la maison du Roi. La Reine & la Princesse d'Angleterre y étoient , sur quoi la Reine de Suede dit qu'elle ne s'y pouvoit trouver , si elle ne se mettoit au dessus de la Reine d'Angleterre , & comme cette pauvre Princesse n'a nulle joie en ce monde , & qu'elle ne voit danser qu'une pauvre fois l'année la Princesse sa fille , la Reine fit dire à la Reine de Suede qu'il falloit qu'elle y vint en masque , ce qu'elle fit. Elle y vint habillée en Bohémienne , d'une maniere ridicule au dernier point ; elle avoit avec elle Marianne & la petite de Nogent , qui est de même âge , & Bonneuil fille de la Reine. Je ne me souviens plus qui étoient les au-

tres. J'eus à ce bal un grand démêlé avec Monsieur, & avec Mademoiselle de Gourdon qui est assez considérée, comme on le connoîtra par ce que je vais dire. Elle n'avoit personne pour la mener danser au branle, elle apella Frontenac, qui se cachoit derriere les autres par respect pour moi; il ne se presentoit guères, quoi que je ne lui eusse pas défendu de se presenter devant moi dans ce tems-là. Je dis à Monsieur, qui me menoit, votre Gourdon est une sotte, & de paroles en paroles nous nous picotâmes: cela vint à un tel point que je ne lui rendis pas sa courante, tout le monde s'en aperçût à souper, il bouda fort, à ce que l'on m'a dit.

Le lendemain la partie étoit faite que nous devions aller en masque, c'étoit le Carême-prenant. Quand j'arrivai au Louvre, Monsieur étoit habillé en fille avec des cheveux blonds, la Reine me disoit qu'il me ressembloit: on eut toutes les peines du monde à le faire démasquer pour se montrer à moi. Comme nous étions beaucoup de masques, le Roi dit qu'il falloit se separer; je le suppliai de trouver bon que j'allasse avec lui, Monsieur alla avec les filles

DE MONTPENSIER. 33

de la Reine. Ce jour-là on n'avoit point défendu que les masques allâssent où étoit le Roi, il étoit en masque lui-même, & quoiqu'il fût fort ajusté & nous autres aussi, on avoit résolu dès le Louvre de ne se point démasquer. Nous allâmes d'abord chez Monsieur de Sulli, où il vint quantité de masques, & entr'autres une troupe de Pélérins & Pélérines, dont étoient les Comtesses de Fiesque & de Frontenac qui ne se démasquerent pas. Monsieur affecta de leur parler, afin que l'on me le dît : deux ou trois jours auparavant nous les avions rencontrés sur les degrez de Monsieur Sanguin où elles étoient allées en masque : on leur dit que je venois, elles s'en allerent, & nous les rencontrâmes comme j'ai dit. Je pris la Comtesse de Fiesque par la main, & je la lui serrai, elle le dit à tout le monde, & auguroit par-là que j'avois quelque radoucissement pour elle. Lors qu'on m'en parla, je dis, je l'ai fait pour me déguiser, je ne puis rien faire de plus dissemblable à moi-même que de témoigner me familiariser avec la Comtesse de Fiesque. Nous allâmes à plusieurs bals, nous trouvâmes souvent les Pélérines, elles n'osèrent jamais se dé-

masquer. On nous demandoit par tout, si nous n'avions pas trouvé des Capucins & des Capucines, ils sortoient toujours un moment devant que nous entraissions. On nous dit chez le Maréchal d'Albert qu'on y avoit vû un Capucin qui avoit le bras & la main belle, & qu'il avoit touché sur son passage dans celle de Monsieur de Turenne.

Le premier jour de Carême on ne parla que du scandale que cette masquerade avoit fait. Les Prédicateurs prêcherent contre. Le Roi & la Reine en furent fort en colere : personne ne se vanta d'en avoir été ; à la fin on sçut que c'étoit d'Olonne, sa Femme, l'Abbé de Vilascien, Ivry, le Milord Craff & une Demoiselle de Madame d'Olonne, & que son mari avoit voulu absolument qu'elle s'habillât de cette sorte. Elle n'avoit point paru dans le monde, tout le Carnaval elle ne bougea de son logis. Elle avoit un mal au pied dont il lui étoit sorti des os, ainsi elle fut obligée de garder le lit. Monsieur de Candale étoit fort amoureux d'elle il y avoit long-tems, & il avoit été affligé extrêmement de la quitter. Depuis son départ on sçavoit que Jeannin trésorier de l'Epargne alloit souvent chez elle, on exa-

DE MONTPENSIER. 35

mina fort sa conduite sur la mort de Monsieur de Candale. Elle parut fort affligée, & même on dit qu'elle pleura toute la nuit, qu'elle en demanda pardon à son mari, & lui avoua qu'elle l'avoit fort aimé.

La bouderie de Monsieur & de moi dura huit ou dix jours, la Reine nous fit embrasser, & nous fûmes aussi bons amis qu'auparavant. Il me demanda pardon d'avoir parlé à la Comtesse de Fiesque, & me dit qu'il ne sçavoit que lui dire, lorsqu'il lui avoit parlé. Il disoit, nous nous raccommoderons ma cousine & moi, je me repentirai de ce que je fais presentement. La Reine de Suède alla aussi en masque le jour de Carême prenant habillée en Turque. Quand elle revint à quatre heures du matin, elle s'en alla voir Monsieur le Cardinal qui avoit la goute, & qui crioit les hauts ctis, & lui parla d'affaires en habit de masque. Le premier jour de Carême elle eut envie de voir un petit ballet que Montbrun avoit fait. La Reine la pria que ce ne fût point au Louvre, elle voulut me proposer de le faire danser au Luxembourg, je la suppliai de m'en dispenser. Ce fut chez Madame la Maréchale de l'Hôpital, où le Roi, Monsieur & moi allâmes a-

vec elle : on avoit une impatience incroyable qu'elle s'en allât , & le jour qu'elle partit , Monsieur le Cardinal s'en allat au Bois de Vincennes.

Il vint à Paris un Gentilhomme Piémontois nommé le Comte de Veruë : c'est un garçon de l'âge de Monsieur de Savoie & dans ses plaisirs ; ainsi on le confideroit comme un favori. Il étoit beaufreere d'une Marquise de Calux , que l'on dit qu'il a chèrement aimée , & dont on dit aussi que Madame sa mere avoit beaucoup d'inquiétudes. Quand elle mourut, il fut au desespoir , & quelque tems après sa mort il alla au lieu où elle étoit enterrée , & fit ouvrir son cercueil. Elle étoit morte de la petite verolle , la corruption de ce mal fit qu'elle fut bientôt pourrie. Il lui baisa pendant une heure un bras tout plein de vers , & après cela il demeura cinq ou six jours dans une mélancolie très-grande. Le Comte d'Averne étoit venu , à ce qu'on disoit , voir ma sœur sur ce que Mr l'Abbé Damoreti avoit eu ordre de Madame Roiale , de la demander à Son Altesse Roiale & à Monsieur le Cardinal. On disoit que Madame de Savoie le faisoit à deux fins , l'une pour faire expliquer

DE MONTPENSIER. 37

Son Altesse Roiale si elle avoit dessein que le Roi épousât sa fille, ou pour mieux dire, pour sçavoir s'il l'épouserait, & l'autre pour détourner Monsieur de Savoie de se marier à quelque personne qui lui pourroit faire ombrage, & que d'embrasser cette affaire, elle ne pouvoit pas être si-tôt exécutée. Ma sœur étoit fort petite, & d'Alibert, dont j'ai ci-devant parlé, qui s'en alloit à Rome, passa à son retour à Turin, il avoit vû l'Abbé de Verinne à Rome, qui l'avoit engagé à le venir voir. Il avoit aproché Madame Roiale & Madame de Savoie, il avoit entendu Madame Roiale souhaiter ma sœur; de sorte qu'il s'en étoit venu bien empressé à Blois, où nonobstant les belles esperances du mariage avec le Roi, on étoit bien-aisé aussi de l'empressement de Madame Roiale. Madame de Choisi, qui étoit celle qui mettoit le plus dans la tête de S. Altesse Roiale & de Madame, que ma sœur pouvoit épouser le Roi, quoique l'on sçût bien que Monsieur le Cardinal avoit de grands engagements avec Madame de Savoie pour la Princesse Marguerite sa fille, me manda qu'elle étoit au desespoir de ce que sa maladie l'empêchoit de me venir trouver, & qu'elle a-

voit une affaire de la dernière importance à me communiquer. Quoique j'ai toujours traité Madame de Choisi de folle, je n'ai pas laissé de l'écouter, parce qu'elle voioit beaucoup de monde, & qu'elle sçavoit bien des nouvelles. Je m'en allai chez elle, ce qui ne me fut pas beaucoup difficile : elle loge dans la basse-cour du Luxembourg, on va chez elle par-là ou par le jardin. Elle me dit : j'ai toujours été votre amie, je vous parle comme telle, c'est que voici Madame de Savoye qui envoie demander Mademoiselle votre sœur, elle est en âge de n'avoir pas hâte de se marier : si M. de Savoye l'épouse, il n'y a plus de parti pour vous, c'est pourquoi allez-vous en trouver Monsieur le Cardinal, & dites-lui, vous me temoignez être de mes amis, si cela est, faites-moi épouser M. de Savoye. Je la remerciai, & je lui dis que je n'étois pas d'humeur à courir sur les marches des autres, & que je ne serois pas bien aise que l'on crût que je courusse ainsi les gens pour me marier. Elle me dit, vous croyez épouser Monsieur, la droite raison le voudroit, la Cour ne le mariera jamais dont je suis bien fâchée, c'est mon bon ami. Il est

DE MONTPENSIER. 39

vrai que Monsieur y alloit très-souvent , & cette habitude lui étoit venue , de ce que Madame de Roquelaure alloit ordinairement jouer chez Madame de Choisi , & que Monsieur y alloit aussi. C'est une maison commode où il va toute sortes de gens , ainsi Monsieur y trouvoit son divertissement , & voyoit Madame de Choisi souvent. Quand je fus hors d'avec elle , je rêvai à ce qu'elle m'avoit dit , & je trouvai que c'étoit bien plus l'amitié qu'elle avoit pour ma sœur que pour moi , de crainte que du côté de la Cour on n'eût aucune intention de lui faire épouser le Roi , & qu'on ne la pressât de se marier avec M. de Savoye , & par -là qu'elle se vît hors de ses belles esperances.

En ce tems-là Monsieur le Cardinal étoit dans son lit avec la goutte & beaucoup de chagrin de ce que Bellebrune Gouverneur d'Hesdin étoit mort , & que la Riviere Lieutenant-de-Roi de la Place , & de Fargues Major , s'en étoient rendus maîtres. Le Roi avoit donné ce Gouvernement au Comte de Moret qui alla pour en prendre possession ; on lui en refusa la porte , la Riviere & de Fargues firent d'abord croire qu'ils ne songeoient qu'à se procurer quelque récompense.

se. L'affaire tira en longueur, les gens que Monsieur le Cardinal envoyoit vers eux ne conclurent rien, on jugea aisément qu'ils traitoient avec les ennemis. En effet, ils les reçurent dans les dehors de la Place, & envoyèrent demander la contribution dans les terres du Roi. Pendant tout cela on parloit de quelque accommodement avec Monsieur le Prince, & la Croisette qui est à Madame de Longueville étoit venue à Paris pour cela, sous prétexte de quelques affaires de Normandie. J'avois la meilleure opinion du monde de ce traité, parce que Monsieur le Cardinal n'en avoit parlé à ame qui vive, & tous ceux qui l'approchent & croient mieux pénétrer dans tous ses secrets, ne s'en doutoient point. Il témoignoit desirer le retour de Monsieur le Prince, lequel de son côté souhaitoit de s'accommoder. On lui rendoit la charge de Grand-Maître de la Maison du Roi, le Gouvernement de Bourgogne, & dans six mois Clermont, Stenai & Jamets. Il demandoit que l'on rendît Bethon au Comte de Suze. Cette malheureuse affaire d'Hesdin vint à la traversé. Les gens qui étoient dedans, firent parler à Monsieur le Prince, ce qui rompit son traité.

DE MONTPENSIER. 41

Il espéroit que cela lui donneroit occasion d'en faire un plus avantageux , ou plutôt il ne vouloit pas traiter au commencement d'une Campagne , dans le dessein d'entasser quelques nouveaux lauriers sur sa tête. Il fait tout comme un homme qui n'en auroit pas été autant couronné par tant de batailles qu'il a données avec avantage & de Villes qu'il a prises. Il est fâché qu'Alexandre en ait fait plus que lui : on croyoit que le Maréchal d'Hocquincourt , qui s'étoit jetté du côté des ennemis, iroit à Hesdin. Il y alla en effet , il y fut reçu comme un ancien ami , & ceux du dedans ne voulurent pas le rendre maître de la Place.

Le Roi & Monsieur eurent un grand démêlé, Monsieur avoit rompu Carême & mangeoit dans sa chambre. Il vint un jour dans celle de la Reine comme elle alloit dîner avec le Roi. il trouva un poëlon de boulie , il en prit sur une assiette & l'alla montrer au Roi , qui lui dit de n'en point manger. Monsieur dit qu'il en mangeroit. Le Roi répondit , gage que non , la dispute s'émut , le Roi voulut lui arracher l'assiette & la poussa , & jetta quelques gouttes de boulie sur Monsieur qui a la tête fort belle ,

& qui aime extrêmement sa chevelure. Cela le dépitait, il ne fut pas maître du premier mouvement ; il jeta l'assiette au nés du Roi, lequel d'abord ne se fâcha pas. Quelques femmes de la Reine, qui étoient présentes, se mirent contre Monsieur. Le Roi se fâcha, & lui dit, que si ce n'étoit le respect de la Reine qui étoit présente, il le chasseroit à coups de pied. Monsieur alla s'enfermer dans sa chambre, où il fut toute la journée seul, la Reine & Monsieur le Cardinal les raccommoderent. Heureusement je n'avois point sorti ce jour-là. Je gardai encore le logis le lendemain, & n'allai au Louvre, que lorsqu'ils furent raccommodés : sans cela on auroit bien regardé ce que j'aurois fait, parce que l'on sçavoit que Monsieur en usoit d'une maniere avec moi pour faire croire que j'étois fort dans ses intérêts. Dès qu'il me vit, il me dit, ne me parlez point, on croiroit que nous parlons de ce qui s'est passé, ce qu'il me conta après avec beaucoup de douleur & de ressentiment de la maniere dont le Roi l'avoit traité.

Le Comte de Bethune, que j'ai dit qui me voyoit les premiers jours de mon arrivée, & qui depuis me voyoit bien moins fréquem-

ment , tenoit toujours le même procédé. Je ne lui en disois rien de crainte que cela ne vînt à quelque éclaircissement , son fils aîné tomba malade , j'y envoyois tous les jours avec soin : après une maladie de quinze jours il mourut. Il s'en alla avec sa femme à une maison de campagne à deux lieues de Paris : c'étoit dans le vilain tems , je crus que puisque'il s'étoit éloigné de la Ville , on ne lui feroit pas de plaisir de le visiter. J'y envoyai, ils y furent quelques jours ; dès que je scûs qu'il étoit de retour, j'allai chercher sa femme. On me dit qu'elle étoit à l'Hôtel de Nemours. J'y allai aussi , on me dit qu'elle n'y avoit point été , ce qui me fit croire qu'elle ne me vouloit pas voir. Je lui mandai que j'irois la voir le lendemain , j'y fus , on me dit qu'elle n'y étoit pas. Je trouvai ce procédé extraordinaire , je n'y retournai pas. Elle me vint voir quelques jours après ; son mari n'y vint point, il se plaignoit à tout le monde de ce que je n'avois pas été voir sa femme , & que la Reine Marguerite en pareille occasion avoit été voir une Dame de ses amies à trois lieues de Paris ; qu'il l'avoit par écrit, qu'elle étoit fille de France, plus que moi , & tenoit le rang

de Reine. Cette plainte alla à Blois, & je sçûs que Son Altesse Royale rit, & dit: si ma fille y avoit été, le Comte de Bethune auroit envoyé querir le Tabellion du Bourg pour en avoir un acte pour mettre dans ses manuscrits. Je lui fis demander s'il desiroit que j'allasse voir la Comtesse de Selle sa belle-fille, parce que je ne visite gueres les Dames, à moins qu'elles ne soient de mes amies particulieres, que je le ferois pour l'amour de lui. Il me manda qu'il en seroit bien-aïse. Je le fis. Il se plaignit encore d'une circonstance dont je ne me serois jamais avisée que l'on se pût plaindre: c'étoit de ce que je sçavois qu'il falloit rendre le mariage à sa belle-fille, qui n'avoit point d'enfans, & que je ne lui avois pas envoyé offrir de l'argent. A ces plaintes d'autres suivirent.

Un beau jour le Chevalier de Bethune enleva Mademoiselle Desmarais qui sortoit de la Messe du Temple, où elle demeuroit avec son pere & sa mere. Madame Desmarais me l'envoya dire par une de ses amies & me témoigner le déplaisir qu'elle en avoit. Je lui mandai que je lui conseillois de s'en aller chez elle à la Campagne le plutôt

qu'elle pourroit ; qu'il n'y avoit personne qui ne crût qu'elle n'eût donné les mains à cet enlèvement ; que peut-être dans la suite du tems elle seroit obligée de l'avouer , & qu'ainsi il valoit mieux qu'elle évitât d'en parler , & le Comte de Bethune en eut un grand déplaisir avec assez de raison. Il se fût bien passé de dire que cela s'étoit fait par mon avis , puisque personne n'avoit travaillé plus que moi à l'empêcher. Je lui avois donné sur cela tous les avis que j'avois crû nécessaires. Monsieur le Comte Desmarais de son côté fut au desespoir , il voulut faire courir le Prevôt après eux , ce qui obligea Madame Desmarais à lui dire qu'ils étoient mariés & qu'elle y avoit consenti ; que le Chevalier de Bethune lui avoit promis de ne point voir sa fille après être mariée , crainte qu'elle ne devînt enceinte , & qu'elle esperoit avec le tems de gagner sur l'esprit de Madame Desmarais , qu'il lui donnât assez de bien pour que le Comte de Bethune en fût content. Monsieur Desmarais envoya sa femme dans un Couvent où elle a des filles , on ne l'a vûe qu'une fois depuis qu'elle alla le voir ; il la reçut en cérémonie , puis il la ramena dans son

carosse, comme il auroit fait une Dame étrangere. Ces pauvres misérables nouveaux mariés furent long-tems cachés dans des greniers de Paris, fort gueux, & cependant filant le parfait amour comme dans le Roman. De l'humeur dont je connois Bethune, je ne doute pas qu'il n'écrive le sien avec plaisir. Ils ont été en Brie chez un de leurs parens, présentement ils sont à Fontainebleau, où ils vont tous les jours se promener dans la Forêt à cheval avec des Capelines de plume, & n'ont pas une plus grande douleur que celle de rencontrer des gens de connoissance, auxquels ils sont obligés de parler, parce que cela les détourne de leurs agréables entretiens. Quand la Cour va à Fontainebleau, ils s'en éloignent.

La Comtesse de Bethune étoit au desespoir des chagrins de son mari, elle n'osoit venir au Luxembourg, & cela la privoit de tous les divertissemens qu'elle avoit lorsqu'elle étoit avec moi. Un jour Madame de Nemours la veuve, qui est fort de leurs amies, me dit, ne vous raccommodez-vous point avec le Comte de Bethune? Je lui répondis, quand il viendra chez moi, il sera bien venu, je lui suis obligée du zèle qu'il

m'a témoigné, & comme il ne s'est rien passé qui nous ait pû brouiller, il n'est pas nécessaire de raccommodement. Je lui demandai de quoi il se plaignoit; elle me dit de ce que vous n'avez plus de confiance en lui, & que vous ne lui parlez plus de vos affaires. Je lui dis que je n'en avois point, elle me répondit, & quand vous avez à faire avec Monsieur le Cardinal? Je lui dis, je suis à la Cour, j'y vois tous les jours Monsieur le Cardinal, il seroit ridicule que j'employasse quelqu'un pour les affaires que j'ai avec lui, & que je ne lui parlasse pas moi-même. Elle me repliqua, par exemple, quand vous avez parlé à Monsieur le Cardinal qu'il ordonnât aux Sur-Intendans de faire ce que vous desirez sur ce qui concerne les affaires que vous avez avec le Roi pour la Souveraineté de Dombes, ne lui avez-vous pas dit que vous lui enverriez quelqu'un l'informer du détail? Je lui répondis que oui, & que pour cela, je lui enverrois mon Secrétaire; que Monsieur le Comte de Bethune ne pouvoit sçavoir ces affaires-là comme mes domestiques. Non, me repliqua-t-elle, il faudroit cependant, quand vous envoyez vos gens à Monsieur le Cardinal,

que Monsieur le Comte de Bethune les lui présentât. Sur cela je m'écriai, & lui dis, c'est assez d'être à moi & d'aller de ma part pour avoir les entrées libres; on se moquerait de moi si j'en usois autrement. Je reconnus bien par tous ces discours de Madame de Nemours que Monsieur le Comte de Bethune avoit besoin de mon nom pour voir Monsieur le Cardinal toutes les fois qu'il vouloit, & que c'étoit le sujet qui le courrouçoit tant de n'avoir plus rien à se mêler. Assurement il ne me convenoit pas d'en user ainsi que Madame de Nemours me disoit.

Un jour que nous étions à la foire, Monsieur & moi, Madame la Princesse Palatine y étoit aussi, Madame de Châtillon arriva, qui demanda si on vouloit d'elle pour jouer, nous lui dîmes qu'elle seroit la bien-venue. Un moment après l'Abbé Fouquet arriva, on lui demanda s'il vouloit jouer, il dit que non, & qu'il avoit à faire, on le pressa; il demeura; Madame de Châtillon & lui étoient brouillés, & ils se faisoient des mines, tout d'un coup elle dit à Monsieur, permettez-moi de mettre un masque, j'ai froid au front; elle se masqua, nous allâmes

DE MONTPENSIER. 49

mes dans plusieurs boutiques, dans une l'Abbé Fouquet y vint, le même froid la reprit, & elle remit son masque. A dire le vrai, jamais femme n'a eu tant de raison de haïr un homme, que celle-là en avoit. Un jour que l'Abbé Fouquet étoit en campagne, Madame de Châtillon s'en alla chez lui : les domestiques qui la connoissoient pour la maîtresse de leur maître, lui ouvrirent la porte de son cabinet, elle prit des cassettes où étoient toutes les lettres qu'elle lui avoit écrites, & même, à ce que l'on dit, quelques-unes de M. le Prince qu'elle lui avoit confiées, elle fit très-habilement d'en user ainsi; elle auroit encore mieux fait de ne les lui pas donner, puisqu'elle avoit fait la faute, elle la réparoit le mieux qu'elle le pouvoit à son égard. L'Abbé Fouquet revint & ne trouva plus de cassettes. Il en fut au désespoir, il s'en alla chez Madame de Châtillon, où il lui dit tout ce que la rage peut faire dire à un homme fort en colere & fort amoureux; il cassa ses miroirs, la menaça d'envoyer prendre ses meubles & ses pierrieres. Il disoit qu'il les lui avoit données. De crainte que cela n'arrivât, elle fit détendre sa maison, & s'en alla chez Madame de

S. Chaumond. Jamais affaire n'a fait tant de bruit que celle-là. C'est une étrange situation que la différence des tems ; qui auroit dit à l'Amiral de Coligny , la femme de votre petit-fils sera maltraitée par l'Abbé Fouquet , il ne l'auroit pas crû ; il n'étoit nulle mention de ce nom-là de son tems. Cette affaire se passa un peu devant que je revinsse à la Cour. Deux ou trois mois après Madame de Brienne alla avec Madame de Châtillon à la Miséricorde, qui est un Couvent du Faubourg S. Germain ; elles étoient au parloir , & Madame Fouquet la mere y vint avec l'Abbé. Madame de Châtillon dit à Madame de Brienne. Ah ! ma bonne, que vois-je ? quoi, cet homme devant moi ! Madame de Brienne & la Mere de Miséricorde lui dirent , songez que vous êtes Chrétienne, & qu'il faut tout mettre aux pieds de Jesus-Christ. La Mere de Miséricorde s'écria, au nom de Jesus , mon enfant , (car elle est Provençale & fort naïve) au nom de Jesus regardez-le en pitié. La bonne femme Fouquet lui disoit , Madame , je vous prie de trouver bon que mon fils ait l'honneur de vous hanter. On dit que c'est une vieille femme fort simple , comme il paroît à son

DE MONTPENSIER. 31

Discours. Ce fut une farce admirable. Depuis l'Abbé Fouquet alla chez Madame de Châtillon, elle ne vouloit pas qu'on le scût, & disoit toujours qu'elle ne le verroit point; c'est pourquoi elle avoit affecté toutes les façons qu'elle avoit faites à la foire; pour moi je ne comprends pas, qu'une femme née de la Maison de Montmorency & femme d'un Coligny soit capable de s'être embarquée avec un homme comme celui-là. Ce qui justifie Madame de Châtillon, c'est qu'il s'est toujours plaint de ses cruautés dans ses plus grandes colères, & ne s'est jamais vanté d'en avoir eu les moindres faveurs; mais tout ce qui m'a déplû, c'est qu'il s'est vanté qu'elle n'a refusé aucun présent de lui, soit en hardes ou en argent. Pour moi je ne le crois pas, le monde qui est quelquefois un grand menteur, disoit qu'elle alloit à la foire avec une cappe; qu'elle marquoit tout ce qu'elle avoit envie d'avoir chez les Marchands, & que le lendemain on lui porroit. Pour moi je vais dire ce que j'en croi. Il est vrai que Madame de Châtillon aime le bien, l'Abbé Fouquet est frere de Surintendant, je croi qu'il lui a beaucoup fait faire d'affaires; qu'elle a eu de l'argent, a acheté

des meubles & des bijoux : quoique je puisse dire , je ne sçaurois croire que les personnes de qualité s'abandonnent au point que les médifans disent ce qu'elle a fait. Quand on n'auroit pas son salut en vûe , l'honneur du moins est à ma fantaisie si beau , que je ne comprends pas comment on peut le mépriser.

Sur ce que j'appris que l'on disoit dans le monde , que la Reine & Monsieur le Cardinal ne trouvoient pas bon que nous fussions toujours ensemble , Monsieur & moi , & même qu'on disoit que Monsieur me donnoit des avis ; qu'il avoit de certains égards qui me devoient faire prendre garde à moi , & qui me faisoient aussi paroître son amitié , j'attribuois cela la plupart du tems à une crainte d'enfant. Il l'étoit assez ; néanmoins je me résolus d'en parler à Monsieur le Cardinal. J'allai un jour chez lui sous prétexte de lui parler de quelques affaires : je trouvai le Comte de Bethune dans l'antichambre , dont il fut fort fâché de ce que je voyois qu'il n'entroît point , & je trouvai Monsieur le Cardinal tout seul. Le Comte de Bethune attendoit à lui parler pour les affaires de Monsieur de Beaufort. On tra-

vailloit à son retour , & même il étoit déjà à Auteuil à une lieue de Paris , parce qu'il avoit la goutte. Je lui dis , le Comte de Bethune est là-dedans , si vous lui voulez parler, j'irai me chauffer. J'étois bien aisé de lui faciliter le moyen de l'entretenir, à cause de Monsieur de Beaufort. Il me répondit , c'est pour Monsieur de Beaufort , s'il avoit choisi un autre Négociateur , ses affaires seroient plutôt finies ; le Comte de Bethune parle tant quand il est en train , que l'on ne sçauroit finir avec lui. Je lui demandai en quel état étoit l'affaire. Il me dit , elle va bien ; Monsieur de Beaufort reviendra au premier jour. Je l'ai servi en ce que j'ai pû auprès du Roi & de la Reine , je rends le bien pour le mal. Puis il me fit un grand discours sur tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur de Beaufort & lui. Ensuite il me parla de l'affaire de Hefdin & de Monsieur le Prince , & me dit qu'il seroit toujours prêt à se raccommo-der avec lui, quand il témoigneroit le désirer ; qu'il étoit étrange qu'il prît en sa protection ceux qui faisoient des fautes ; qu'il ne connoissoit point la Riviere ni Fargues , & qu'il les attachoit à ses intérêts , afin de faire encore une nouvelle

difficulté à son traité, au lieu de lever autant qu'il pouvoit les obstacles. Je répondis à cela le plus sagement que je pûs : puis il me demanda , comment êtes-vous avec Monsieur ? Je lui dis aussi-bien que l'on puisse être avec une personne aussi enfant que lui. La Reine & moi sommes au désespoir de voir qu'il ne s'amuse qu'à faire faire des habits à Mademoiselle de Gourdon , qu'il ne songe qu'à s'ajuster comme une fille , qu'il ne fait point les exercices que font d'ordinaire les gens de son âge , & qu'il s'accoutume à une délicatesse qui ne convient point à un homme. Je lui répondis que je croyois que l'on étoit bien-aise de cette conduite, & que l'on ne souhaitoit point qu'il menât une autre vie. Monsieur le Cardinal me dit au contraire , la Reine & moi souhaitons passionnément qu'il demande d'aller à l'armée ; je lui dis , c'est ce que je lui conseille tous les jours. Monsieur le Cardinal repliqua, c'est le plus grand plaisir que vous puissiez faire à la Reine. Je lui répondis , on m'a dit qu'elle trouvoit mauvais que j'allasse souvent avec Monsieur ; si cela est, je vous supplie de me le dire ; il n'y a rien de si aisé que de rompre les parties qu'il fera , sans qu'il sache que l'on me

l'ait défendu. Son Eminence répondit, ne croyez pas ceux qui vous disent cela, la Reine est ravie qu'il soit avec vous, vous ne lui donnez que de bons conseils. Sur cela je me récriai, je ne lui en ai point encore donné. Si je lui en donnois, vous pouvez être assuré qu'ils ne seroient pas contraires aux sentimens de la Reine ni aux vôtres. Sur cela il me dit, quel avantage aurois-je à voir Monsieur un fort malhonnête-homme ? il en vivroit plus mal avec moi, & s'il a quelque prix, je suis assuré qu'il me fera l'honneur de m'aimer. Je sortis fort satisfaite de cette conversation, de laquelle je fis part à Monsieur. Nous allâmes ensuite souvent nous promener ensemble.

J'eus encore une conversation avec Monsieur le Cardinal sur la venue du Comte de Verue. Il me dit qu'il étoit fort embarrassé dans cette affaire, parce que s'il conseilloit à Son Altesse Royale de faire le mariage de ma sœur avec le Duc de Savoye, il sembleroit qu'il lui donneroit l'exclusion pour le Roi qui l'esperoit, & qu'ainsi il n'osoit parler ; que s'il en étoit crû, S. A. R. feroit ce mariage sans le remettre, & que c'étoit le meilleur parti de l'Europe ; que le Roi n'au-

roit aucune inclination pour ma sœur; que pour lui il ne se mêleroit point de conseiller le Roi, pour cela qu'il choisiroit qui il lui plairoit; que si le Roi avoit à choisir une des filles de Son Altesse Royale, il sçavoit bien laquelle lui étoit la plus propre, & que s'il en étoit crû, l'affaire seroit bien-tôt faite; qu'il avoit prié le Roi de ne lui point demander son avis là-dessus, parce qu'il ne le lui donneroit pas, & qu'il ne le devoit prendre que de lui-même; qu'il avoit la plus grande passion du monde de me voir mariée, & qu'il voudroit qu'il y eût mille Empereurs & Rois à marier, afin que dans ce nombre il en pût trouver un qui me méritât; que je ne me misse point en peine: qu'il faisoit son affaire de mon établissement. Je le remerciai de la bonne volonté qu'il me témoignoit, le mieux qu'il me fut possible. Il me témoigna qu'il avoit beaucoup d'impatience de sçavoir la réponse que S. A. R. feroit à l'Abbé Damoréti. J'en avois assez aussi de le sçavoir; je l'appris par la Reine, qui me dit que S. A. R. avoit répondu qu'elle recevoit l'honneur que Madame de Savoye lui faisoit de lui demander sa fille avec joye, qu'il ne la marieroit que le Roi ne fût marié.

DE MONTPENSIER. 57

La Reine me témoigna que cette réponse l'avoit surprise, qu'elle ne croyoit point que Monsieur eût cette pensée, parce qu'elle sçavoit qu'il ne la devoit point avoir, & qu'il devoit se contenter d'être le pis aller du Roi. Cet aveu me fit pitié, je n'avois qu'à écouter, & ne rien répondre : pour moi qui ne souhaitois pas que ma sœur fût Reine, je n'étois pas fâchée de ce discours.

Au retour de Monsieur le Cardinal, le Roi avoit mené Préfontaine lui faire la révérence, il l'avoit fort bien traité, & son frere lui avoit dit qu'il le supplioit de lui donner de l'emploi, maintenant qu'il étoit inutile. Monsieur le Cardinal lui avoit dit qu'il y songeroit ; qu'il sçavoit bien que c'étoit un garçon habile, & qui avoit connoissance des affaires étrangères. Il avoit été Secrétaire de l'Ambassade à Munster sous Messieurs Servien & Davaux, dont il s'étoit très bien acquité, & même ils l'avoient envoyé plusieurs fois devers Monsieur le Cardinal pendant cette négociation. Monsieur le Cardinal envoya un jour querir le Roi, & lui dit, je veux envoyer votre frere en Ambassade auprès des Rois de Suede & de Dannemark pour traiter de la paix

entr'eux. Préfontaine l'alla trouver sur cela, & le supplia de ne lui donner que la qualité d'Envoyé, que celle d'Ambassadeur étoit fort belle, mais qu'elle coutoit trop d'argent; que l'on y mettoit le sien, & que bien souvent celui du Roi étoit long-tems à venir. L'affaire fut résolue ainsi, Monsieur le Cardinal lui dit de voir Monsieur de Brienne & de travailler avec lui, ce qu'il fit; mais comme il fut prêt à partir, les affaires de ce Pays changerent, ce qui fit changer Monsieur le Cardinal de résolution. J'en fus fort fâchée, j'aurois été bien-aise que Préfontaine eût eu un emploi. Cela faisoit connoître, que les gens de qui je me suis servie & en qui je me suis confiée avoient du mérite, puisque Monsieur le Cardinal les envoyoit chercher pour les employer. Préfontaine n'avoit point brigué cela, ni qui que ce soit pour lui, on voyoit par-là que je ne m'étois pas trompée dans mes jugemens ni dans la bonne opinion que j'avois eue de lui. Monsieur le Cardinal agit d'une maniere fort galante & fort extraordinaire: il pria à souper Leurs Majestés, Monsieur, la Reine d'Angleterre, la Princesse sa fille & moi, nous trouvâmes son appartement fort ajusté, le

DE MONTPENSIER. 95

souper fut magnifique en poisson. Ce fut un Dimanche de Carême , on dansa après souper ; il mena les deux Reines , la Princeesse d'Angleterre & moi dans une galerie , qui étoit toute pleine de ce que l'on peut imaginer de pierreries & de bijoux , de meubles d'étoffes , de tout ce qu'il y a de joli qui vient de la Chine ; de chandeliers de cristal , de miroirs , tables & cabinets de toutes les manieres , de vaisselle d'argent , de senteurs , gants , rubans , éventails. Cette galerie étoit aussi remplie que les boutiques de la Foire , hors qu'il n'y avoit rien de rebut , tout étoit choisi avec soin. Il ne nous dit point ce qu'il vouloit faire de tout cela , tout le monde voyoit bien qu'il avoit quelque dessein , & on disoit que c'étoit pour faire une Lotterie , qui ne couteroit rien. Je ne le pouvois croire , il y avoit pour plus de quatre ou 500000 liv. de hardes & nipes. Deux jours après on sçut ce mystere. On étoit chez lui , il fit entrer la Reine dans son cabinet où je l'accompagnai & où l'on tira la lotterie. Il n'y avoit point de billets blancs ; il donna tout cela aux Messieurs de la Cour ; le gros lot étoit un diamant de quatre mille écus que le sort donna à la Salle Sous-Lieu

tenant des Gendarmes du Roi. Je tirai un Diamant de 4000 liv. ainsi chacun eut son fait. Cette galante libéralité fit beaucoup de bruit à la Cour, & par tout le Royaume & aux Pays étrangers. Elle étoit extraordinaire, & je pense qu'on n'avoit jamais vû en France une telle magnificence. Les Comtesses de Fiesque & de Frontenac firent ce qu'elles pûrent par leurs amis pour en être; elles disoient que c'étoit un affront qu'il n'y eût qu'elles qui n'y fussent point. Monsieur le Cardinal ne le voulut point à ma considération, la Reine me le dit le plus obligeamment du monde, & j'en remerciai Monsieur le Cardinal. Il y eut beaucoup de gens qui firent des railleries de Monsieur le Cardinal & de sa lotterie. Pour moi je ne trouvois pas qu'il y eût sujet. Assurément, rien n'étoit plus galant & plus honorable.

Sur la fin du Carême on commença à parler d'un voyage, & même de partir fort promptement. Monsieur me demanda si je n'en ferois pas : je lui dis que j'en ferois bien-aîsé, mais qu'il falloit que l'on me le commandât. Dans les commencemens que j'arrivai à Paris, lorsque l'on avoit parlé du voyage chez la Reine, j'avois dit, je pour-

DE MONTPENSIER. 61

rai bien ne le pas commencer , parce que je veux aller à Forges , & j'irai après trouver la Reine : de sorte que quand on me demandoit, irez-vous au voyage ? je répondois je ferai ce que la Reine m'ordonnera , je serois bien-aise d'aller à Forges : parce que je m'y étois engagée lorsque je mourois d'envie d'aller au voyage. Comme on en parla plus sûrement , & que l'on dit que l'on partiroit dans la semaine de Pâques , je fis dire à Monsieur le Cardinal, que ce n'étoit point encore le tems d'aller à Forges , & que je serois bien-aise d'aller au voyage. J'envoyai querir Bartet , qui est un homme assez connu , pour que je n'explique pas qui il est : je l'ai déjà fait ailleurs. Nous avions fait connoissance sur ce qu'il se pique d'être fort serviteur de Madame de Longueville & de l'avoir servie sans la connoître , par un sentiment généreux pour les personnes dont il honore & la qualité & le mérite. Cet attachement avoit fait naître notre connoissance. Il parla à Monsieur le Cardinal , qui lui dit qu'il en parleroit à la Reine , je lui écrivis aussi. Il me manda qu'il ne trouvoit point à propos que je fisse ce voyage , que si je le voulois absolument , je le pouvois faire ,

mais qu'il ne le jugeoit pas à propos. Dès lors je connus qu'il falloit se résoudre à ne pas quitter Paris, je le dis à Monsieur, qui en parut fort fâché. La veille du départ Monsieur de Beaufort salua Leurs Majestés, & vit Monsieur le Cardinal, il avoit la fièvre fort violente : il s'alla coucher au fort du Louvre.

J'allai voir Madame de Vendôme pour me réjouir avec elle de l'arrivée de Monsieur son fils, elle me mena dans sa chambre. Après que Monsieur de Beaufort m'eut conté comme il étoit satisfait de la Cour, & du bon traitement qu'il en avoit reçu, il me répondit, vous n'y êtes pas si bien, vous ne suivez pas, & vous vous en allez à Saint-Fargeau jusqu'à ce que l'on vous mande, on ne veut pas que vous soyez à Paris. Monsieur le Comte de Bethune m'a dit qu'il l'a scû de M. le Cardinal ; je lui répondis que le Comte de Bethune étoit mal averti, que je ne suivois pas, parce que je voulois aller à Forges, & que jusqu'à la saison je demeurerois à Paris pour terminer l'affaire que j'avois avec Mademoiselle de Guise, & que je n'irois point à Saint-Fargeau. Je quittai Monsieur de Beaufort, & je m'en allai droit

DE MONTPENSIER. 63

au Louvre à la chambre de Monsieur le Cardinal, que je trouvai au lit : il me dit, qu'est-ce que vous avez ? je vous trouve la mine étonnée, & comme si vous aviez envie de pleurer, êtes-vous en colere ? Je lui dis que oui. Il sçavoit bien que je pleure de colere : il me repliqua, pleurez sans vous contraindre, il n'y a personne ici. Il disoit vrai, il n'y avoit que Mademoiselle de Vandic & Mademoiselle de la Trimouille au bout de la chambre ; & quand vous aurez pleuré, vous me direz ce que vous avez sur le cœur. Je crus son conseil, je pleurai, & puis je lui dis ce que j'avois appris, sans lui nommer Monsieur de Beaufort, je lui dis que ce bruit venoit de Monsieur le Comte de Bethune. Il me répondit, c'est un fou, si vous voulez, je l'enverrai querir tout-à-l'heure pour lui dire qu'il en a menti, & que je ne lui en ai point parlé : la vérité est que si vous voulez aller en voyage, vous irez ; mais je ne vous répons point que la Reine ne vous fasse la mine. Quand je lui en ai parlé, elle m'a dit, il y a trois mois que ma nièce ne parle que d'aller à Forges, & présentement elle veut venir avec nous. Il faut qu'elle ait quelque dessein, & c'est mon fils qui a cela

dans la tête : il en parle toujours , c'est pour
quoi si vous me croyez, demeurez ici, & dès
que vous aurez été à Forges, venez trouver la
Reine , vous le pouvez faire sur ma parole ,
sans attendre d'ordre , & alors toutes les fan-
taisies que l'on lui a mises dans l'esprit se-
ront passées. Je veux travailler à vous met-
tre avec elle de la maniere que personne ne
vous y puisse brouiller. Il ajouta, lorsque le
Comte de Bethune a parlé à la Reine du
mariage de son fils , il lui a dit que vous y
aviez travaillé , & a ajouté, jugez, Madame,
quel conseil Mademoiselle est capable de
donner , & ceux qu'elle prendroit pour elle.
Je m'écriai, quoi la Reine pourroit-elle
croire que je voulusse épouser Monsieur
clandestinement , & que je voulusse aller de-
meurer dans un grenier comme le Chevalier
de Bethune ? Quand il n'y auroit nulle rai-
son pour m'en empêcher , celle de l'inquié-
tude naturelle que j'ai, feroit que je ne pour-
rois pas ainsi demeurer cachée. Il faut
avouer que le Comte de Bethune est bien
fou. Monsieur le Cardinal en convint , &
me dit, ne faites pas semblant de tout ce que
je vous ai dit , je vous assure que je m'en
vais travailler à vous mettre dans les bonnes
graces

DE MONTPENSIER. 65

graces de la Reine, de maniere que personne à l'avenir ne vous y pourra nuire. Ensuite il me fit mille protestations de services & d'amitié, & me pria de ne point aller à Saint-Fargeau, de peur que l'on ne crût ce que le Comte de Bethune avoit dit.

Le soir je fus prendre congé de la Reine, qui ne me fit pas de grandes amitiés; elle me dit simplement, je souhaite que vos eaux vous fassent du bien & que nous vous voyons bientôt. Monsieur me pria fort de n'être gueres aux eaux & de m'en aller le trouver au plutôt. Les deux premiers jours après le départ de la Cour je m'ennuyai un peu, particulièrement le tems auquel j'avois coutume d'aller au Louvre; j'en fus bien-tôt désaccoutumée, j'allai tous les jours au Cours, je me promenai deux ou trois fois à cheval. Mademoiselle de Villeroy y vint avec moi, & Bonneuil, qui étoit retiré à Paris, & Mademoiselle de Sevigni. Hors elle, tout ce qui avoit accoutumé de se promener avec moi ne montoit pas à cheval; on croira aisément que ma Cour étoit grosse, il n'y avoit que cela à faire à Paris, puisque la Reine en étoit absente. Le Chevalier de Charni revint d'Arras, où je voulus qu'il

passât l'hyver après la Campagne; c'est un lieu, où l'on apprend fort bien à faire la guerre, & on y alloit souvent en parti. Monjeu qui en est Gouverneur est de mes amis. Je ne voulus pas que le Chevalier de Charni fit une seconde Campagne dans le Régiment des Gardes; je lui achetai une Compagnie d'Infanterie dans le Régiment de la Couronne, dont Montgommeri un des Cadets de Duras étoit Mestre de Camp. Parce que ce Régiment est à un neveu de Monsieur de Turenne, je croyois qu'il feroit valoir les Officiers de ce Régiment, qui se trouvoient aux occasions.

En l'absence de la Reine j'allois fort souvent au Val de Grace, Madame la Duchesse d'Espernon s'y étoit retirée, & Mr. son mari avoit désiré qu'elle ne demeurât plus chez lui. Sa vie produit de quoi faire une histoire, je n'en dirai pas davantage à présent, j'espère la faire quelque jour que j'aurai le loisir.

Mes affaires avec Mademoiselle de Guise, comme j'ai dit ailleurs, demeurèrent court tout d'un coup, parce que je voulois voir si je pourrois l'obliger à s'accommoder, & à ne point plaider avec moi, Un mois

DE MONTPENSIER. 67

après que je fus revenue de Champigny , j'allai à Montmartre voir ma tante qui en est Abbessé , & qui est sœur de Mademoiselle de Guise. Je lui témoignai le déplaisir que j'avois de plaider contre elle , que je la priois de vouloir porter son esprit à s'accommoder. Deux jours après Mademoiselle de Guise me vint voir , & me dit qu'elle seroit au desespoir si les affaires ne s'accommodoient pas , que si je l'avois agréable, mes gens & les siens auroient des conférences ensemble pour cela. Je lui dis que j'étois ravie de la disposition où je la voyois , qu'elle connoissoit la mienne par le tems que j'avois demeuré sans demander mon partage ; que ce n'étoit ni à elle ni à moi d'en parler ; qu'il falloit demeurer dans ces termes , que mes gens & les siens se vissent : ses gens dirent qu'il ne falloit pas songer à demander plus que le Testament ne donnoit , & que Mademoiselle de Guise étoit résolue à ne point mettre le Testament en compromis. Ils donnerent des Mémoires des questions qui étoient entre nous ; ils étoient décisifs au dernier point , & dirent que c'étoit la dernière résolution de Mademoiselle de Guise , & que rien au monde ne la pourroit faire changer. Sur ce-

la je fis faire trois consultations par des Avocats différens , lesquels trouverent tous que mon droit étoit immanquable , & que Mademoiselle de Guise n'avoit nulle raison. Je priai Monsieur d'Entragues qui est son ami & le mien depuis Saint Cloud , & que j'ai connu depuis ce tems-là pour un homme d'une grande sincérité & probité , de lui proposer de prendre quelqu'un de la Robe , ou de l'épée pour nous régler. Elle refusa cette proposition : il y avoit quelque article qui faisoit de la difficulté sur la Coutume de Normandie, je priai un Conseiller de la grande Chambre de Rouen & un des Avocats Généraux de ce département, de faire consulter cet article : ils me mandèrent qu'il étoit sans difficulté. Je priai encore Monsieur d'Entragues de voir Mademoiselle de Guise , & de lui dire que nous nous accommoderions comme elle voudroit; que nous ne ferions régler que les articles dont nous étions en différend , si elle le vouloit ainsi , bien que cela ne me fût pas avantageux : que c'étoit pour lui montrer le desir que j'avois de sortir d'affaire avec elle. Elle le refusa , & dit, je ne veux ni conférence d'ami , ni arbitrage ; parce que quand

DE MONTPENSIER. 69

on me condamneroit , je ne passerois pas par où on le voudroit. Je ne crois pas que mon affaire souffre aucune difficulté. Quand je vis cela , avant que de me résoudre , j'envoyai prier six Conseillers au Parlement de me venir voir , ce furent Messieurs du Laurent , Hervé & Saint Martin , que je ne connois que pour la réputation de leur capacité , Messieurs du Coudrai , Gernier , Bermond & Vauroui qui en ont beaucoup aussi , & qui sont mes amis particuliers. Je leur dis , j'ai une affaire qui m'est de la dernière importance , je ne veux point l'entreprendre sans l'avoir bien examinée : sur le refus que ma Tante m'a fait plusieurs fois de s'accommoder avec moi , de quoi Monsieur d'Enragues l'a été prier de ma part , comme si je lui demandois une grace , je me vois en nécessité par son refus d'avoir recours à la Justice ; j'ai fait consulter mon affaire par des Avocats différens en trois consultations. J'en ai fait faire à Rouen : comme les Avocats agissent d'un esprit différend que les Juges , je vous prie , Monsieur , de me donner votre avis. Voilà le contrat de Mariage de Madame de Guise avec Monsieur de Montpensier , voilà celui

de Monsieur le Duc d'Orleans avec ma mere, & le Testament de Monsieur de Guise & les consultations que j'ai fait faire: ils lûrent tout cela avec beaucoup d'attention, & examinèrent mon affaire dans la dernière rigueur. Je fus quatre heures à les écouter avec beaucoup de patience : quelque inquiétude naturelle que l'on ait, on ne laisse pas d'avoir de la patience pour les affaires où l'on a un intérêt aussi considérable que j'en avois dans celle-ci. Ces Messieurs furent de même avis que les Avocats, & dirent qu'on ne pouvoit ôter la legitime aux enfans, à moins de quelque cause d'exhérédation, qu'il n'y en avoit point, qu'on ne pouvoit point me refuser en Justice un supplément de partage sans casser le Testament. Ils s'étonnerent que Mademoiselle de Guise refusât de s'accommoder, me louerent de toutes les avances que j'avois faites pour cela, & me dirent que je ne pouvois perdre le procès. L'éclaircissement qu'ils me donnerent me fut d'une grande satisfaction, & il m'étoit très-utile qu'ils fussent informez de mon droit, & persuadés qu'il étoit bien fondé, parce qu'ils disent les uns aux autres au Palais ce qu'ils savent; & qu'ainsi mes Juges seroient pré-

DE MONTPENSIER. 71

venus du tort que Mademoiselle de Guise avoit envers moi , & de la maniere dont j'en avois usé. Cela se divulgua dans le monde & par ces Messieurs , & par beaucoup de personnes à qui je le dis , ce qui m'attira des louanges d'en user si bien avec ma Tante. Je lui fis dire ce que ces Messieurs avoient dit. Elle me fit demander si je trouverois bon qu'elle les allât voir , à quoi je répondis qu'elle ne me pourroit faire un plus grand plaisir , & de les croire aussi , parce que je sçavois qu'ils la porteroient à un accommodement. Elle y alla ; ils n'eurent pas assez d'éloquence pour la persuader , elle leur dit qu'ils n'entendoient point l'affaire , & leur montra des memoires pareils à ceux qu'elle m'avoit donnez , & que ces Messieurs avoient eu en communication. Ils lui dirent que c'étoit ce qui leur avoit donné plus de connoissance , elle ne se rendit à aucune raison , & n'en trouvoit point qui fût bonne pour moi , lorsqu'il s'agissoit de me rendre mon bien.

Le Maréchal d'Aumont avoit ménagé une entreprise sur Ostende , par des intelligences qu'il avoit dedans , & rôdoit à l'entour en attendant l'exécution. Au lieu d'y réus-

fir, il fut fait prisonnier avec tout ce qui étoit avec lui ; du Ronché & Vieuxbourg Capitaines aux Gardes & plusieurs autres Officiers furent pris avec vingt ou trente Mousquetaires, ce qui fâcha fort le Roi. Les Espagnols en usèrent fort mal, ils avoient des casques de la livrée du Roi ; ils devoient les renvoyer : au lieu de cela on les mit en prison. La Cour aprit cette nouvelle à Amiens, dont elle fut assez fâchée, & on dit que c'étoit la faute du Maréchal d'Aumont, qui avoit fait cette entreprise à sa fantaisie contre l'ordre de la Cour. Le Maréchal d'Hocquincourt en fut bien aise, parce que cela mettoit sa tête à couvert s'il étoit pris. Je n'ai point dit le sujet de sa retraite en Flandre, parce que personne ne l'a connue. Il avoit bien eu quelques démêlez avec les gens des gabelles dans une de ses terres, mais ce n'étoit pas-là de quoi sortir de France : on disoit que c'étoit l'Abbé Fouquet qui lui avoit suscité ce démêlé, ils en seroient bien sortis eux deux. La Cour partit d'Amiens, & s'en alla à Abbeville, d'où le Roi alla vers Hesdin pour voir si sa présence ne remettrait pas ceux du dedans à leur devoir. Ils étoient si endurcis dans leur

DE MONTPENSIER. 73

leur faute , qu'il ne fut pas possible de les émouvoir. Monsieur alla avec le Roi : il fut las d'être long-tems à cheval. Le Roi m'a conté qu'à son retour d'Hesdin il vit faire une fort belle action au Regiment de Cavalerie de S. A. R. Il fut attaqué par trois Escadrons soutenus , il fut ferme , fit sa décharge & se retira devant les ennemis en fort bon ordre. Je pense qu'il y a plus à cette relation ; voilà ce dont je me souviens.

Au retour du Roi on alla droit à Calais , & peu après on attaqua Dunkerque , le Roi alloit & venoit voir le siège & la Reine. Il demouroit ordinairement à Mardick , où il se tourmenta fort ; il étoit jour & nuit à cheval , à ce qu'il m'a conté , & alloit visiter les gardes la nuit. Il m'a dit qu'un jour il passoit lui quatrième dans un petit bois entre Dunkerque & Mardick , où il y avoit une embuscade des Ennemis. Il ne vit d'abord que deux Cavaliers ; il alla pour les charger : quand il fut proche , il vit qu'ils étoient soutenus de quelques autres , même des Mousquetaires. Ils étoient bien montez ; ils se sauverent ; le Maréchal d'Hocquincourt y fut blessé & en mourut quel-

ques jours après : il étoit venu reconnoître un Fort , pour voir si on pourroit par-là attaquer les lignes. On fit une sortie sur lui où il reçut un coup mortel. On lui trouva dans sa poche une lettre d'une Madame de Ligneville, qui étoit niece de Madame d'Hocquincourt sa belle-mere. Je l'ai connue , c'étoit une honnête fille , elle s'étoit retirée dans un Couvent au fauxbourg S. Germain qui s'appelle les filles du S. Sacrement , elle lui écrivit malade d'un crachement de sang , que si elle eût été en état d'aller à la grille , elle l'eût prié de la venir voir pour l'avertir qu'il ne vivroit pas long-tems , & qu'il falloit employer le peu qui lui restoit à faire pénitence. Elle lui donnoit beaucoup de bons avis de cette force. La lettre étoit fort tendrement écrite , à la fin elle lui disoit , & pour marquer la vérité de ce que je vous écris , c'est que je mourrai dans un tel tems. Elle lui marquoit le moment de sa mort. Il donna cette lettre à Monsieur le Prince qui l'alla voir , & par son testament qu'il avoit fait après qu'il eut reçu cette lettre , il ordonnoit que l'on portât son corps à Notre-Dame de Liesse. Le Roi en refusa la permission alors , & depuis il l'a accordée.

DE MONTPENSIER. 75

Dunkerque est une Place considérable, les Ennemis assemblerent leurs Troupes pour la secourir. Monsieur le Cardinal commanda à Monsieur de Turenne de ne les plus attendre dans les Lignes & de sortir pour les combattre. Il fut alors fort embarrassé ; son fort est d'éviter le combat. Les événemens sont incertains. Il sortit hors des Lignes par ordre ; il se posta le plus avantageusement qu'il pût. Je ne m'amuserai point à conter le détail de ce qui s'est passé, ni qui tira le premier coup, ni l'ordre de la Bataille, parce que cela ne convient pas à une Demoiselle. Je dirai seulement que Monsieur de Turenne fut si heureux, que des Bataillons entiers jetterent leurs Armes, & se rendirent sans tirer. Il ne trouva aucune résistance qu'aux troupes de Monsieur le Prince, qui fit bien là comme il fait par tout. J'ai toujours dit que ce seroit un fort grand Prince, & j'ai bien de la joye de voir que je ne me suis pas trompée dans mon opinion, puisqu'elle est maintenant confirmée généralement par tout le monde. Mais comme il avoit peu de troupes, qu'il avoit affaire à une Armée fraîche & reposée, & qui n'avoit nullement fatigué, il fut obli-

gé de se retirer ; ainsi le champ de Bataille demeura à Monsieur de Turenne. Il n'y eut que le Comte de Meille , de la Maison de Foix , qui fut blessé & pris prisonnier du côté de Monsieur le Prince , & mourut ensuite de ses blessures à Calais. Du côté de Monsieur de Turenne un Gentilhomme nommé la Barge y fut tué ; encore dit-on , que ce fut par les troupes de Monsieur de Turenne. La nouvelle en vint à Paris ; on en fit un bruit non-pareil ; on sçut que c'étoit plutôt une déroute qu'une Bataille. Monsieur de Turenne en toutes occasions avoit été battu & toujours malheureux ; ses amis firent fort valoir cette dernière action , & exagérèrent de plus le plaisir qu'il avoit d'avoir défait Monsieur le Prince. J'allai visiter Madame de Turenne & Mademoiselle de Bouillon dans cette conjoncture. Je leur dis que je venois leur temoigner la part que je prenois à tout ce qui les touchoit. Mademoiselle de Bouillon me dit , quoi vous êtes bien aisé que mon frere ait battu Monsieur le Prince ? Je lui dis , je me réjouis toujours de la prospérité des armes du Roi. J'avoue que je trouvai fort à redire qu'elle me picotât de cette manière , moi qui allois

DE MONTPENSIER. 77

lui faire une civilité. Madame de Turenne, qui étoit fort douce, rougit & me parut fâchée que Mademoiselle de Bouillon m'eût parlé ainsi. Elle s'excusa & dit que je rêvois, que je n'avois pas bien entendu ce qu'elle m'avoit dit.

Pendant que le Roi étoit à l'armée, Monsieur au lieu d'être avec lui, demouroit auprès de la Reine comme un enfant, & il avoit déjà dix-sept ans. La Reine faisoit sa vie ordinaire de prier Dieu & de jouer. Monsieur se promenoit avec ses filles, alloit sur le bord de la mer, & prenoit un grand plaisir à se mouiller, & à faire mouiller les autres, s'amusoit aussi à acheter des rubans & des étoffes qui venoient d'Angleterre. Le commerce de ce Pays étoit fort libre à cause du voisinage, & de l'alliance que l'on venoit de faire avec le Protecteur, lequel envoya Mylord Falcombridge saluer Leurs Majestez, & fit présent de chevaux au Roi, à Monsieur & à Monsieur le Cardinal. On lui fit de beaux présens, ensuite le Roi envoya M. le Duc de Crequi Ambassadeur extraordinaire vers le Protecteur, accompagné de plusieurs personnes de qualité, entre lesquelles fut Manchini, neveu de Mon-

fieur le Cardinal. La joye de la prise de Dunkerque & de l'affaire des Dunes , ne dura pas long-tems. Le Roi revint de l'armée malade d'une fièvre continue très-dangereuse. La nouvelle en vint à Paris. On exposa le S. Sacrement par toutes les Eglises , pour demander sa guérison. J'étois pour lors prête à partir pour Forges. Cette nouvelle retarda mon voyage. On fut cinq ou six jours à n'avoir que de très-mauvaises nouvelles , entr'autres un courier que Saint-Quentin envoyoit à Son Altesse Royale mon pere , lequel étoit de sa part à la Cour pour sçavoir des nouvelles de la santé du Roi. Ce courier m'apporta une lettre , par laquelle il me mandoit que l'antimoine n'avoit rien fait ; que les Medecins n'avoient aucune bonne espérance de la maladie du Roi , & qu'il craignoit bien , que lorsque je verrois sa lettre , il ne fût plus en vie. J'en fus fort affligée , ce qui se croira aisément : le Roi est mon cousin-germain ; il me traite bien , & par-dessus tout , voir mourir un Roi jeune , cela donne un grand effroi. Les réflexions que je faisois de l'avenir pour l'affliction de la Reine , m'en donnoient beaucoup. J'aimois bien Monsieur ; je ne trou-

DE MONTPENSIER. 79

vois point cependant qu'en l'état où il étoit, ce lui fût un avantage d'être Roi. Il étoit trop enfant pour gouverner, & même pour connoître ce qui lui étoit bon. Pour moi je trouve que les défauts des personnes élevées paroissent plus que ceux des autres : ainsi je ne souhaiterai jamais d'avantage à mes proches, quand je ne les en trouverai pas dignes. Ce n'est pas que Monsieur n'ait beaucoup d'esprit, mais il n'a encore aucune solidité ; il n'a ni science ni expérience. L'Etat eût été bien mal gouverné. Ses habitudes & ses amis particuliers en usoient d'une maniere à le perdre, & lui donnoient de mauvais conseils. J'avoüe que cela me faisoit redoubler mes peines pour la maladie du Roi ; ce n'étoit pas trop être intéressée. Je sçavois qu'il ne m'épouserait pas, & j'avois assez lieu de croire que la dignité ne feroit pas changer Monsieur. J'ai tant d'amitié pour ma Maison & pour sa gloire, que je souhaiterois que tous ceux qui en sont, en pussent soutenir aussi hautement la dignité que le Roi mon grand-pere a fait, & que l'on n'en vît jamais aucun qui ne fût parvenu à ce point. Tout le monde étoit dans l'attente à Paris de ce qui arriveroit de

la maladie du Roi. Je voyois Madame de Choisy tous les jours dans le Jardin du Luxembourg , qui me disoit toutes les nouvelles qu'elle sçavoit. Elle me paroissoit assez alierte , & je ne doute pas qu'elle n'esperât avoir grande part au gouvernement. On manda un jour de la Cour , que le Roi avoit reçu le Viatique , & que la Reine & Monsieur le Cardinal étoient sortis de la chambre désesperez. Monsieur ne vit le Roi que les premiers jours de sa maladie. Dans la suite il lui parut du pourpre , ainsi on ne voulut pas le hasarder. Après toutes ces mauvaises nouvelles , il en vint que la seconde prise d'Antimoine lui avoit fait quelque effet. Le lendemain on eut avis qu'une Médecine avoit fait merveille , ainsi de jour en jour on apprit que le Roi étoit hors de danger , ce qui donna bien de la joye à tout le monde. Je me disposai ensuite à partir pour Forges. Quand on le sçut , tout le monde me vint dire adieu , & Mademoiselle de Sully conta chez moi qu'il y avoit eu des violons à la Place - Royale , le jour qu'on avoit sçu l'extrémité où étoit le Roi ; qu'ils avoient passé dans la rue des Tournelles , & avoient arrêté devant la maison de la

DE MONT PENSIER. 81

Comtesse de Fiesque & de Frontenac qui logeoient porte à porte ; qu'elles avoient fait sortir leurs gens pour battre les violons. Je m'écriai fort là-dessus , qu'il les falloit châtier. Le soir on me dit , vous ne sçavez pas ce que ces Comtesses ont dit , que leurs gens avoient rapporté que c'étoient vos violons , & que sur cela la Comtesse de Fiesque mit la tête à la fenêtre , & avoit reconnu Colombier , qui est un Gentilhomme à moi , & qu'elle avoit cru que vous l'aviez envoyé-là pour empêcher que l'on ne battît vos violons. On peut juger de la surprise que j'eus d'une telle imposture , & la colere où elle me mit. J'allai chercher mes violons par tout , pour sçavoir s'ils avoient été assez impertinens pour aller jouer pour quelques-uns. Ces honnêtes gens-là vont par tout pour de l'argent , à qui leur en donne , quand on ne les occupe pas. Je leur avois dit de ne pas venir en mon logis tant que le Roi seroit malade , je croyois qu'ils seroient assez avisez pour ne pas jouer en lieu du monde. Par cette raison je les envoyai chercher ; on ne les trouva pas ; je ne dormis point toute la nuit , & je me levai dès sept heures pour les envoyer encore chercher :

j'appris qu'ils n'avoient été en lieu du monde, & que le fait avoit été inventé, ce qui me mit l'esprit en repos. A un moment de-là Montbrun entra dans ma chambre, & me dit, j'ai cru être obligé de vous venir donner avis de ce qui se passa hier au soir dans la Place-Royale. Il n'est pas hors de propos que je dise, que l'on avoit depuis peu entouré la Place Royale de palissades, & qu'on y avoit fait une maniere de parterre de gazon, sablé les allées & mis des sieges au bout, & que tous les soirs beaucoup d'hommes & de femmes s'y promenoient. Mesdames de Fiesque & de Frontenac n'en bougeoient avec Mademoiselle de Rancourt : à dire le vrai, je trouve qu'il n'y a rien de moins précieux. Cela se faisoit sans flambeaux. Montbrun me dit donc qu'il avoit entendu un violon, qu'il avoit mis la tête à la fenêtré, & crié, qui sont ces coquins qui jouent-là ? si je descends, je leur donnerai sur les oreilles. Que Frontenac étoit venu, qui lui avoit dit, c'est un violon de Mademoiselle, je l'ai voulu faire taire, & il n'a pas voulu ; qu'ensuite il étoit descendu pour lui parler ; qu'il ne l'avoit plus trouvé, & que Mesdames de Fiesque & de Frontenac lui

DE MONTPENSIER. 83

avoient dit , au moins vous serez témoins que ce n'est pas nous qui faisons jouer les violons. On nous veut jeter le cheval aux jambes de tout ce que l'on fait. Je remerciai Montbrun , & j'envoyai querir Felix un de mes violons , qui me dit qu'il étoit vrai qu'il avoit été se promener dans la Place Royale avec des femmes de sa connoissance , & le Maître d'Hôtel de Fieubet , Maître des Requêtes ; que je pouvois l'envoyer querir pour sçavoir ce qui s'étoit passé ; qu'il étoit vrai qu'il y avoit deux méchans violons de cabaret qui jouioient dans la Place Royale , & que quand Montbrun mit la tête à la fenêtre , ils s'en étoient fui : qu'il avoit vû Madame la Comtesse de Fiesque & Madame de Frontenac , qui lui avoient demandé ce qu'il faisoit ici , & qu'il leur avoit répondu , je me promene comme les autres. J'envoyai querir le Maître d'Hôtel de Fieubet , qui me parla comme Felix , & la circonstance vérifiée , j'envoyai Brays un de mes Ecuyers , chez la Comtesse de Fiesque & chez Frontenac , accompagné de force pages & valets de pied. Cette Ambassade n'avoit pas un bon air pour des gens qui étoient aussi mal avec une personne de ma

qualité qu'elles étoient. Cela sentoît tout-à-fait son insulte ; je pensè qu'ils en furent avertis. Brays ne les trouva pas ; il y retourna sur les sept heures du soir ; il ne les trouva point encore. On parla tout le jour chez moi de cette affaire.

Je sortis le soir pour aller prendre congé de la Reine d'Angleterre ; à mon retour , Monsieur le Duc de Brissac accompagné de l'Abbé Belebbat , me fit demander si j'aurois agréable qu'ils eussent l'honneur de me parler , je dis qu'oüi. Quand Monsieur de Brissac fut entré , je lui parlai la première , & je lui dis : je ne croi pas que vous eussiez voulu vous charger de me parler de la part de la Comtesse de Fiesque ; je vous croi trop de mes amis pour être son Ambassadeur. Je lui fis connoître la faute qu'il alloit faire , & le sujet que j'avois de me plaindre de lui , & tout cela fort civilement. Il me dit qu'il croyoit s'être pû charger de venir sçavoir ce que je voulois à Madame de Fiesque & à Frontenac ; qu'ils avoient appris que Brays avoit été deux fois les chercher. Je lui dis qu'il n'étoit pas nécessaire qu'il se donnât cette peine , que Brays y retourneroit , & qu'à moins de coucher hors du logis, il les

DE MONTPENSIER. 85

trouveroit. Je m'emportai fort sur la mauvaise conduite de ces personnes à mon endroit , sur les obligations qu'elles m'avoient , & sur leur ingratitude. Ceux qui se trouverent en mon logis , dirent que j'avois parlé avec assez de force , & que ma colere ne m'avoit pas empêché de demeurer envers eux dans les bornes de la raison. La conclusion fut , que je voulois pour marque de raison & de respect qu'ils me devoient , qu'ils attendissent mes ordres tels qu'ils pussent être. Je dis aussi à Monsieur de Brissac , que je le priois de considérer que j'avois mis beaucoup de différence entre l'Ambassadeur & l'ambassade. J'envoyai Brays entre onze & douze chercher la Comtesse de Fiesque ; il lui dit de ma part que j'avois été fort surprise des contes que j'avois appris qu'elle faisoit ; que j'avois été bien informée du contraire , & que je lui défendois de nommer jamais mon nom , & de se tenir en lieu du monde public ou particulier où je serois. Elle dit à Brays , pour ce qui est du violon , je répondrai tout ce que Mademoiselle voudra sur cela , & dirai n'avoir vû que ce qui lui plaît ; pour ce qui est de ne me plus trouver devant elle , si elle trouve mauvais que

je sois à Paris, je m'en irai ; je suis plus obligée que personne du monde de la respecter, aussi je le ferai en toutes occasions : c'est de quoi je vous prie de l'affurer. Elle voulut entrer dans quelque matiere d'éclaircissement sur sa conduite, & plaindre son malheur. Brays lui dit qu'il n'avoit point d'ordre d'entrer en matiere là-dessus ; qu'en son particulier il plaignoit son malheur d'être mal avec moi : qu'il n'avoit rien d'avantage à lui dire. Ensuite il alla parler à Frontenac qui étoit dans sa chambre, à qui il fit le même discours. Frontenac dit, il est vrai que Felix jouoit dans la Place Royale, & j'ai cru rendre un service à Mademoiselle de le faire taire ; j'ai cru que cela ne lui pourroit pas déplaire. Brays lui dit, Mademoiselle m'a commandé de vous dire qu'elle ne trouvera jamais rien de bon de votre part, & ensuite il ajouta les mêmes défenses qu'à la Comtesse de Fiesque, à quoi il ne répondit pas si respectueusement & voulut se plaindre de mon injustice. Brays lui dit que ce que l'on ne feroit pas de bon gré, je sçaurois fort bien le faire faire. Il s'en revint, il s'étoit tout attendri du procédé de la Comtesse de Fiesque, qui avoit parlé de moi avec beaucoup de sentiment

DE MONTPENSIER. 87

du déplaisir de son malheur. Il étoit étonné de la fierté de Frontenac , ce qui ne me surprit point , je connois son procédé de travers. J'envoyai le lendemain mon violon lui parler , pour lui donner un démenti de ce qu'il soutenoit l'avoir vu jouer dans la Place Royale , & j'étois résolue , s'il avoit maltraité mon violon , d'en user de même avec lui. Felix y alla & en usa comme je lui avois commandé. Frontenac lui dit qu'il l'avoit bien vû , mais qu'il ne jouoit pas , & lui parla fort doucement , de sorte qu'à son retour je publiai tout haut dans mon logis , qui étoit plein de monde , ce qu'il me venoit dire , que mon violon étoit hors d'affaire , & que le démenti en étoit demeuré à Frontenac. C'étoit pousser un Gentilhomme assez hautement , j'étois en droit & de qualité à en pouvoir user ainsi. Je partis ce jour-là pour Forges , Mademoiselle de la Trimouille y vint avec moi & Madame de Choisy. J'écrivis à Bartet toute cette affaire pour la débiter à la Cour. J'écrivis aussi à Blois , & demandai justice à Son Altesse Royale de l'insolence de ces gens-là. Je lui disois qu'il m'avoit toujours assuré , que quand ils me manqueroient de respect, il les

châtieroit , qu'elles ne pouvoient pas m'en manquer dans une affaire plus considérable , que de me vouloir faire pièce à la Cour ; que n'y étant revenue que depuis un an , je devois craindre que cela ne m'y brouillât , que j'avois trop bonne opinion de moi & de celle que Monsieur le Cardinal en avoit pour ne rien craindre. J'eus sur cela une réponse de Son Altesse Royale aussi peu tendre qu'il avoit accoutumé d'en faire sur tout ce qui me regardoit , dont je fus fort fâchée. On ne s'accoutume jamais au mal.

Le lendemain que je fus à Forges , un orfèvre nommé Pitau , qui avoit accoutumé de vendre des pierreries à Monsieur , vint le matin me faire des complimens de Monsieur. Il me dit qu'il avoit apporté une Lettre de sa part à Madame de Choisy , qui avoit pris quelques remedes ce jour-là. Il m'assura que la santé du Roi se confirmoit de jour en jour. Il alla l'après-dînée avec de mes gens voir Madame de Choisy. Elle leur dit , j'ai reçu une lettre fort longue de Monsieur ; quand elle étoit sur son chapitre, elle en contoit beaucoup. Elle a dit souvent , je suis à la veille d'être favorite du Roi , & cela pendant la maladie du Roi. J'allai la voir par curiosité

DE MONTPENSIER. 89

curiosité le soir , pour voir si elle ne diroit rien de sa lettre. D'abord elle me dit , j'ai reçu une longue lettre de votre Cousin. Il me prie de vous faire ses complimens , si vous voulez je vous montrerai l'endroit , à condition que vous ne lirez pas le reste. Je lui dis que je la tenois pour vûe , & que je n'étois pas curieuse. Elle étoit logée proche de mon logis , de maniere que moi , ou mes gens pouvoient voir tout ce qui entroit ou sortoit chez elle. Cela ne lui plut pas , elle se plaignit que le bruit l'empêchoit de dormir , & s'en alla loger tout au bout du village , dans une maison toute seule , au milieu d'un Pré. Elle y étoit fort commodément pour n'être vûe de personne , elle vint une fois à la Fontaine , puis elle se plaignit du mal de dents , & n'y vint plus. La Maréchale de la Ferté étoit à Forges. Madame d'Olonne y vint , Madame de Feuquieres de Salins , Mademoiselle Cornuel , force Dames de Paris , & un Monsieur le Prêtre , qui est un grand joueur. Quoique je jouë fort peu , ces Dames m'embarquerent à jouer. Madame de Choisy venoit les après dînées chez moi , quoiqu'elle n'allât pas à la Fontaine. Je fus assez surprise un jour de

voir qu'elle picotât Madame d'Olonne au jeu. J'avois oui dire qu'elles étoient amies, & que du tems que Monsieur de Candale en étoit amoureux, ils alloient souvent jouer chez Madame de Choisy, dont la maison est fort commode, comme j'ai déjà dit. J'ai jugé que ces picoteries étoient politiques, & que c'étoit dans l'intention que je le disse à la Cour.

Pendant ce tems-là, il vint des nouvelles de la Cour, que Monsieur & Madame de Brissac avoient été chassés de Paris. Il n'y avoit que peu de tems qu'ils avoient eu permission d'y revenir, pour faire traiter Monsieur de Brissac d'une longue & dangereuse maladie qu'il avoit. Ils avoient été absens depuis que le Cardinal de Rets étoit hors de France : on chassa aussi de Paris le Marquis de Gersé & le Président Pero qui est à Monsieur le Prince. Madame de Fienne fut chassée de la Cour. Madame de Choisy m'écrivit un billet, pour me donner part de ces nouvelles que je sçavois déjà ; on ne disoit point le sujet pour lequel tous ces gens - là avoient été chassés. Madame de Choisy me vint voir, & regretta extrêmement Madame de Fienne, Elle me

DE MONTPENSIER. 91

disoit, je plains Monsieur encore plus qu'elle ; quand on perd une amie telle que Madame de Fienne, c'est une grande perte. C'est une bonne tête, une personne propre à donner de bons conseils à un jeune homme comme Monsieur, & à le divertir. Elle a de l'esprit, parle librement à tout le monde ; elle a été nourrie à la Cour. Il est vrai qu'on la peut honorer de cela, mais d'être propre à donner des conseils, jamais femme ne le fut moins. Il y a bien paru par ce qu'elle a fait, qu'elle étoit bien capable de conseiller un autre : sur quoi Madame de Choisy me répondit, quoi pour s'être mariée par amour, voilà une grande affaire ? Je lui repliquai, les circonstances sont prudentes, une fille de qualité à quarante ans, qui avoit assez de bien pour demeurer en l'état où elle se trouvoit, épouser le fils de la nourrice de la Reine d'Angleterre, dont elle auroit été Dame d'atour ? Pour être belle-fille de Madame la nourrice, belle-sœur de toutes ses femmes-de-chambre, & femme d'un jeune homme de vingt-deux ans, sans charge, sans bien, parce qu'il est beau & bienfait, & ne déclarer son mariage que lorsqu'elle est prête d'accoucher ?

Croyez que si Monsieur n'a pas de meilleures têtes pour son Conseil, ses affaires n'iront pas fort bien. Elle me répondit, si vous l'aviez vû avant que Madame de Fienne & moi en eussions pris soin, vous connoîtriez combien il est changé en nos mains. Ensuite elle se mit à plaindre la fortune de Madame de Fienne, & à dire que si Monsieur ne lui faisoit du bien, il seroit le plus indigne de tous les hommes. Je lui dis que Monsieur avoit peu d'argent, qu'il lui en avoit donné déjà beaucoup, à quoi elle me répondit, il lui a peut-être donné 100000 l. en bijoux, en meubles : voilà une belle affaire. Il faut que les Princes donnent sans cesse, ou ils ne sont bons à rien. Je lui dis, & la charge de Maître d'Hôtel ordinaire de Monsieur, ne la comptez-vous pas ? Non, reprit-elle, c'est la Reine d'Angleterre qui l'a fait donner à son mari, & le sçavoir faire de Madame de Fienne y a beaucoup contribué, ainsi cela ne se met point sur le compte de Monsieur. Après elle me dit, un Varangeville Secrétaire des Commandemens de Monsieur, qui lui aura rendu quelques mauvais offices dans un tems où il aura jugé l'occasion favorable pour cela. Il y a long-

tems que j'ai dit au Maréchal Duplessis , & à Madame de Fienne , qu'il falloit nous défaire de ce Normand , qu'il nous joueroit à la fin un mauvais tour. J'écoutai paisiblement tout ce qu'elle me conta , & je jugeai aisément qu'elle avoit de grands desseins sur Monsieur ; que ce n'étoit pas sans raison que l'on me mandoit qu'elle seroit mêlée dans toute cette affaire. Je lui demandai , n'aurez-vous point de part dans tout cela ? Selon que je vois les affaires disposées , j'en aurois peur. Elle m'affura fort que non , & le fit d'une maniere , que je connus bien que la conscience lui donnoit de grands remords.

J'avois envoyé sçavoir des nouvelles du Roi pendant sa maladie. Il me sembloit être de mon devoir d'en envoyer sçavoir de sa guerison par un Exprès : ainsi dès que je le sçus en chemin , j'envoyai Brays à Compiègne , qui y arriva aussitôt que le Roi ; il me rapporta que Sa Majesté étoit en très - bon état , & qu'elle avoit fort bien reçu mes complimens , & la Reine aussi , qui envoya un Courier à Madame de Choisy pour lui dire , qu'elle étoit fort mêlée dans l'affaire de Madame de Fienne , qu'il falloit qu'elle s'ex-

Croyez que si Monsieur n'a pas de meilleures têtes pour son Conseil, ses affaires n'iront pas fort bien. Elle me répondit, si vous l'aviez vû avant que Madame de Fienne & moi en eussions pris soin, vous connoîtriez combien il est changé en nos mains. Ensuite elle se mit à plaindre la fortune de Madame de Fienne, & à dire que si Monsieur ne lui faisoit du bien, il seroit le plus indigne de tous les hommes. Je lui dis que Monsieur avoit peu d'argent, qu'il lui en avoit donné déjà beaucoup, à quoi elle me répondit, il lui a peut-être donné 100000 l. en bijoux, en meubles : voilà une belle affaire. Il faut que les Princes donnent sans cesse, ou ils ne sont bons à rien. Je lui dis, & la charge de Maître d'Hôtel ordinaire de Monsieur, ne la comptez-vous pas ? Non, reprit-elle, c'est la Reine d'Angleterre qui l'a fait donner à son mari, & le sçavoir faire de Madame de Fienne y a beaucoup contribué, ainsi cela ne se met point sur le compte de Monsieur. Après elle me dit, un Varangeville Secrétaire des Commandemens de Monsieur, qui lui aura rendu quelques mauvais offices dans un tems où il aura jugé l'occasion favorable pour cela. Il y a long-

tems que j'ai dit au Maréchal Duplessis , & à Madame de Fienne , qu'il falloit nous défaire de ce Normand , qu'il nous joueroit à la fin un mauvais tour. J'écoutai paisiblement tout ce qu'elle me conta , & je jugeai aisément qu'elle avoit de grands desseins sur Monsieur ; que ce n'étoit pas sans raison que l'on me mandoit qu'elle seroit mêlée dans toute cette affaire. Je lui demandai , n'aurez-vous point de part dans tout cela ? Selon que je vois les affaires disposées , j'en aurois peur. Elle m'assura fort que non , & le fit d'une maniere , que je connus bien que la conscience lui donnoit de grands remords.

J'avois envoyé sçavoir des nouvelles du Roi pendant sa maladie. Il me sembloit être de mon devoir d'en envoyer sçavoir de sa guerison par un Exprès : ainsi dès que je le sçus en chemin , j'envoyai Brays à Compiègne , qui y arriva aussitôt que le Roi ; il me rapporta que Sa Majesté étoit en très-bon état , & qu'elle avoit fort bien reçu mes complimens , & la Reine aussi , qui envoya un Courier à Madame de Choisy pour lui dire , qu'elle étoit fort mêlée dans l'affaire de Madame de Fienne , qu'il falloit qu'elle s'en

allât en Normandie dans une de ses maisons, ce qui lui donna beaucoup de déplaisir. On commença à parler du sujet de leur disgrâce. On dit que Madame de Fienne étoit fort gaie pendant la maladie du Roi ; & qu'elle témoignoit desirer sa mort , dans l'espérance que Monsieur lui donneroit de l'argent. C'est la femme du monde la plus intéressée, & qui veut bien qu'on la croye telle : elle demande toujours. Je lui ai oui dire, que les laquais sont heureux ! la mode de leur donner leurs étrennes dure toujours. Je voudrois l'être pour que l'on me donnât les miennes. La Reine qui connoissoit son humeur intéressée disoit, je suis assurée que Madame de Fienne souhaite la mort du Roi. Comme elle avoit cela dans la tête , la nourrice du Roi & une autre de ses Femmes-de-chambre lui vinrent dire , Madame de Fienne est à la porte couchée par terre pour regarder ce que l'on fait ici. La Reine étoit dans la chambre du Roi : elle fut si outrée de colere , qu'elle partit, & dit , je m'en vais la faire jetter par les fenêtres. Créqui retint la Reine , laquelle dit que sans lui l'affaire étoit faite. Pour Madame de Choisy, on dit qu'elle avoit écrit à Mon-

fieur pendant la maladie du Roi beaucoup de circonstances contre la Reine & Monsieur le Cardinal, que pendant la maladie du Roi Messieurs de Brisac & Gersé ménageoient les intérêts du Cardinal de Rets auprès d'elle, comme auprès d'une personne qui devoit avoir une grande part au Ministère si le Roi mouroit. On dit que pendant sa maladie les Conseils se tenoient chez la Princesse Palatine avec Madame de Fienne. Le Maréchal Dupleffis a fait un plaisant conte, que pour engager Monsieur, la Princesse Palatine lui avoit fait quelque faveur : Tous les gens qui aimoient Monsieur furent fort fâchez de ce bruit, & craignirent bien qu'il ne fût véritable. On ne trouvoit pas que cela fût fort honorable pour lui. On disoit que c'étoit le moyen de le dégoûter d'aimer les femmes, d'avoir commencé par une si ridicule, & à qui il restoit peu de charmes & de beauté. Le Comte de Guiche auroit été un grand acteur à cette scene, s'il n'avoit été hors d'état d'être dans les compagnies, par la blessure qu'il avoit reçue à la main à Dunkerque. C'étoit le favori de Monsieur, c'est un homme plus vieux de trois ans que lui, beau, bien fait, spiri-

tuel , moqueur & railleur au dernier point. L'affaire en étoit venue à tel point que la Reine défendit à Monsieur de lui parler tête à tête , & dès qu'il étoit en un lieu , le Maréchal Dupleffis , Gouverneur de Monsieur , de Grancé & Millet ses Sous-Gouverneurs , s'alloient mettre en tiers. La Reine avoit trouvé fort mauvais que Madame de Choisy Peût fait voir en cachette à Monsieur le Comte de Guiche plusieurs fois pendant l'hiver , comme on auroit fait une maîtresse. Cette blessure lui fut avantageuse , puisqu'elle l'empêcha d'être mêlé dans cette affaire. On dit que Villequier , qui avoit été en faveur auprès de Monsieur avant le Comte de Guiche , & qui ne laissoit pas d'être toujours assez bien auprès de lui , offrit sa place de Boulogne à Monsieur pendant la maladie du Roi , ce qui n'étoit guere prudent. Si le Roi fût mort , Monsieur auroit été le maître de tout , ainsi il n'auroit pas été besoin de lui faire aucune offre , pendant que le Roi étoit malade , Monsieur n'avoit besoin de rien. Cette imprudence ne lui réussit pas en une affaire qu'il eut ensuite. Quand la santé du Roi lui permit de se mettre en chemin , on l'ôta de Calais , où l'air étoit

DE MONTPENSIER. 97

étoit mauvais. Il partit couché dans un carrosse.

Monsieur le Duc d'Elbeuf, & le Maréchal d'Aumont étoient assez mal, il y avoit quelque tems; Monsieur le Duc d'Elbeuf avoit pris les intérêts de quelques Gentilhommes du Boulonnois qui étoient brouillez avec le Maréchal d'Aumont, on les avoit raccommodez en quelque façon, & ils se voyoient: par la suite on verra aisément que cet accommodement n'étoit pas véritable. Lorsqu'on arriva à Boulogne, on avoit marqué un logis à Monsieur de Villequier préféablement à tout autre, parce que le Roi étoit dans le sien, & que c'est l'ordre d'en user ainsi. Monsieur d'Elbeuf le voulut prendre comme Gouverneur de la Province, Monsieur de Villequier le disputa, & l'affaire ne passa pas plus avant pour ce jour-là. Le lendemain Monsieur d'Elbeuf l'attaqua à la campagne assez proche du lieu où étoit le Roi, à la tête de quelques troupes qui escortoient Sa Majesté. Villequier n'étoit pas le plus fort, ils ne se battirent point; l'affaire fut sçue; elle n'étoit pas secrète. On les empêcha de se battre, & on commanda à Villequier de s'en retourner à s

Gouvernement , & à Monsieur d'Elbeuf de s'en aller à Paris. Le Roi lui fit donner une Enseigne de ses Gardes pour le garder , jusqu'à ce qu'on eût accommodé l'affaire.

Le Roi séjourna quelque tems à Compiègne. Je l'envoyai visiter de Forges où j'étois , & lui faire excuse & à la Reine , si je n'allois pas moi-même leur témoigner la joye que j'avois de la parfaite santé du Roi : il reçut fort bien mes complimens. On me manda de Paris que l'affaire de Messieurs d'Elbeuf & de Villequier faisoit du bruit , que Villequier avoit attaqué Monsieur d'Elbœuf dans la rue , que Salins qui étoit l'Enseigne du Roi qui gardoit Monsieur d'Elbœuf , voulut représenter à Villequier qu'il ne le devoit pas attaquer en sa présence , qu'il lui donnoit l'exemple pour faire respecter les personnes qui étoient commises de la part du Roi pour empêcher les gens de se battre ; que Villequier s'en étoit moqué ; que Monsieur d'Elbœuf avoit été contraint de mettre l'épée à la main , & avoit été un peu blessé ; que Messieurs d'Elbœuf & Villequier s'étoient battus , & que sur la fin on les avoit séparés. Monsieur d'Elbœuf fit informer de ce procédé , le

DE MONTPENSIER. 99

trahit comme un assassinat, & non comme un combat, parce que Villequier avoit avec lui quatre ou cinq hommes à cheval. Ils ne mirent point pied à terre, & ils n'étoient que pour sa sûreté & de crainte que l'on ne le prît. Cette affaire fit beaucoup de bruit à la Cour, où les amis de part & d'autre prirent parti. La Cour parut d'abord aigrie contre Villequier. Le Roi commanda au Parlement d'en prendre connoissance, de sorte que Villequier fut condamné, & contraint de s'en aller en Hollande. Madame la Comtesse de Soissons prit fort ses intérêts auprès du Roi, pendant la maladie duquel elle ne fit que jouer à son ordinaire, & ne témoigna point le regret qu'elle auroit dû, vû l'amitié que le Roi faisoit paroître pour elle. J'ai oui dire qu'un jour la Reine lui dit, toutes les fois que je vous vois, j'ai envie de pleurer, & vous me faites songer à ma douleur. Elle ne répondit rien du tout, elle se tourna, & demanda à ceux qui étoient auprès d'elle, qu'est-ce que la Reine dit? c'étoit avoir une grande attention pour ce que disoit la Reine, & elle faisoit bien paroître par-là le peu de sentiment de l'extrémité où étoit le Roi.

Mademoiselle de Manchini , à qui il ne parloit que comme à la Nièce de Monsieur le Cardinal , & d'une maniere fort indifferente , se tuoit de pleurer : cela donna occasion de dire qu'elle aimoit le Roi passionnément.

Après que la Cour eut été quelques jours à Compiègne , elle vint à Paris. On me manda son arrivée , & le peu de séjour qu'elle y feroit. Si-tôt que j'eus achevé de boire mes eaux , je m'y en allai , je couchai à Iris , où je trouvai Monsieur & Madame de Longueville. Ils m'avoient prié d'y passer ; j'y fus fort bien reçue , & ils furent bien aise de me voir. Ils sont l'un & l'autre de mes amis. Le soir que j'arrivai à Paris , j'envoyai faire mes excuses à la Reine , si je n'avois point l'honneur de la voir , & de lui aller rendre mes respects , parce que j'étois habillée de gris : elle me commanda de venir : lorsque j'entrai dans sa Chambre , j'y trouvai Frontenac , qui en sortit en même tems. La Reine me témoigna plus de bonté qu'elle n'avoit fait lorsqu'elle partit pour Calais : le Roi aussi , & Monsieur me témoigna d'être bien aise de me voir. Ils s'en allerent à la Comedie dans le Jardin du Louvre , où

ils me menèrent. J'entrai à la Comedie ; j'y vis encore Frontenac ; je crus qu'il sortoit , au contraire il se mit en une place la plus belle qu'il pût pour être mieux vû du Roi. J'avoue que la colere où cela me mit , m'ôta tout le plaisir que j'aurois pû avoir à la Comedie ; je n'en dis rien au Roi ni à la Reine , dans la crainte qu'ils ne prissent pas cela comme je l'aurois souhaité. Dès que je fus en mon logis, j'écrivis à Monsieur le Cardinal , auquel je dépêchai un Courier exprès ; il étoit demeuré à Calais à cause du siege de Gravelines , que le Maréchal de la Ferté faisoit , & comme Monsieur de Turenne & lui n'étoient pas trop bien ensemble , il étoit demeuré-là pour les raccommoder , & pour faire ensorte que leur mésintelligence ne pût pas préjudicier au service du Roi. Je lui témoignoïs par ma lettre combien j'étois vivement touchée du peu de respect de Frontenac de s'oser presenter devant moi après le lui avoir défendu. Je lui disois que Mioffans , qui est presentement le Maréchal d'Albert , quoique Officier de la Maison du Roi , lorsqu'il étoit mal avec Monsieur le Prince , quand il entroit chez le Roi , en sortoit toujours , & disoit que

L'on ne pouvoit en trop faire avec les Princes du Sang. Ma lettre étoit aussi pressante qu'il se pût , je lui faisois connoître que je n'irois pas à Fontainebleau , si je n'étois sûre que l'on feroit dire à Frontenac de n'y pas aller.

Le lendemain Monsieur me vint voir , & une infinité de personnes. Il me pressa fort de faire le voyage de Fontainebleau , je lui dis que j'avois besoin de me baigner après les eaux , que je me hâterois le plus que je pourrois pour y aller ; il vouloit me mener au Cours. Je lui dis que je voulois aller avec la Reine. Si j'eusse été persuadée qu'il eût été homme à chasser du Cours Frontenac , sa femme & la Comtesse de Fiesque , en cas que nous les y eussions rencontrés , j'y aurois été. D'être là & de les voir , parce que je n'étois pas la plus grande Dame , & que ceux qui étoient les Maîtres , & qui m'étoient ce qu'ils m'étoient , les souffroient ; cela m'auroit été dur , j'aimai mieux n'y pas aller. J'allai trouver la Reine avec qui je demeurai tout le soir. Quand le Roi fut revenu du Cours , Monsieur me dit , vous n'y êtes pas venue , de peur d'y voir ces Femmes , elles n'y étoient pas , le Com-

mandeur de Souvré m'a dit aujourd'hui qu'elles n'avoient garde de venir, qu'elles vouloient par leur conduite se rétablir dans l'honneur de vos bonnes graces, & qu'elles avoient fort grondé Frontenac de la sottise qu'il avoit faite. Je lui répondis, il y a si long-tems qu'elles éprouvent ma bonté, qu'elles croient que je serai toujours de même, à la fin elles la rebutteront. Je ne dis rien de ce qui se passa hier. Lorsque Monsieur le Cardinal sera ici, je dirai ce que j'aurai à dire. Barret me vint trouver, ce ne fut pas comme leur ami, il vint en homme qui avoit crié contr'elles, & qui avoit dit que leur conduite à mon égard étoit imprudente, & qu'il n'y avoit extrémité où je ne me dusse porter avec raison, sans que personne m'en blâmât, & que sur cela le Commandeur de Souvré l'avoit prié de me redire ce que je viens de dire qu'il avoit dit à Monsieur : à quoi je répondis comme j'avois fait à Monsieur.

La Cour partit le jour d'après pour Fontainebleau, je demeurai à Paris. J'allois au Cours avec intention, si j'y trouvois Frontenac ou ces femmes, de les faire chasser par mes valets. Elles ne s'y trouverent point.

J'eus réponse de Monsieur le Cardinal, qui me manda qu'il feroit toujours ce que je desirerois ; que ce que je demandois étoit juste ; qu'il le feroit sçavoir à Leurs Majestés, qui me donneroient assurement satisfaction. Quand j'eus achevé de me baigner, j'allai à Fontainebleau, où on me témoigna être fort aise de me voir. Monsieur donna le lendemain une collation à un hermitage qui s'appelle Franchar, où les vingt-quatre violons étoient. On y alla à cheval & habillé de couleur. La Comtesse de Soissons qui étoit grosse y alla en carrosse. Quand on y fut arrivé, il lui prit une fantaisie de s'aller promener dans les rochers les plus incommodes du monde, & où je crois qu'il n'avoit jamais été que des Chevres. Pour moi je demeurai dans un Cabinet du Jardin de l'Hermite à les regarder monter & descendre. Monsieur & beaucoup de Dames qui y étoient, demeurèrent avec moi. Le Roi envoya querir les violons, & ensuite nous manda de l'aller trouver. Il fallut obéir, ce ne fut pas sans peine. On en eut assez à s'y résoudre, & à faire ce chemin, puis un moment après il fallut s'en revenir : je m'étonne que personne se bleffa.

DE MONTPENSIER. 105

On courut le plus grand risque du monde de se rompre bras & jambes , & même de s'y casser la tête : je croi que les bonnes prieres de l'Hermite nous conservèrent tous. Après souper on s'en retourna en calèche avec quantité de flambeaux : lorsque l'on arriva , on alla à la Comédie , l'on mit le feu à la forêt. Au retour il y eut trois ou quatre arpens d'arbres brûlés. La Cour étoit fort belle , il y avoit beaucoup de monde , les Comédiens François & Italiens y étoient & se promenoient sur l'eau avec les violons & la Musique. La prédiction duroit encore , & pour ce sujet je ne participai point à ce plaisir. Je demeurai dans le carosse de la Reine , le Roi alloit en calèche avec la Comtesse de Soissons , Mesdames de Manchini & Fouliloux. Monsieur y alloit avec Mesdemoiselles de Villeroi , Mesdames de Créqui , & de Vivonne & les filles de la Reine. Pour moi je ne voulois pas quitter la Reine. Les soirs après le souper de la Reine on dançoit jusqu'à minuit , quelquefois jusqu'à une heure , où je ne manquois pas d'aller ; aussi si j'y eusse manqué , on m'auroit envoyé querir. Madame de Montausier y vint , qui amena avec elle une

précieuse Demoiselle d'Aumale , & bien qu'elle ne dansât point d'ordinaire , on la prit , & elle dansa au bal. Madame de Châtillon vint aussi à Fontainebleau : il y avoit grand monde.

Il y arriva une aventure qui fit bien parler. La nourrice du Roi revenoit de la Messe. Elle trouva dans la grande Salle une lettre , elle la ramassa , & la porta chez la Reine qui étoit à sa toilette. Le Roi la lut , c'étoit un billet fort tendre d'une Demoiselle à un Cavalier. Tout le jour on ne parla que de cela. Fouilloux dit que c'étoit de la Mott^e au Marquis de Richelieu qui en faisoit le Galand , depuis que le Roi n'y étoit plus. Cette pauvre fille pleura & cria les hauts cris , & desavoua le billet. Pour en être plus éclaircie , la Reine voulut voir de l'écriture de toutes ses filles , & on trouva heureusement qu'il n'y en avoit pas une qui ressembloit au billet. Un jour que je revenois de la promenade , on me dit que Frontenac étoit arrivé. Je regardai fort à la Comédie s'il auroit l'effronterie de se montrer , il fut plus sage qu'à son ordinaire à ce moment-là : sa sagesse étoit fort momentanée : Il n'y resta que deux jours , pendant les-

DE MONTPENSIER. 107

quels il n'alla chez le Roi & chez la Reine qu'aux heures qu'il sçavoit que je n'y étois pas , il n'osoit se promener que le matin dans la cour de Fontainebleau , de crainte que je ne misse la tête à la fenêtre. Quand je passois sur la terrasse , & qu'il étoit dans la cour , il se jettoit dans des portes , & jouoit un assez ridicule personnage. Il méritoit bien de faire une pareille pénitence de ses fautes. Il ne demeura pas long-tems à Fontainebleau : je pense que ses amis lui conseillèrent de s'en aller. Son Altesse y vint , j'allai au-devant d'elle , j'en reçus un bon visage , il mit pied à terre dans la forêt dès qu'il me vit , & fut un quart-d'heure à m'entretenir , il remonta ensuite en carrosse , & moi aussi. Je m'en allai devant , j'avois la curiosité de voir comme on le recevroit. Quand on dit , voici le Duc d'Orleans , le Roi jouoit & la Reine aussi. A peine se levèrent-ils pour le saluer , & continuerent leur jeu , je croi que cela ne lui plut pas. Tout le monde fut surpris du peu de cas que l'on en fit : Leurs Majestés s'en allerent promener à l'ordinaire. Son Altesse Royale n'y alla point , je l'allai voir le soir , il me traita assez bien. J'appris que

Frontenac étoit avec lui , lorsque j'y étois arrivée , & qu'il s'en étoit fui : c'étoit beaucoup que S. A. R. lui dit de s'en aller.

Un jour ou deux après , on me dit que Son Altesse Royale avoit vû les Comtesses de Fiesque & de Frontenac dans la forêt , & qu'elles pouvoient bien être à Fontainebleau , & même venir à la Comédie. Comme je suis fort sensible & fort prompte , j'entrai dans le Cabinet de la Reine ; je lui dis les larmes aux yeux ce que l'on venoit de me dire. Elle me répondit , si votre pere amène ces femmes à la Comédie , que puis-je faire ? Cette réponse met mit au désespoir. Je me mis à pleurer de toute ma force. Monsieur me donna un bon conseil : c'étoit de faire bonne mine , & si ces femmes venoient à la Comédie , de ne pas faire semblant de m'en soucier. S. A. R. entra dans le Cabinet de la Reine qui lui alla dire l'alarme où j'étois. Il lui jura qu'il n'avoit voit point vû ces Dames , & qu'elles ne viendroient point. La Reine se moqua fort de moi. Ce ne fut point du tout ce que j'aurois souhaité : on raille bien les gens que l'on aime , mais ce fut plutôt pour me dire que j'avois tort qu'autrement. J'envoyai

querir l'Evêque de Fréjus , qui étoit le correspondant de Monsieur le Cardinal auprès de la Reine , pour me plaindre à lui de ce qu'elle m'avoit dit. Il me fit espérer que Monsieur le Cardinal reviendrait bien-tôt , qu'alors j'aurois toute satisfaction.

Son Altesse Royale venoit se promener avec Leurs Majestés , & comme le Roi ne met quasi jamais de chapeau , cela embarassoit Son Altesse Royale qui n'étoit pas de l'âge du Roi , & qui craignoit fort le serain. Le Roi & la Reine le laisserent long-tems sans lui dire de mettre le sien , quoiqu'il eût ses gants sur la tête , & qu'il témoignât par-là le préjudice qu'il apprehendoit que le serain ne fît à sa santé. On remarqua assez cela , & lorsque Monsieur le Cardinal fut arrivé , comme il se proménoit dans le petit Jardin , Son Altesse Royale fut long-tems sans lui dire de mettre son chapeau. L'on dit qu'il lui avoit voulu rendre ce que Leurs Majestés lui avoient fait. Son Altesse Royale venoit quasi tous les jours dans ma chambre , ou j'allois dans la sienne. Cependant nos conversations étoient les plus indifferentes du monde , & comme de personnes qui l'étoient beaucoup. Ensuite de l'apprehension

que j'ai dit de la venue de ces femmes, Son Altesse Royale m'en parla, pour me faire une maniere de réprimande, de la fatigue que j'avois donnée à la Reine de lui avoir conté mes plaifanteries sur ce sujet; ce qui arrivoit autant de fois que l'occasion s'en présentoit. Je lui en fis à mon tour de grandes de sa conduite à mon égard, tant sur cela que sur le peu de soin qu'il avoit de ma fortune & de l'empressement qu'il témoignoit pour celle de ma sœur. Au lieu de prendre cela en bonne part & en pere qui auroit de l'amitié pour sa fille, il le prit comme un homme plein de haine contre moi & en qui on auroit effacé du cœur tous les bons sentimens que je veux croire qu'il avoit pour moi, ou au moins qu'il devoit avoir naturellement. Nous nous séparâmes assez mal. Il s'en alla fort en colere, & me laissa en larmes avec beaucoup de douleur de me voir si mal traitée d'une personne de qui je ne devois attendre que de l'amitié par toutes sortes de raisons. La Princeesse de Guimenée me vint voir, qui me surprit en ce pitoyable état. Elle me témoigna en avoir beaucoup de déplaisir, & s'offrit de le dire à Son Altesse Royale & de lui représenter le tort qu'il

DE MONTPENSIER. III

me faisoit d'en user ainsi envers moi, qui en avois toujours si bien usé envers lui. Je la remerciai de la bonté qu'elle témoignoit, & trouvai fort à propos qu'elle parlât à Son Altesse Royale. Monsieur le Cardinal revint, le Roi, Monsieur & S. A. R. allerent au-devant de lui; il revint en fort bonne santé & fort satisfait. Le Maréchal de la Ferté avoit pris Gravelines quelques jours avant son départ. Le Marquis d'Uxelles y fut tué, comme le Marquis de Castelnau-Mauiſiere l'avoit été à Dunkerque. Il ne laissa pas à sa famille la même satisfaction qu'à ce dernier. Castelnau fut fait Maréchal de France à sa mort, & d'Uxelles ne le fut point, quoiqu'ils eussent la même charge, & quasi autant de service l'un que l'autre. On envoya aussi le Bâton de Maréchal de France à Monſieu Gouverneur d'Arras, lequel depuis a été le Maréchal de Schulembourg. On fit aussi Maréchal de France Fabert Gouverneur de Sedan.

L'arrivée de Monsieur le Cardinal réjouit fort la Cour. Il n'y a personne qui n'ait à faire à lui; ainsi tout demeure lorsqu'il est éloigné de Leurs Majestez. Au moins est-ce un prétexte pour les gens de qui il ne veut

pas conclure les affaires. Apres avoir fait
ses complimens à Leurs Majestez , elles le
ramenerent dans un Cabinet , & tout le mon-
de s'en alla. Lorsque je sortis , je trouvai
Frontenac dans le grand Cabinet de la Rei-
ne , qui ne s'en alla point ni ne se cacha point
lorsqu'il me vit. Cela me surprit fort. Je m'en
allai en colere dans ma Chambre. Le len-
demain étoit un jour de dévotion , la Reine
alla à la Messe dans un Couvent qui est dans
la forêt , l'après-dînée elle alla aux Vêpres
& au Sermon. Cela m'empêcha d'aller ren-
dre ma visite à Monsieur le Cardinal, ou d'en
recevoir de lui. Le jour d'après il vint dans ma
Chambre comme je me coëffois : je le menai
dans mon Cabinet , je lui contai tout ce que
j'avois dans le cœur contre Frontenac , de
s'être présenté devant moi contre le respect
qu'il me devoit. Il me répondit sur cela tout
ce que je pouvois desirer. Apres il me parla
de Madame de Choisi , de ce qu'elle avoit
écrit contre la Reine & contre lui à Mon-
sieur , pendant la maladie du Roi , & qu'il
en avoit les Lettres ; que je n'y étois pas ou-
bliée , & qu'elle mandoit , si le Roi meurt ,
il faut dire à Monsieur tout du pis que l'on
pourra

DE MONTPENSIER. 113

pourra contre Mademoiselle : Je veux qu'il épouse mon Ange, qui est ma sœur; elle l'appelle ainsi. Son Eminence me conta aussi, que le Maréchal Dupleffis avoit fait une lourde faute pour un homme qui a de l'esprit, & qui connoît la Cour, qu'il l'étoit allé trouver pendant l'extrémité du Roi, & lui avoit dit ; je viens assurer Votre Eminence de mon service, & que je la servirai auprès de Monsieur en tout ce qui dépendra de moi, & je lui réponds de Monsieur pour six mois; passé cela, je ne sçai pas ce qui en arrivera, pendant ce tems-là. Votre Eminence prendra ses mesures. Je lui dis que l'on avoit dit cela dans le monde ; que je n'en avois jamais rien crû. Il me répondit, vous le pouvez croire, c'est la vérité. Le Commandeur de Souvré étoit ami de la Comtesse de Fiesque, de Madame de Frontenac & de son mari, & même il m'en avoit souvent parlé à Fontainebleau. Je le pris par le bras dans le moment que Monsieur le Cardinal sortoit de chez moi ; je lui dis tout haut, voilà ma partie, c'est le protecteur de ces femmes auprès de Votre Eminence. Monsieur le Cardinal me répondit, quiconque sera votre partie, passera

mal son tems avec moi ; je ferai la leur ; je fais une profession publique d'être votre serviteur & dans vos intérêts. Je le remerciai , & nous nous fimes mille obligeans discours l'un à l'autre. Quand Monsieur le Cardinal fut sorti , le Commandeur de Souvré resta , & me dit qu'il ne prenoit point plaisir , soit par raillerie ou autrement , que je lui parlasse ainsi ; qu'il étoit mon serviteur , & il ajouta beaucoup de discours de cette nature ; qu'il avoit grondé Frontenac de ce qu'il s'étoit montré , & qu'il lui avoit dit qu'il ne l'auroit pas fait , si Son Altesse Royale ne le lui avoit pas commandé , & même de venir à Fontainebleau. Le Maréchal d'Etampes & Beloi qui étoient dans ma chambre , lui répondirent qu'ils ne le croyoient pas , le Commandeur dit que Frontenac le disoit. Ensuite il s'en alla , les deux autres demurerent. Je leur dis entr'autres discours que j'étois bien outrée que mon père me fît un tel tort. Ils me répondirent que sûrement il ne l'avoit pas dit. J'envoyai Guilloire à Son Altesse Royale lui témoigner le déplaisir que j'en avois Il dit à Guilloire que cela étoit faux , qu'il n'en avoit jamais parlé. S'il eût eu pour moi autant

DE MONTPENSIER. 115

de bonté qu'il en devoit avoir , il auroit envoyé querir Frontenac , & lui auroit dit : Je trouve fort mauvais que vous ayez si peu de respect pour moi , que de me faire parler comme vous faites : allez-vous en , je ne vous veux plus voir. S'il en eût usé ainsi , j'aurois été ravie , mais je n'étois pas née pour recevoir jamais de joye ni de satisfaction par Son Altesse Royale. Il ne demeurera que deux ou trois jours à Fontainebleau. Après l'arrivée de Monsieur le Cardinal , il vint me dire adieu , & nous nous séparâmes assez froidement. Je fus assez aise de son départ ; quand on ne reçoit point de ses proches toute l'amitié & le bon traitement que l'on en doit attendre , ils valent mieux loin que près. Son Altesse Royale ne remporta pas beaucoup de satisfaction de son voyage à l'égard de son mariage du Roi avec ma Sœur. Monsieur le Cardinal lui dit que l'on avoit de grands engagements avec Madame de Savoye ; que nonobstant cela , la Reine avoit toujours l'Infante d'Espagne en tête , qu'ainsi il n'y avoit point à espérer que ma Sœur pût épouser le Roi ; qu'il falloit agir pour faire l'affaire de Savoye. La Comtesse de Soissons étoit grosse , elle ne ve-

noit point les soirs danser chez la Reine; ainsi le Roi entretenoit Mademoiselle de Manchini.

Monfieur le Cardinal ne resta guères à Fontainebleau depuis le départ de Son Altesse Royale. Il s'en alla à Paris pour voir Madame la Princeffe de Conti qui étoit accouchée d'un fils, qui ne vécut que neuf jours: il étoit venu au monde tout couvert d'ulceres depuis les pieds jusqu'à la tête. Cromwel mourut dans ce tems-là. La mort du petit Conti sauva l'affront que la Cour auroit eu de porter le deuil de ce Destructeur de la Monarchie d'Angleterre: pour moi je ne l'aurois pas porté à moins d'un ordre exprès du Roi. Je devois ce respect à la Reine d'Angleterre de qui je suis si proche. La Reine eut la bonté pour cette raison de me dispenser de me trouver au Louvre, toutes les fois que les Ambassadeurs de Cromwel y étoient. Une fois l'Ambassadeur vint au Val de Grace, comme j'y étois; je me cachai de peur de le voir. Monfieur le Cardinal après avoir été quelque tems à Paris, manda à Leurs Majestez que leur présence y étoit necessaire, & qu'il ne savoit pas même s'il ne l'étoit point d'aller faire un tour à

DE MONTPENSIER. 117

Compiègne , pour que de-là le Roi allât sur la frontiere. Le Roi alla le lendemain en relais au bois de Vincennes , où étoit Monsieur le Cardinal , & revint dîner à Fontainebleau : nous partîmes le jour d'après. On commença à parler du voyage de Lyon , que Madame de Savoye y devoit venir avec sa fille , & que selon que le Roi la trouveroit à son gré il l'épouserait. On ne parla au Louvre que de ce voyage. La Reine devoit demeurer à Paris , & Monsieur , qui vivoit toujours bien avec moi , mais qui n'avoit plus les mêmes empressements qu'il avoit eu les trois premiers mois que j'étois arrivée à la Cour. A dire le vrai , je ne m'en souciois pas trop : plus je le connoissois , & plus je jugeois qu'il étoit homme à songer davantage à sa beauté & à son ajustement , qu'à se relever jamais par de grandes actions , & à se rendre considérable : de sorte que je l'aimois fort pour mon cousin , & que je ne l'aurois jamais aimé comme mon mari.

Le Roi discontinua depuis son retour de Fontainebleau , d'aller à l'Hôtel de Soissons tous les jours comme il avoit accoutumé , & s'attacha à entretenir Mademoiselle de Manchini tous les soirs avec beaucoup d'em-

preffement. Tout le monde en parloit ainfi que du voyage : le jour fut pris pour le faire en cinq ou fix jours. Devant que de partir, le Roi pria la Reine fa mere d'être de la partie, & qu'il ne fe pouvoit point résoudre de la laiffer à Paris ; que son agrément étoit néceffaire, pour faire que celle qu'il épouferoit lui plût. La Reine s'y réfolut aifément. Elle me le manda, & enfuite me fit l'honneur de me venir voir. J'avoit gardé le logis cinq ou fix jours, & je m'étois fait faigner : elle me parla fort du voyage. On eut nouvelle que Mademoifelle Royale devoit partir de Turin au même tems que la Cour de Paris. L'Abbé d'Amoreti, qui négocioit cette affaire de la part de Madame Royale, partit quelque tems devant, pour l'en avertir la veille de fon départ. Lorsqu'il prit congé de Leurs Majeftez, il les preffa fort pour porter une parole pofitive du mariage de Madame Royale. On ne l'affura de rien que du voyage, & que fi Madame la Princeffe Marguerite plaifoit au Roi, l'affaire fe feroit. Voi à fur quoi Madame Royale vint à Lyon. Leurs Majeftez partirent de Notre-Dame, où elles entendirent la Mefle, devant que de partir, parce que c'étoit un

DE MONTPENSIER. 119

Samedi. Il y avoit avec elles Madame la Comtesse de Soissons, la Princeesse Palatine, Madame de Noailles & moi. Le Roi parut le plus gai du monde, ne parla que de son mariage, comme un homme qui est bien aise de se marier, & n'alla coucher qu'à Corbeil. Il fit le plus beau tems du monde, ce qui obligea le Roi de me proposer de monter à cheval le lendemain, s'il faisoit le même tems. Les chemins étoient si beaux, qu'il y avoit plus de plaisir qu'en carosse. Je fus la plus aise du monde de cette proposition. J'aime extrêmement d'aller à cheval, & à me promener. Nous y montâmes le lendemain, Mademoiselle de Manchini, quelques filles de la Reine & moi. Le Roi fut toujours auprès de Mademoiselle de Manchini à lui parler le plus galamment du Monde. Après être remonté en carosse, il se mit à disputer avec la Reine de la grandeur de la Maison de France & de celle d'Autriche. Il dit d'abord, l'autre jour nous pensâmes nous battre la Reine & moi sur la grandeur de nos Maisons. La Reine dit, cela est vrai, & le moyen de souffrir la hauteur dont vous le dites. Sur cela le Roi répondit, j'ai ici un bon second, ma Cousine

est aussi fier que moi. La Reine nous dit, vous êtes aussi fiers l'un que l'autre. Je me mis à rire, le Roi me dit, n'est-il pas vrai, ma cousine, que ceux de la maison d'Autriche n'étoient que Comtes d'Haps-Bourg, quand nous étions Rois de France ? Je lui répondis qu'il ne m'appartenoit pas de le dire, & qu'il seroit assez difficile là-dessus de se taire. Qu'il étoit vrai que la Maison d'Autriche étoit grande & illustre, mais qu'il falloit qu'elle nous cedât. Le Roi reprit, si nous étions à nous disputer le Roi d'Espagne & moi, je le ferois bien ceder. Que je serois aisé s'il se vouloit battre contre moi pour terminer la guerre tête-à-tête ! il n'auroit garde de le faire : de cette race ils ne se battent jamais. Charles V. ne le voulut pas contre François I. qui l'en pressa instamment. Le Roi fit mille contes de cette force le plus agréablement du monde. La Reine sa mere dit, quoiqu'on ne fasse que railler, & que ce ne soit pas tout de bon que vous voulussiez vous battre contre mon frere, ce discours-là ne me plaît pas : parlons d'autre matiere.

Toutes les journées jusqu'à Auxerre on alla toujours à cheval. On y séjourna la
veille

veille de la Toussaints, & le jour aussi, puis on marcha jusqu'à Dijon. Monsieur d'Epéron qui est Gouverneur de Bourgogne vint hors la Ville au-devant de Leurs Majestez avec toute la Noblesse du pais. Le lendemain quand j'entrai chez la Reine, je la trouvai dans sa petite chambre avec le Roi, Monsieur & M. Cardinal. Elle dit, voici une Demoiselle à qui il faut demander son avis. Je m'approchai; elle me dit, l'Abbe d'Amoreti est revenu pour nous dire que Mademoiselle de Savoye est partie de Turin, & que Monsieur de Savoye desire que mon fils lui donne la porte. Qu'en dites-vous? Je m'écriai, cela ne s'est jamais fait, mon pere ne l'a point donnée à Monsieur de Savoye, ce n'est point mon avis qu'on le fasse. Ils se prirent tous à rire, & la Reine dit; le Roi a un bon second en ma Niece pour maintenir la grandeur de sa Maison. Jamais il n'y en eut un si fier. Monsieur le Cardinal ne disoit rien, comme un homme qui ne vouloit pas décider si brusquement que moi. Il demanda à Leurs Majestez, si Elles ne trovoient pas bon que l'Abbé d'Amoreti entrât. On l'alla querir; il fit les complimens de Ma-

demoiselle Royale & de Monsieur de Savoye à Leurs Majestez , & leur témoigna la joye qu'ils avoient de l'esperance de les voir bientôt , & de les remercier de la grace qu'elles leur avoient faite de leur remettre la Citadelle de Turin. C'étoit le prétexte du voyage de Mademoiselle de Savoye ; il n'en cachoit pas trop le veritable sujet. Monsieur le Cardinal dit au Roi, Sire, Monsieur de Savoye a tant d'impatience de voir Votre Majesté , qu'il veut venir ici , si vous y faites quelque séjour , ou sur le chemin entre ici & Lyon. J'ai dit à l'Abbé d'Amoreti que Votre Majesté a tant de hâte d'être à Lyon , qu'elle ne s'arrêtera en aucun lieu ; & qu'il vaut mieux que Monsieur de Savoye attende à venir à Lyon. Le Roi fit des complimens à l'Abbé d'Amoreti pour Mademoiselle & Monsieur de Savoye , qui s'en retourna les trouver. Il vint aussi à mon logis me faire des complimens de Madame Royale & de Monsieur son fils.

Nous fîmes séjour à Dijon le tems que les affaires du Roi le requéroient. On avoit convoqué les Etats de la Province avant le tems ordinaire , on esperoit que la présen-

ce du Roi les obligeroit à donner une somme plus confiderable que de coutume. Le Roi danſa tout les ſoirs, & la Comteſſe de Soiffons jouoit avec la Reine. On demeu- roit à ſon logis quaſi tous les ſoirs; il fai- ſoit apporter une grande collation qui va- loit un ſouper : ainſi S. M. ne ſoupoit point avec la Reine, & de cette maniere il fut quatre ou cinq jours à cauſer avec Made- moiſelle de Manchini. Marianne, Horten- ce, Fouliloux & la Motte y étoient. On commençoit toujours par jouer. Le Marquis d'Aluin, de Richelieu, le Grand Maître & quelques autres jouoient après. Hortence demeuroit à tenir le jeu du Roi avec Ma- rianne, le Grand - Maître & les autres, pendant que le Roi alloit cauſer avec Ma- demoifelle de Manchini, Fouliloux avec le Marquis d'Aluin, & Richelieu avec la Motte; cela ſe faiſoit de la même maniere pendant le Bal. Tout ce qu'il y avoit de gens dans la Province & même dans la Ville, alloient tous les jours voir dan- ſer le Roi. J'y allai une fois. Il y eut un bal chez le Marquis de Tavanne où le Roi alla en maſque. Il y avoit avec lui tout ce que j'ai nommé, & Monsieur

& moi , c'étoit un Samedi au sortir du bal. Le Roi vint déjeûner à mon logis : par les chemins , il ne disoit pas un mot à la Comtesse de Soissons; & à Dijon de même. Un jour il fit une action que l'on remarqua assez , quoique ce ne fût qu'une bagatelle. Comme il faisoit collation, la Reine lui envoya demander des rissolles, & moi aussi. Il en envoya à la Reine. Elle trouva qu'il n'y en avoit gueres. Elle lui en envoya encore demander. Le Roi lui manda qu'il y en avoit assez pour Elle & pour moi ; qu'il n'en restoit pas trop pour lui & pour sa compagnie. On jugea que cela s'adressoit à la Comtesse de Soissons. Sa Sœur ne lui parloit quasi point & ne perdoit aucune occasion de la picoter.

Lorsque Mademoiselle la Comtesse de Soissons mourut , elle fit un Testament par lequel elle donnoit l'Hôtel de Soissons à Madame de Carignan sa fille , & à Mademoiselle de Longueville sa petite-fille. Par le même Testament elle substituoit de maniere que l'on ne pouvoit jamais vendre , pas même l'un à l'autre. Je pense qu'elle avoit fait cela dans la vue que Mademoiselle de Longueville épouserait un des fils de

Madame de Carignan , comme l'on en avoit souvent entendu parler. Les affaires ne se rencontrerent pas ainsi. Madame de Nemours quitta l'Hôtel de Longueville , vint loger à l'hôtel de Soissons , & laissa le bel appartement à Madame sa tante. Elles vé curent quelques années en assez bonne intelligence ; puis elles ne se virent plus ex près , & ensuite plaiderent pour leur loge ment. Le Parlement ordonna que l'on par tageroit l'Hôtel de Soissons en deux , & que celle qui auroit la part la plus avantageuse récompenserait l'autre. Dans ce tems-là Madame de Carignan sçut que M. de Sa voye venoit ; elle partit pour aller au-de vant d'elle jusqu'à Chamberry. Peu de jours après son départ Madame de Nemours fut prendre son appartement , en fit porter les meubles dans une autre chambre , fit déten dre son lit & se logea dans l'appartement de Madame de Carignan. Cette nouvelle vint à Dijon , comme nous y étions : on trouva ce procédé fort violent. Monsieur le Cardi nal en écrivit à M. de Longueville pour lui en faire des plaintes. M. de Longueville fit tout ce qu'il put pour obliger sa fille à re tourner dans son premier appartement : il

ne l'y put résoudre , & manda à M. le Cardinal qu'il n'avoit pas eu ce pouvoir-là sur sa fille. Pendant que je suis sur cette histoire, je pense qu'il faut l'achever , & dire ce qui en arriva , quoique j'aye encore à parler de Dijon. Madame de Carignan vint à Lyon avec Madame de Savoye , laquelle apprit contre son ordinaire cete nouvelle avec beaucoup de modération ; au moins elle nous en parla ainsi , & fit force négociations pour obliger Madame de Nemours à rendre quelque respect à sa tante , & à lui faire des excuses sur son procedé , sans pouvoir y rien gagner. Monsieur de Nemours mourut pendant ce procedé. Lorsque la Cour fut prête de retourner à Paris , le Roi envoya ordre à Madame de Nemours de sortir de l'appartement de Madame de Carignan ; ce qu'elle fit & s'en alla à Pontoise loger dans une hôtellerie , afin de faire pitié & avoir lieu de pester , comme elle fit de toute sa force : en cette rencontre elle ne se gouverna pas comme elle auroit dû faire pour avoir autant d'esprit qu'elle en a. Madame de Carignan qui étoit allée conduire Mademoiselle de Savoye jusqu'à Chamberry , n'arriva à Paris qu'après la Cour. Mon-

flour le Cardinal lui donna une chambre dans son appartement au Louvre ; il ne voulut pas qu'elle allât à l'Hôtel de Soissons, que l'on n'eût jugé ce qui regardoit le logement, pour ne pas donner lieu à Madame de Nemours de dire, que Monsieur le Cardinal appuyoit sa tante injustement de l'autorité du Roi. Le Parlement ordonna que celle qui auroit le plus bel appartement donneroit cinquante mille écus à l'autre. Madame de Carignan le prit : Madame de Nemours revint quelque tems après. Elle n'a pas voulu depuis loger à l'Hôtel de Soissons, quoiqu'elle le pût très-aisément, & qu'elle y fût très-bien logée.

Les Etats de Bourgogne se tenoient à Dijon, comme j'ai déjà dit, ils s'assembloient tous les jours sans rien avancer, quoiqu'ils en fussent pressés. Ils craignoient que s'ils finissoient pendant que le Roi étoit à Dijon, Sa Majesté n'allât au Parlement pour vérifier des Edits qui avoient été présentés il y avoit long-tems, & qui n'avoient point passé. Ils se fondoient sur ce que les Provinces & Etats doivent être moins chargés que les autres, parce qu'elles donnent tous les ans ou tous le deux ans de grandes sommes au

Roi, lesquelles se levent sur la Province aussi-bien que les impôts, & que ce seroient deux taxes au lieu d'une. L'on vit que les affaires traînoient en longueur, Monsieur le Tellier alla de la part du Roi assurer les Etats, que s'ils donnoient au Roi la somme qu'il demandoit, qui étoit plus grande qu'à l'ordinaire, & de laquelle je ne me souviens pas, le Roi ne feroit rien de nouveau dans la Province. Sur quoi ils accorderent ce qu'on leur demandoit, & ils en vinrent rendre compte au Roi. Le lendemain Sa Majesté alla au Parlement tenir son Lit de Justice. Monsieur le Chancelier, qui ne faisoit jamais de voyage, avoit fait celui-là, ce qui donnoit d'autant plus de soupçon que l'on avoit des Edits à faire passer. J'eus la curiosité de voir si on faisoit de même à Dijon qu'à Paris. J'allai dans la Lanterne. Madame de Sully y vint aussi avec moi. La grande Chambre de Dijon a fort l'air de celle de Paris, hors qu'elle est plus petite, elle est tournée de même. Dès que le Roi fut entré, Monsieur le Chancelier harangua, puis le premier Président & ensuite les Gens du Roi. Monsieur le Chancelier exagéra la nécessité de l'Etat par les dépenses excessives de la guerre, les

DE MONTPENSIER. 129

besoins de la continuer pour parvenir à une bonne paix , que c'étoit l'intention du Roi, & il dit ensuite que le Roi vouloit que l'on vérifiât les Edits que l'on alloit donner. Le Premier Président remercia le Roi de l'honneur qu'il faisoit à la Compagnie d'y être venu tenir son Lit de Justice , dit que les Rois ne devoient jamais venir en ce lieu que pour y apporter des bénédictions, qu'il voyoit à regret que les Edits dont Monsieur le Chancelier avoit parlé étoient pour fouler la Province ; qu'ils mettroient tout le monde au désespoir , & exagéra le mauvais état de la Province de Bourgogne , de la quantité de terres incultes & de montagnes qu'elle contenoit ; le peu de commerce qu'elle avoit, les grandes sommes que les Etats donnoient au Roi qui augmentoient toujours , lorsque la Province se ruinoit & s'appauvrissoit ; le peu de nécessité qu'il y avoit d'augmenter le Parlement qui étoit déjà rempli d'un trop grand nombre d'Officiers , vû le peu d'affaires qu'il y avoit dans la petitesse de son ressort. Il parla avec beaucoup d'éloquence de respect pour le Roi , & de zèle pour sa Patrie & pour sa Compagnie. Il fut loué de tous ceux qui l'en-

tendirent. C'est un fort honnête-homme que ce Premier Président & fort capable pour son âge. C'est le plus jeune Premier Président de France, je pense qu'il n'a pas 40 ans, & il y en a quatre ou cinq qu'il est en charge. Il s'appelle Brulard, je ne l'avois jamais vû qu'à Dijon; il me vint voir le jour que j'arrivai. Après m'avoir fait de grands complimens, il me dit, nous n'avons point d'exemples dans nos Registres qui nous apprennent comme l'on en doit user avec les Princesses de votre rang. Je souhaite que notre Compagnie rende à Votre Altesse Royale tout le respect qui lui est dû; je la supplie de me dire ce qu'elle veut que nous fassions, afin que je le fasse entendre à la Compagnie de moi-même. Je le remerciai de sa bonne volonté, & je lui dis que je n'étois point de ces gens qui vouloient extorquer des respects qui ne leur sont pas dûs; que lorsque j'avois été à Rouen avec la Reine, le Parlement ne m'avoit point député; qu'à Bordeaux ils n'en avoient pas fait de même, qu'ils m'avoient député un Président & nombre de Conseillers; qu'il m'avoit paru que c'étoit pour remercier Son A. Royale en ma personne, de ce qu'elle s'étoit

DE MONTPENSIER. 131

entremise auprès du Roi pour faire la paix de Bordeaux; que ceux du Parlement de Toulouse avoient député au Roi dans le même tems que Sa Majesté étoit à Bourges, que ces Députés m'avoient visitée de la part de la Compagnie; que c'étoit peut-être parce que j'étois fille du Gouverneur de leur Province, & qu'il pouvoit prendre telles mesures qu'il lui plairoit. Sur ce que je lui disois, c'étoit lui répondre avec la même franchise qu'il m'avoit parlé. Ils résolurent de me visiter, & il vint un Président & force Conseillers. Le Président dans sa harangue me parla d'une manière fort obligeante. Après m'avoir fort louée, il me dit, que si j'eusse été du tems de ceux qui avoient fait la Loi Salique, ou qu'ils eussent pû prévoir que la Reine eût eu une Princesse telle que moi, on ne l'auroit jamais faite, ou que du moins on l'auroit supprimée en ma faveur. Toutes les autres Compagnies Souveraines de la Province me députerent aussi, & les Etats. Ce fut l'Abbé de Cîteaux qui porta la parole; c'est la seconde personne du premier Ordre de toute cette Province. Il s'acquitta le mieux du monde envers moi de leurs civilités. Le Comte d'Harcourt &

sa femme me vinrent faire leur cour , je fus bien-aîsé de voir la Comtesse; c'est une bonne femme & sœur de Madame d'Epéron. Mademoiselle de Lartainge faisoit sa cour tous les jours chez la Reine. Monsieur le Comte la présenta en présence de Monsieur d'Epéron , qui parut en être fort aîsé ; ce qui donna beaucoup de compassion pour lui.

Les Officiers de ma Souveraineté de Dombes me vinrent trouver pour recevoir mes ordres. Guilloire me les présenta , & me dit , je pense que ce ne soit que des complimens , & qu'ils n'ont aucune affaire. Je lui dis , assurément c'est pour une bonne raison qu'ils viennent ici. J'ai oui dire que la première fois que j'irois à Dombes on me devoit donner de l'argent , & c'est pour cela qu'ils viennent recevoir mes ordres. Quand j'entrerais en possession de mon bien , ils me donnerent 40000 liv. Je ne doute pas qu'ils ne m'en donnent encore autant. Il les faut laisser venir. Il vaut mieux qu'ils fassent cela de bonne volonté , quoique cela soit dû, que de les taxer. Ils en usèrent comme je le désirois , & ils dirent à Guilloire , que tout le pays avoit une si grande joye de me voir ,

DE MONTPENSIER. 133

que l'on attendoit avec impatience les lettres d'Assise que l'on a accoutumé de donner pour imposer ce que l'on demande. L'on remit à le faire lorsque l'on seroit à Lyon.

Dès le lendemain que le Roi eut été au Parlement il partit & laissa Dijon & toute la Province dans une grande consternation , & le Parlement aussi par le nombre d'Officiers dont on l'avoit augmenté. On alla coucher à Beaune ; on y arriva d'assez bonne heure ; la Reine alla aux Carmélites, où il y a une Bienheureuse Sœur Marguerite du Saint Sacrement, qui est morte depuis peu d'années ; qui a vécu fort saintement , & qui , dit-on , fait tous les jours des miracles ; de sorte qu'elle y est réverée autant qu'on le peut jusqu'à ce que l'Eglise autorise sa Sainteté par la béatification ou canonisation. Elle avoit une dévotion particuliere à l'Enfant Jesus , & il y a une Chapelle où est une Vierge qui en tient un , où elle étoit toujours en prières. On l'a enterrée à ses pieds depuis peu par ordre des Supérieurs , & pour cet effet on l'a transportée du Cloître où elle étoit , en ce lieu. Sa vie a été écrite , je ne m'amuserai pas à en dire davantage : pour

moi qui aime fort l'Ordre de Sainte Thérèse, je sentis une grande dévotion en ce lieu-là.

Le lendemain devant que de partir, la Reine alla voir l'Hôpital, qui est un des ~~plus~~ beaux & des plus proprement servis de France. Il est grand, spacieux & bien renté, c'est un Chevalier des Ducs de Bourgogne qui l'a fondé, nommé Rolins. C'est assurément une belle marque de piété pour la mémoire d'un particulier. Les Religieuses de cette Maison observent que les noms de tous ceux qui vont visiter l'Hôpital & qui y font quelques aumônes, soient écrits, de quelque qualité qu'ils soient, sur un grand registre. Leurs Majestés y mirent le leur, & tout ce qui étoit avec elles. Le soir on arriva à Châlons où je fus bien-aîsé de voir la Marquise d'Uxelles; c'est une femme fort aimable & de beaucoup d'esprit. Le Roi eut une curiosité que je n'eus pas, ce fut d'aller voir une possédée. Je crois le diable si vilain sous quelque figure qu'il puisse prendre, qu'il ne me donnera jamais que de la frayeur & point du tout d'envie de le voir; je l'appréhende autant en ce monde qu'on le doit faire pour l'autre.

Le Roi avoit accoutumé de monter à che-

DE MONTPENSIER. 135

val par les chemins, & Mademoiselle de Manchiny: pour moi je discontinuai, parce que le tems étoit redevenu vilain. Tous les soirs lorsqu'on arrivoit, il jouoit & causoit, ainsi que je l'ai dit à Dijon. Il ne parloit point du tout à la Comtesse de Soissons, pas même en carosse, où il étoit de fort belle humeur. On trouva les bourgeois de toutes les Villes hors de leurs murailles sous les armes; jamais bourgeois n'eurent l'air si aguerri ni tant la mine de bons soldats. On dit que c'est parce que César a été long-tems de ce côté-là & que depuis l'humeur martiale s'est conservée de pere en fils dans ce Pays; & on remarque même que les soldats qu'on leve dans la Bourgogne sont meilleurs que dans les autres Provinces. Nous allâmes de Châlons à Tournu, lieu qui n'a rien de remarquable que d'avoir été possédé-soixante ans par un même Abbé, qui étoit le Cardinal de la Rochefoucault. L'Abbé de Chandenier son neveu le possédoit pour lors. La Comtesse de Soissons s'y trouva mal & discontinua de venir avec la Reine. Je trouvai Madame de Thiange à Mâcon, dont je fus bien-aise; c'est une fort agréable personne. Elle nous dit qu'elle

nous suivroit à Lyon par eau, & qu'elle passeroit à Dombes ; qu'elle y feroit marquer son logement , qu'elle croyoit que je trouverois bon de la faire Princeesse dans mes Etats. La maniere d'habillement des Païsannes de ce côté-là est la plus jolie du monde. Les filles ont des chapeaux, cela leur sied tout-à-fait bien. Nous allâmes long-tems sur les bords de la Sône ; de sorte que nous vîmes long-tems le Païs de Dombes qui est de l'autre côté. Tous les Païsans avoient passé l'eau & même les Minimes, qui demandoient à tous ceux qui suivoient le carosse de la Reine , *où est Mademoiselle ?* Le Roi prenoit plaisir à me les montrer. Ils crioient , *vive le Roi & Mademoiselle.* On fit bien du chemin sur mes terres pendant qu'on regardoit le Païs de Dombes. Nous étions dans le Beaujollois , on alla coucher à Villefranche qui en est la Capitale , & qui se peut dire une fort jolie Ville. J'y reçus le soir force visites des Dames de la Ville & du Pays qui sont fort bien faites. On en partit fort matin , parce qu'on vouloit arriver à Lyon de bonne heure. Il n'y a aucun plaisir de se mettre dans l'embarras de la reception d'une grande Ville la nuit. On se leva
matin,

DE MONTPENSIER. 137

matin , pour moi je me levai devant le jour.

Je fus priée de tenir un enfant du Baron de Joui Bailli du Beaujollois. M. trouva bon que je le prisse pour être Parain. Ensuite nous allâmes trouver la Reine-Mere qui étoit aux Filles de Sainte Marie , où elle faisoit ses dévotions , perce que c'étoit un Dimanche : c'est la plus belle Eglise de cet Ordre qui soit en France. Le Maréchal de Villeroi vint au-devant du Roi avec beaucoup de Noblesse ; ce qui est aisé de croire ; il y en a beaucoup en Lyonnois, Forest & Beaujollois. Ces trois Provinces, quoique petites , contiennent quantité de personnes de qualité. On trouva les bourgeois sous les armes dans la ville de Lyon qui est très-peuplée. Leurs Majestés allerent descendre à Saint Jean où Monsieur l'Archevêque les vint recevoir à la porte, accompagné du plus beau Chapitre qui soit en France. Tous les Chanoines sont gens de qualité qui font des preuves fort exactes & plus grandes que les Chevaliers de Malthe. On les appelle Messieurs les Comtes de Saint Jean de Lyon. Autrefois ils prétendoient qu'on les appellât les Comtes de Lyon. Je pense que l'on les nomme à présent les

Comtes de Saint Jean de Lyon, parce qu'ils ne sont plus en possession de ce qu'ils étoient autrefois. Ils ont de grands Privileges, ils en ont seulement la possession & point de titres; ils ne sçavent de qui ils les tiennent, & ils ne sçauoient montrer l'origine de leur fondation. Tout ce qu'ils ont, ce sont des preuves de beaucoup de Comtes qu'ils ont eu depuis longues années. Le Roi est le premier Chanoine, & le Duc de Savoye le second. Ce sont deux Princes qui peuvent faire leurs preuves sans faveur. Après le *Te Deum* chanté, Leurs Majestés allerent chez la Reine qui logeoit à l'Abbaye d'Ainai que possède maintenant l'Archevêque de Lyon. Le Roi logeoit chez un Trésorier de France nommé Mascrani, en la place de Belle-Cour. Monsieur le Cardinal de l'autre côté de la Place, & moi à un autre coin. J'avois la vûe de la riviere & de la montagne qui est de l'autre côté. Monsieur logeoit chez un nommé Joue, Genoïs, dans la plus jolie maison que l'on puisse voir: c'étoit un vrai bijoux, c'étoit le fait de Monsieur qui les aime. Il y avoit de si beaux meubles, qu'il ne fit point tendre les siens.

La Reine reçut le lendemain de son arri-

DE MONTPENSIER. 139

vée à Lyon des nouvelles de Madame Royale, & qu'elle viendrait le Jeudi ensuite. Sa Majesté alla aux Cordeliers où est la Tête de Saint Bonaventure. Le jour d'après elle alla à l'Archevêché où devoit loger Madame Royale, pour voir son appartement. Il y avoit des tapisseries que le Roi y avoit fait mettre ; pour les lits , Madame Royale les avoit envoyez. On ajustoit l'appartement , il y avoit force bras , beaux & magnifiques. J'oubliois de dire qu'il y avoit à Lyon deux troupes de Comédiens , dont l'une étoit très-bonne. Ils affichèrent les Comédiens de Mademoiselle , & avec raison , ils avoient joué trois hyvers de suite à Saint Fargeau. Monsieur y alla aussi-tôt qu'il fut arrivé , pour moi j'attendis au lendemain. Le jour que Mademoiselle de Savoye arriva , on se dépêcha d'aller chez la Reine de bonne heure. Elle avoit dit qu'elle partiroit à midy : on fut fort diligent. Monsieur le Cardinal alla fort loin au - devant de Madame Royale , puis Monsieur. Le Roi alla avec la Reine. Il y avoit dans son carosse Leurs Majestez , le Maréchal de Villeroi , Mme. de Noailles & moi. La Princesse Palatine fut toujours quasi malade , & je pense qu'elle n'eût pas

voulu être en santé , à cause de mille raisons ; & qu'elle avoit eu dispute avec toutes les Princeffes de la Maison de Savoye , qui ne lui avoient rien voulu céder ni accorder de ce qu'elle avoit voulu prétendre. Nous trouvâmes tout le chemin plein d'équipages. Madame & Monsieur de Savoye avoient une grande quantité de mulets avec de belles & magnifiques couvertures ; les unes de velours noir , les autres de velours cramoisi , avec les armes en broderie d'or & d'argent ; force personnes de qualité en avoient de belles. Nous trouvâmes la litiere du corps de Madame Royale précédée de douze Pages , vêtus de noir avec des bandes de velours noir en ondes , suivis de ses Gardes , avec un Officier à la tête , ils avoient des casques noirs avec du galon d'or & d'argent ; il y avoit une autre litiere à Madame Royale & plusieurs autres. Nous trouvâmes quantité de carosses à six chevaux , suivis de beaucoup de livrées de toutes les marques d'une grande Cour. Quand on sçut Madame Royale proche , on le vint dire au Roi ; il monta à cheval , & s'en alla au-devant d'Elle. La Reine nous dit , j'avoue que j'ai bien de l'impatience de sçavoir comme le Roi trou-

vera la Princeſſe Marguerite. Elle ne témoignoît pas une grande paſſion pour ce mariage , auſſi elle ne faiſoit pas paroître d'averſion pour cela. Elle diſoit , ſi je pouvois avoir l'Infante , je ſerois au comble de ma joye ; puis-que je ne le puis pas , j'aimerai tout ce qui plaira au Roi. Je penſe qu'elle auroit encore mieux aimé la Princeſſe d'Angleterre que la Princeſſe Marguerite ; mais le Roi témoignoît y avoir une grande averſion. Elle n'oſoit en parler. Le Roi revint au galop , mit pied à terre , & s'approcha du caroffe de la Reine , avec une mine la plus gaye & la plus ſatisfaite. La Reine lui dit : Eh bien , mon fils ? Il répondit , elle eſt bien plus petite que Madame la Maréchale de Villeroi. Elle a la taille la plus aiſée du monde. Elle a le teint il héſita. Il ne pouvoit trouver le mot ; il dit olivâtre , & ajouta , cela lui ſied bien. Elle a de beaux yeux ; elle me plaît , & je la trouve à ma fantaſie. La Reine lui dit qu'elle en étoit bien-aiſe. Incontinent après on dit , voilà Madame Royale : les caroffes s'arrêterent. Elle descendit & la Reine auſſi. J'étois descendue la première ; je vis auſſi la Princeſſe Marguerite , que je trouvai bien-

faite & pas belle. Je ne trouvai pas Madame Royale si bien que je me l'étois imaginée. Elle étoit fort enmaillotée dans des coëffes , & paroissoit fort fatiguée. Elle salua la Reine , & lui baïsa les mains , & lui dit mille ~~A~~ateries. Elle est fort flateuse. Après elle lui présenta sa fille aînée , veuve du Prince Maurice de Savoye son oncle. Ensuite la Princesse Marguerite. Puis Madame Royale me connut , & dit à la Reine qui lui disoit de monter en carosse , Votre Majesté trouvera bon que j'embrasse ma Nièce. Elle me dit , je vous ai connue à l'air de la Maison. Ses filles & moi nous nous embrassames fort : Madame Royale monta auprès de la Reine ; le Roi se mit à une portiere avec la Princesse Marguerite. J'étois enrhumée ; je me mis au derriere avec Madame de Carignan , & la Princesse Louise auprès de Monsieur. Le Roi se mit , dès l'instant qu'il fut en carosse , à parler avec la Princesse Marguerite , comme s'il l'eût vûe toute sa vie , & elle de même ; ce qui me surprit au dernier point. Le Roi est fort froid de son naturel , & fort peu aisé à s'apprivoiser. J'écoutois volontiers ce qu'ils disoient. Le Roi lui parla de ses Mousquetaires , de ses Gen-

darmes , Chevaux - Legers , du Régiment des Gardes , du nombre de toutes ses troupes , de ceux qui les commandent ; comme elles marchaient. Je jugeai par - là qu'il prenoit plaisir à l'entretenir. Ce sont pour lui des chapitres agréables , il est fort entêté de tout cela. Il lui demanda des nouvelles de la Garde du Duc de Savoye ; à quoi elle le satisfit. Je n'osois pas toujours écouter, de peur que l'on ne le remarquât. Je n'entendis pas toute la conversation. Le Roi lui parla aussi des plaisirs de Paris , & elle de ceux de Turin. Elle disoit au Roi ; *écoutez* , ce terme me parut assez familier pour la première fois. J'écoutai aussi Madame de Savoye à qui la bouche ne ferma pas. Elle fit des amitez à la Reine non pareilles , elle la loua par excès. On avoit doublé la Garde à cause de Madame de Savoye ; au lieu de deux Compagnies qui y sont d'ordinaire , il y en avoit quatre de François & deux de Suisses. Madame de Savoye ne manqua pas de se récrier , & de dire au Roi, que du tems du feu Roi , le Régiment des Gardes n'étoit pas si beau. Madame de Savoye ne fut pas long-tems chez la Reine , elle lui dit ; vous devez être lasse , allez vous reposer. Le Roi la mena en son logis , & la

Reine entra dans son cabinet avec Monsieur le Cardinal, lequel lui dit, à ce que je lui ai oui dire ; j'ai une nouvelle à dire à Votre Majesté, à quoi elle ne s'attend pas, & qui la surprendra au dernier point. La Reine lui répondit, est-ce que le Roi mon Frere m'envoye offrir l'Infante ? & c'est cela à quoi je m'attends le moins. C'est cela, lui dit Monsieur le Cardinal ; on peut juger de la joye de la Reine. Elle fut grande, cette affaire étoit si éloignée qu'elle en craignoit les difficultez. Monsieur le Cardinal lui montra la lettre par laquelle le Roi son Frere lui mandoit, qu'il souhaitoit la paix & le mariage de sa fille avec le Roi, & qu'il la prioit de son côté de contribuer à l'un & à l'autre, comme il feroit du sien. La Reine dit, qu'elle croyoit bien que le Roi son Frere disoit cela de bonne foi ; que le monde qui n'avoit pas tant de créance en cela se moqueroit d'elle, lorsqu'on sçauroit qu'elle se flateroit de cette espérance, vû que le peu d'intérêt que les Espagnols avoient en ce mariage en empêcheroit l'exécution.

Mademoiselle de Manchini me vint demander, pendant que le Roi étoit allé mener Madame Royale en son logis, ce que le Roi
avoit

avoit dit de la Princeſſe Marguerite, & comme il en avoit uſé avec elle. Je lui diſ, il me paroît que ſon procédé lui avoit plû ; & j'appriſ qu'elle avoit dit au Roi ; n'êtes-vous pas honteux que l'on vous veuille donner une ſi laide Femme ? Monsieur le Cardinal alla viſiter Madame Royale, j'y allai enſuite ; j'y demeurai très-peu. Le lendemain j'y retournai. Elle étoit propre & aſſez ajustée, il paroît qu'elle a été belle. Elle eſt plus vieille qu'on ne l'eſt d'ordinaire à ſon âge. Elle me parut aſſez reſſembler à ſon pere, & plus caſſée. Elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit par ſon ajustement pour ſoutenir ſon reſte de beauté. Je crois qu'elle s'eſt gâtée le teint par les drogues qu'elle y a miſes, & qu'elle l'a eu beau autrefois. Elle a auſſi la taille gâtée, cela ne l'empêche pas d'avoir bonne mine, & l'air d'une grande Dame. Sa fille ainée eſt grande, d'une belle taille, & a la mine d'une perſonne de condition. Elle n'a pas bonne grace. Elle eſt fort gâtée de la petite verole, & n'a nul reſte de beauté. Madame Royale nous a dit qu'elle étoit fort belle devant la petite vérole. Cette Madame Royale eſt une bonne femme, civile, familiere, qui a aſſez d'eſprit, & de qui j'ai

eu tout le sujet du monde d'être satisfaite. Elle me témoigna beaucoup d'amitié. Pour la Princesse Marguerite, elle est petite ; elle a la taille assez jolie, & ne paroît pas sortir d'une place quand elle marche. Elle paroît avoir les hanches grosses pour sa taille, cela paroît moins par devant que par derriere, quoique cela soit fort disproportionné ; elle a les yeux grands & assez agréables, le nez gros, la bouche point belle, le teint fort olivâtre, & avec tout cela elle ne déplaît pas. Elle a beaucoup de douceur, quoiqu'elle ait l'air fier. Elle a infiniment d'esprit. Enfin elle est adroite & fine, cela a paru à sa conduite. Madame Royale me fit mille amitez: Monsieur y vint comme j'y étois. Le lendemain de mon arrivée, elle nous entretint fort ; & nous l'écoutâmes avec plaisir. Elle parle beaucoup & bien. Elle nous conta mille histoires de la Cour de Savoye, & de Monsieur son fils qu'elle cite à tous momens, & affecte de faire connoître l'amitié qu'elle a pour lui, & celle qu'il a pour elle. Elle avoit un fort grand courroux contre la Comtesse de Veruë qui est sa Dame d'honneur, & la Marquise de Saint - Germain, qui est sa Dame d'atour. Il y avoit encore quantité

DE MONTPENSIER. 147

de Dames, entre lesquelles étoit la Marquise de Ville, une des plus considérables du païs. Elles étoient au nombre de quinze ou vingt. Elle n'avoit amené que cinq ou six filles d'honneur; cela nous surprit lorsqu'elle dit: le Roi n'en a que ce nombre, Madame Royale en a douze ou treize. Madame la Princesse Louise n'avoit point amené les siennes; elle n'avoit que sa Dame d'honneur, que l'on appelle la Marquise de Sirie. Il y avoit quantité d'hommes de condition, entr'autres le Marquis de Pranes premier Ministre, qui est de la Maison de Simianes; c'est un grand homme mélancolique & dévot. Le Comte Philippes d'Aillé y étoit aussi. Celui-là a la mine riante & est fort bien fait; quoi qu'il ne soit plus jeune, il n'a pas perdu l'air galand. Je ne me souviens pas des autres: ils étoient pourtant en grand nombre, & assurément la Cour de Madame Royale étoit fort belle. Elle nous conta à Monsieur & à moi, que Monsieur de Savoye avoit un cabinet, où il y avoit tous les portraits de toutes les Princeses qui étoient à marier. Nous lui dîmes que nous les avions tous vûs, parce qu'on les avoit tous envoyez à Monsieur le Cardinal. Cela lui fit plaisir.

Son intention étoit de nous faire connoître qu'on les lui avoit envoyez pour voir si elles plairoient à Monsieur son fils. Après avoir été quelque tems avec elle , nous allâmes chez la Reine , Monsieur & moi. Madame Royale y vint, j'avois une connoissance à cette Cour , que j'avois faite à Fontainebleau du Marquis de Fleury qui en est un des plus considérables par la part qu'il avoit aux bonnes graces de Madame Royale. Elle l'avoit envoyé à la Cour faire compliment sur la guérison du Roi. Il étoit accompagné de trois ou quatre Gentilshommes , & parut avec éclat. On en fit cas ; c'est un garçon qui est venu en faveur à dix-neuf ou vingt ans : il est assez beau de visage , & a la tête belle , des cheveux cendrez ; pour moi je ne lui trouve pas la taille belle , il ne paroît pas avoir beaucoup d'esprit. Il parut à Lyon comme il avoit paru à Fontainebleau avec moins de dorure. L'autre fois la Cour étoit en deuil du Duc de Modene. Sa mere la Marquise de Fleury y étoit. Quand Madame de Savoye étoit en train d'entretenir la Reine, ses visites duroient trois heures , pendant lesquelles elle parloit sans cesse des grandes affaires qu'elle avoit ; comme elle négocioit

depuis le matin jusqu'au soir , de l'autorité qu'elle avoit sur l'esprit de Monsieur son fils. Puis elle parloit de ses galanteries & de ses débauches. Je ne puis m'empêcher de lui dire devant la Reine , lorsqu'elle parloit de tout cela : il me semble , Madame , que Votre Altesse Royale auroit dû se servir de l'autorité qu'elle a sur Monsieur son fils pour le rendre plus sage , & qu'elle qui est si dévote , devoit se faire un scrupule de lui donner de l'argent pour ses maîtresses. Elle contoit à la Reine qu'il n'avoit pas un sol qu'elle ne lui donnât , & quelquefois il lui disoit : Maman , je vous prie de me donner une somme , & ne me demandez point pourquoi c'est faire : & qu'elle lui faisoit donner cette somme , & disoit , je ne le veux pas sçavoir. Elle aimoit fort à parler de sa dévotion ; elle contoit à la Reine qu'elle entendoit quelquefois dix Messes par jour , & réglement deux ou trois tous les jours , qu'elle s'enfermoit aux Carmelites ; de ses Pénitences , & de ses Processions où elle alloit nuds pieds. Je croi qu'elle a entendu dire que la dévotion des grandes Princesses ne doit point être cachée , parce qu'elles donnent l'exemple. Elle manifeste bien la sienne.

Le Roi alla le lendemain de l'arrivée de Madame Royale la voir le matin , & entra dans la chambre de la Princesse Marguerite. On crut qu'il la vouloit surprendre pour lui voir la taille deshabillée , à cause qu'on lui avoit dit qu'elle étoit bossuë. Il ne témoigna pas y prendre garde ; il fut aussi froid le matin qu'il avoit paru empressé le jour de l'arrivée , ce qui étourdit fort Madame de Savoye. Pour la Princesse Marguerite , elle fit la même mine le soir chez la Reine. Le Roi causa toujours avec Mademoiselle de Manchini devant elle , & sans lui dire un mot. Madame de Savoye fit une Histoire admirable à la Reine. Elle lui conta que Monsieur son fils avoit une Lévrette que la Marquise de Cailus , qui l'avoit fort aimé , lui avoit donnée ; que lorsqu'il partit de Chambery, il lui avoit dit ; Madame, je vous donne ma Lévrette , je vous prie d'en avoir soin. Que le soir lorsqu'elle fut de retour , elle s'étoit trouvée toute seule dans sa chambre , qu'elle s'étoit mise à genoux auprès de cette chienne , & qu'elle lui disoit : que je t'aime & que je suis aise de te voir ! Si ton Maître étoit ici que je serois satisfaite ! je ne l'ai pas vu depuis ce matin ; les momens me pa-

DE MONTPENSIER. 151

roissent des heures , & les journées des années en son absence ; au moins dis-lui bien les sentimens de mon cœur pour lui. Elle disoit cent fadaïses de cette sorte , & ajoutoit que quelqu'un étoit entré qui s'étoit moqué d'elle , & qu'elle avoit dit , je ne trouve point à redire que l'on se moque de moi de trop aimer mon fils , je sens bien que sur ce chapitre je suis capable de faire toutes les folies imaginables. Puis elle montra à la Reine une de ses filles nommée Fifezon , qui est Françoisse de la Province de Bretagne , dont M. de Savoye étoit amoureux. On ne la trouva point belle , c'étoit une grosse fille blanche & blonde , d'assez mauvaise taille , les yeux petits , la bouche point belle , & qui n'avoit que l'éclat de la jeunesse. On sut par quelle aventure elle avoit été en Piémont , & que sur le bruit du mariage du Roi avec la Princesse Marguerite de Savoye , auquel il y avoit assurément beaucoup d'apparence , Monsieur Fouquet , Procureur Général , qui veut avoir des habitudes par tout , avoit envoyé en Savoye cette fille , laquelle est niece de Madame Duplessis-Bellievre , qui est son intime amie , femme d'esprit & de capacité. Elle est d'une race

dont ils ont tous de l'esprit : cette fille en a ; à ce que l'on dit ; & comme ils ne voulurent pas faire connoître leur intention , ils prièrent le Comte de Brûlon , qui est Breton , de la donner à Monsieur de Savoye comme sa parente. Il a beaucoup de commerce en Piémont , parce que son Frere & lui ont été long-tems Introduceurs des Ambassadeurs , & par un attachement particulier qu'il a toujours eu à l'Hôtel de Soissons. Ainsi il connoît beaucoup les Piémontois , & Madame Royale dit à la Reine , c'est une parente du Comte de Brûlon qu'il m'a donnée. Je crois qu'elle ne sçavoit pas elle-même que ce fût le Procureur Général qui l'eût envoyée-là , afin de faire habitude avec la Princesse Marguerite pour revenir en France avec elle quand le mariage seroit fait.

Le second jour que Madame Royale fut à Lyon , la Reine l'alla voir. Je n'y allai point. J'avois de ces rhumes de cerveau qui ne durent qu'un jour , & qui incommodent beaucoup , ainsi je demeurai au lit. Madame Royale envoya sçavoir de mes nouvelles , & me faire excuse si elle ne me venoit point voir , qu'elle avoit mal à la tête. Monsieur de Savoye arriva , le Roi alla au-devant de

DE MONTPENSIER. 153

lui à deux lieues de Lyon. Monsieur n'y alla point, parce que M. de Savoye ne le devoit point voir en son logis. Il vouloit que Monsieur lui donnât la porte. Je trouvai cela moins étrange lorsque je fus les raisons, que d'abord que l'on me dit sa prétention. Monsieur de Savoye dit, que Son Altesse Royale mon pere avoit toujours traité Monsieur son pere indifféremment des autres Souverains, que Monsieur avoit donné à celui de Mantoue & à celui de Modene une chaise à dos, ce que mon pere n'avoit jamais fait, & qu'il en vouloit une à bras. Pour cela on en convint, & non pour la porte; de sorte qu'il fut résolu que Monsieur de Savoye iroit chez Monsieur le matin avant qu'il fût levé. Je pense qu'il ne le voulut pas, & qu'il n'y alla point. Il arriva le soir, il y avoit une presse horrible dans la chambre de la Reine. Il entra avec le Roi, & courut depuis la porte jusqu'au lieu où étoit la Reine, & poussa tout le monde. Il rioit & étoit accoutumé avec le Roi, comme si toute sa vie il avoit été avec lui. Il agissoit avec une certaine familiarité que la haute naissance donne aux gens avec ceux où les autres tremblent. Il se trouva dans cette sorte tout proche de la

Reine. Il se jetta quasi à ses pieds, elle l'embrassa & le releva. Madame Royale lui fait une mine fort gaye. Il s'approcha d'elle; elle lui donna la main, il la baisa. On le trouva fort bien fait; il est de moyenne taille, il l'a fine & déliée & agréable; la tête belle, & le visage long; les yeux beaux, grands & fins; & le nez fort grand, la bouche de même; il a le ris agréable, la mine fiere, un air vif en toutes ses actions & brusque à parler. Il regarda tout le monde, & dit qu'il connoissoit tout cela par leur portrait. Il demanda où étoit Mademoiselle Hortence, & témoigna la trouver fort belle. Il étoit habillé de deuil brodé, avec un justaucorps noir, & un mouchoir noué d'un cordon couleur de feu. Il avoit fort bonne mine de cette sorte : on demeura toujours debout. Après avoir été quelque tems ensemble, il s'en alla avec Madame Royale. Je le fus voir au sortir de chez la Reine. Il n'étoit pas dans sa chambre. Il y revint & passa du côté où j'étois. Il se mit à compter qu'il étoit parti tard de Chamberri, parce qu'il avoit été à deux ou trois lieues pour entendre la Messe. Je lui dis, quoi ! vous faites le dévot ? Il me répondit, je le suis

DE MONTPENSIER. 155

beaucoup. Je vais au Sermon , j'entends la Messe , je jeûne le Carême , & le reste de ma vie répond à cela. Je me mis à rire , & à lui dire , je vois bien que vous êtes un bon hypocrite. Il me dit , vraiment vous êtes aussi bonne de me traiter ainsi , & de me dire des injures la première fois que je vous ai jamais vue. Je lui repartis , nous sommes assez proches parens pour nous dire nos veritez. Nous raillâmes toujours pendant que nous fûmes ensemble , ce qui ne dura pas long-tems , parce qu'il n'y demeura pas toujours. Quantité de gens le venoient saluer. Il avoit dix ou douze personnes de qualité de ses principaux Officiers avec lui. Il n'avoit pû en amener davantage , parce qu'il étoit venu en relais. Quand je sortis de chez Madame Royale , il me vint mener à mon carosse. Le lendemain je le trouvai à la Messe aux Celestins , c'étoit une Eglise proche de mon logis , où j'allois tous les jours à la Messe , je vis-là ses livrées , qui sont belles , elles sont rouges avec des bandes de velours bleu en ondes , & du galon isabelle & bleu. Il n'avoit que sept à huit Pages , & autant de Valets de pied. Pendant qu'il demeura à Lyon , il alloit toujours dans les carosses du Roi ,

& avoit de ses Pages & Valets de pied qui le suivoient. Il étoit entré dans le Couvent après la Messe , & il rentra dans l'Eglise quand la mienne commença. Tous les Officiers de ses Gardes avoient leurs bâtons , cela avoit bon air. Je me levai , puis il se mit à genoux auprès de moi ; il me dit , je vous veux montrer que je suis dévot. Un moment après on lui vint parler ; il prit sa course & s'enfuit.

Les prétentions de Monsieur de Savoye donnoient lieu à ses Sœurs d'en avoir aussi. La Reine & Monsieur le Cardinal me dirent que les Princesses ne me verroient point si je ne leur donnois la porte chez moi. Je dis qu'il me sembloit que je pouvois me passer de leurs visites ; que Monsieur de Savoye ne voyoit point Monsieur , qu'il n'étoit pas nécessaire que ses Sœurs me visitassent. La Reine me dit qu'elle ne voyoit pas de difficulté à les traiter comme elle le désiroit , que c'étoit une civilité qui ne portoit pas de conséquence. Je lui alléguai que je n'en avois jamais usé ainsi avec Mademoiselle de Lorraine , à laquelle je n'avois donné qu'une chaise à dos , & que j'en avois une à bras ; que pour la porte on ne l'avoit pas seule-

DE MONTPENSIER. 157

ment proposée. La Reine me dit ; il y a une raison à laquelle vous ne pouvez rien répondre , c'est qu'elles sont petites - filles de de France comme vous ; je répondis , elles le sont seulement par leur mere , & moi par mon pere , c'est une raison pour ne la leur pas donner , & Madame de Remiremont qui étoit petite-fille de France, n'y a jamais songé. La Reine me dit, enfin je le veux. A cela , Madame , lui dis-je , il n'y a point de replique ; après avoir allegué mes raisons à Votre Majesté , je n'ai plus rien à faire qu'à obéir. Voilà deux circonstances assez avantageuses à la Maison de Savoye : que Monsieur de Savoye s'étoit mis en état de disputer à Monsieur , & que j'aye donné la porte à ses Sœurs.

Le lundi , lendemain de l'arrivée de Monsieur de Savoye , il alla chez le Roi aussi-tôt après le dîné , puis chez la Reine avec le Roi. Ce jour-là on devoit aller à l'Hôtel de Ville qui est une fort belle maison , bâtie depuis peu , ainsi la Reine sortit. Dès que le Roi fut venu , on trouva Madame Royale dans la cour. On remarqua que tous les carrosses étoient pleins d'enfans ou de petits-enfans d'Henri le Grand. C'étoit une ca-

rossée de personnes de bonne maison. Il y avoit le Roi, la Reine, Monsieur & Madame Royale, Monsieur de Savoye, ses deux Sœurs & moi. Je remarquai aussi-bien que les autres, que Monsieur de Savoye suivoit de près le Roi, & que de cette maniere il passa devant Monsieur. Il y eut une grande collation, où on ne s'assit point. On ne laissa pas de se mettre autour de la table. Monsieur de Savoye se mit à la droite du Roi. Monsieur le dit à la Reine. Elle lui répondit, vous êtes un tripoteux, qui voulez toujours faire des affaires. Monsieur de Savoye demanda au Roi s'il ne trouvoit pas bon qu'il vînt les soirs jouer avec lui; le Roi lui dit qu'oùii, si froidement, qu'il n'y vint point. Quand je fus retournée à mon logis, on me vint dire: voici Madame Royale. J'allai au-devant d'elle le plus loin que je pus. Elle venoit en chaise. Elle me dit, je vous viens voir en famille, voici mon fils & mes filles que je vous amene. Quand elle fut dans ma chambre, je lui dis, Votre Altesse Royale trouvera bon que j'aïlle au-devant d'eux: elle me répondit, qu'oùii. J'y allai afin de les faire passer devant moi. Puis nous nous assîmes dans la ruelle de mon lit. Monsieur

de Savoye & les Sœurs s'amuserent à causer avec Madame de Thiange & Mademoiselle de Vandî ; & Madame Royale m'entretenoit, & me parla du déplaisir qu'elle avoit du peu d'envie que Monsieur son fils avoit de se marier ; que c'étoit ce qu'elle souhaiteroit le plus. Je lui dis qu'elle avoit raison, & que si Monsieur son fils mouroit sans enfans, elle ne seroit pas si heureuse qu'elle étoit ; que quelque connoissance que l'on eût de son intérêt, personne ne lui feroit justice là-dessus, & que l'on étoit persuadé qu'elle faisoit tout son possible pour l'empêcher de se marier. Elle me fit conter tous les démêlez que j'avois eus avec mon pere. Elle me témoigna y avoir pris part, & trouva à redire à la persécution qu'on m'avoit faite. Ensuite elle me demanda des nouvelles de ma belle-mere, & m'en parla comme d'une personne qu'elle connoissoit & croyoit fort ridicule. On se mit ensuite à parler tout haut du bal qui devoit être le lendemain. Je l'allai conduire jusqu'au bas du degré. Monsieur son fils me ramena à ma chambre, on ne parloit point pour lors du sujet pour lequel on étoit venu. Depuis le premier jour le Roi ne parla plus à la Princesse Marguerite. Elle ne

laissa pas de faire la meilleure mine du monde le jour du bal. J'eus la curiosité de sçavoir si le Roi la meneroit plutôt que moi ; on me dit que non , & qu'à moins d'être fiancée on n'auroit garde de la faire passer devant moi. On dansa sur un grand théâtre fort bien éclairé ; la Reine & Madame Royale étoient dans la sale , & Monsieur de Savoye , qui ne voulut point danser , parce qu'il ne vouloit point être après Monsieur. Le Roi me mena & Madame la Princesse Marguerite. Il y eut trois Piémontoises qui dansèrent ; la Marquise de Sennes , dont le mari est Capitaine des Gardes de Madame Royale ; la Marquise de Saint Georges , Sœur de Fleury & Treseson. Le Roi se mit au milieu , la Princesse Marguerite à sa gauche , & moi à sa droite. Comme on vouloit faire honneur aux Piémontoises , on mit Treseson auprès de moi. Je l'entretins fort. Je lui trouvai de l'esprit plus que de la beauté , elle me conta que Madame Royale lui avoit donné des perles & des pendans-d'oreilles qu'elle avoit , & qui étoient assez raisonnables. Elle me parla fort de la Cour de Savoye , & que Monsieur de Savoye aimoit fort à danser ; qu'il dansoit parfaitement bien. Je lui demandai pour-
quoi

quoi il ne dançoit pas ? Elle me dit que j'en savois bien la raison; il étoit habillé de deuil avec un colet de point de Venise. Quand le Bal fut fini, il vint sur le théâtre, & dit à quelqu'un qui étoit auprès de moi, je meurs d'envie de danser, & je m'en vais envoyer un Courier à Chamberry pour dire que demain à mon arrivée je trouve un bal tout prêt. Au sortir de l'assemblée, il alla prendre congé du Roi & de la Reine: pour moi je ne lui dis point adieu, la Reine m'avoit laissée à mon logis qui est sur le chemin.

Monsieur de Savoye partit le lendemain de grand matin, & alla dire adieu au Comte & à la Comtesse de Soissons; il fit force passades dans la Place de Bellecour, sauta fort par dessus de petites murailles qui sont au mail, & dit, lorsqu'il partit, adieu France pour jamais, je te quitte sans aucun regret. Je pense qu'il n'étoit pas trop content de voir les affaires dans l'état où elles étoient. L'on disoit que Madame Royale avoit fait ce voyage contre son avis & celui de son Conseil, & même de sa fille, qui la pria de la laisser à Chamberry & de ne l'exposer point à un refus; Madame Royale ne le voulut pas. Monsieur de Savoye laissa toute la

MEMOIRES

Cour satisfaite de sa personne. On le trouva fort bien fait , & qu'il avoit de la civilité envers tout le monde. Le Roi témoigna être fort content de sa conduite envers lui. La Reine le trouva de fort bonne mine , & qu'il avoit l'air d'un homme de sa qualité. Quant à son esprit , il ne parla que fort à propos & même agréablement , au jugement de ceux qui l'avoient entretenu. Il parla fort de la guerre avec le Roi qui lui fit voir des Mousquetaires. Ils firent ensemble de grandes lamentations de ce que la tendresse de leur mere les avoit empêchés de donner autant de marques de leur courage qu'ils sentoient d'envie de le faire paroître. Il n'y eut que Monsieur qui n'en fut pas satisfait. Le Duc ne vit point le Cardinal, parce qu'il ne voulut point lui donner la porte chez lui , quoique feu Monsieur de Savoye l'eût toujours donnée aux Cardinaux. Le Roi eut un procédé fort fier & d'un fort honnête homme , quoiqu'il ait été fort mal nourri, aussi-bien que beaucoup d'autres. Il est fâcheux quand on est jeune, d'être trop souverain : l'on n'a ce regret que lorsque l'on a trente ans. Pendant que l'on est jeune il n'y a rien de si doux que la liberté

& de ne rien appréhender. Cette liberté fait passer après de méchantes heures : & quelques riches que soient les états , on ne peut racheter le tems que l'on voudroit avoir employé à apprendre ce que les gens médiocres sçavent. La science est fort avantageuse à tout le monde , & même plus aux grands qu'aux autres. L'ignorance rend les Grands incapables de gouverner ; quand ils ont beaucoup d'esprit , & qu'ils connoissent leur incapacité ; la crainte de se commettre mal à propos , fait qu'ils se reposent sur les autres , & cette habitude se tournant en nécessité , ils se laissent gouverner. Ce qui m'étonne , c'est que l'on ne se corrige point sur les fautes d'autrui , & que ceux qui blâment plus les autres , donnent dans ce panneau. J'en parle fort hardiment , je sens bien que je n'y tomberai jamais ; je ne sçai pas si je serai en état de gouverner ; je sens cependant bien que je ne suis pas d'humeur à négliger ce que je croirai être obligée de démêler par mon honneur & ma conscience , & quelque confiance que je puisse avoir en ceux qui me serviront , j'aimerai mieux qu'ils aient des lumieres par moi que d'en emprunter d'autrui pour m'éblouir , & je ne

m'en servirai que pour m'aider à voir plus clair. Je pense que la grande froideur du Roi pour la Princesse Marguerite venoit de l'esperance que donnoit le Roi d'Espagne. Rien ne demeure secret. Madame Royale eut quelque connoissance, bien qu'imparfaite, de la venue de Pimentel. Elle fit presser Monsieur le Cardinal de lui donner quelque réponse, & qu'elle voyoit bien qu'on ne vouloit pas lui tenir ce qu'on lui avoit fait esperer. Elle se fâcha fort, même on dit qu'elle s'en cogna la tête contre la muraille. Le Cardinal l'alla voir & lui dit, qu'il étoit vrai que l'on avoit eu quelque nouvelle d'Espagne, qu'il n'ajoutoit point de foi à cela; que dès-lors qu'on lui parloit de la paix, il lui sembloit que ce lui seroit un crime de ne pas en écouter les propositions. Madame de Savoye dit de son côté que pour l'Infante d'Espagne, elle ne trouveroit pas à redire qu'on la préférât à sa fille; mais qu'elle demandoit quelques assurances pour sa fille, en cas que le Roi n'épousât pas l'Infante d'Espagne. On lui donna un papier signé du Roi, & je pense de quelques Secrétaires d'Etat. Comme cette affaire sera dans toutes les histoires de ce tems, je ne

DE MONTPENSIER. 165

me mis pas en peine d'en sçavoir le particulier. On dit en gros , qu'il portoit qu'en cas cas que le Roi ne fût pas obligé , pour le bien de la Chrétienté & de son Etat de se marier à l'Infante d'Espagne , il épouserait la Princesse Marguerite de Savoye. Mademoiselle Royale se contenta de cela. Cette négociation retarda son voyage d'un jour. Comme son mécontentement avoit été quasi public , bien que je ne lui eusse point parlé du mariage de sa fille , je lui dis que je prenois beaucoup d'interêt à tout ce qui la touchoit , & que par respect je ne lui avois osé dire plutôt , que je ne croyois pas devoir entreprendre d'entrer sur ces chapitres , si elle ne commençoit , & que j'étois bienheureuse que le Maréchal Duplessis se fût trouvé-là pour m'en donner occasion. Quand j'arrivai , on parloit tout haut , & le Maréchal s'étoit approché de moi en tiers , & avoit commencé la conversation. Elle me fit beaucoup d'amitié , me témoigna qu'elle étoit persuadée que je prenois part à ce qui la regardoit , & ensuite parla fort de l'affaire. Elle nous dit . que ce qui avoit été cause que Monsieur son fils avoit fait si peu de séjour à la Cour , étoit le ressentiment

qu'il avoit du traitement que le Roi leur faisoit , de les avoir fait venir pour conclure une affaire de laquelle on ne lui parloit non plus que si elle n'avoit pas été comme résolue avant son départ ; qu'elle avoit plus de raison de s'en affliger que tout le reste de sa maison , puisqu'elle avoit voulu absolument ce voyage. Elle nous fit quantité de contes, & nous dit que le vingt-huit du mois lui étoit malheureux , que Pimentel étoit arrivé ce jour-là ; quelle ne doutoit point que son affaire ne fût échouée. Monsieur arriva, qui interrompit notre conversation.

Madame Royale se plaignit aussi de sa courte haleine qui la tourmentoit fort ce jour-là. Elle étoit furieusement changée, aussi avoit-elle beaucoup pleuré. La Reine & le Roi la vinrent voir. Elle se contraignit, & les entretint fort. Elle leur conta son aventure de Partiseli fils de Monsieur d'Emeri Ambassadeur pour le Roi auprès de feu M. de Savoye son mari. Partiseli , qui est présentement le Président de Torc, n'étoit pas plus sage pour lors qu'il l'est maintenant qu'il est renfermé. Il n'avoit en ce tems-là point fait encore d'extravagances , il devint amoureux de Madame

DE MONT PENSIE R. 167

Royale. Un matin que M. de Savoye s'étoit levé de bonne heure pour aller à la chasse, Madame Royale n'étoit pas encore rendormie, qu'elle entendit du bruit dans sa ruelle. Elle crut que c'étoit Monsieur de Savoye qui n'avoit pas trouvé le tems assez beau, & revenoit se coucher. Elle vit Partiseli qui ouvroit son rideau. Elle s'écria. Une de ses femmes, qui couchoit auprès de sa chambre vint : on le mit dehors ; il ne dit pas un mot. A un quart-d'heure de-là il revint encore. Alors on alla appeller des Gardes, qui le mirent hors de la maison sans bruit. On ménageoit son pere, que Madame Royale envoya avertir. Il le renvoya en France, & bien qu'à sa considération on voulût tenir cette action secrette, néanmoins elle ne le fut pas trop. Elle conta cette histoire plaisamment, & la voilà en peu de paroles.

Aussi-tôt après que Leurs Majestés s'en furent allées, Madame Royale s'en alla dans sa petite chambre avec le Marquis de Pianese. Je demeurai avec ses filles que j'avois été voir quelques jours devant dans leurs chambres. L'ainée m'avoit rendu visite, pour l'autre elle ne sortoit point

qu'avec Madame Royale. Peu de tems après Monsieur le Cardinal vint, Madame Royale devint pâle comme la mort & les yeux gros. On me dit qu'elle avoit encore pleuré, & avoit pensé s'évanouir. Elle s'en retourna dans sa chambre avec Monsieur le Cardinal, & moi je m'en allai chez la Reine, qui me demanda ce que faisoit Madame Royale. Je lui dis que j'y avois laissé Monsieur le Cardinal. Elle me dit, que je le plains ! elle le va bien tourmenter. Cela ne dura pas longtemps. Il vint aussi-tôt chez la Reine, puis ensuite Madame Royale gaye, avec des pendans-d'oreilles de petits diamans & d'or émaillé de noir, que Monsieur le Cardinal lui avoit donnés avec quantité de bijoux de senteur. C'étoit un présent bien galand. Elle en parla fort ; tout le monde admira le changement de l'avoir vû pleurer l'après dîné & de la voir si gaye le soir. Pour la Princesse Marguerite, on ne lui vit point de changement ; elle fut toujours d'une tranquillité admirable, & agit en cette affaire comme si çavoit été celle d'un autre, & cependant elle en étoit touchée comme elle le devoit. Elle a autant de cœur que l'on en peut avoir. Un jour nous étions chez la Reine ;

DE MONTPENSIER. 169

ne : elle & moi auprès du feu, elle me dit, je vous prie d'appeller le Marechal de Grammont & de le mettre sur le chapitre de ma sœur de Baviere ; je ne le connois pas assez pour l'oser questionner. Je l'appellai, & après quelques questions, je lui dis, dites-nous un peu des nouvelles de Madame l'Electrice de Baviere, vous qui l'avez vûe. La Princesse Marguerite lui dit, vous me ferez le plus grand plaisir du monde. Après nous avoir fort parlé des beautés de Munick ; de la maniere d'y vivre, & s'être fort étendu sur le merite & les charmes de Madame l'Electrice, il nous parla de l'amitié que Monsieur son mari avoit pour elle. Sur cela la Princesse Marguerite se récria, ce que je comprends le moins au monde, est comment on peut être malheureuse comme l'est ma sœur, quand on a un mari qui vous aime bien. Pour moi, si j'étois en sa place, je voudrois que mon mari me défît de tous les gens qui causeroient mon malheur, & je me ferois valoir d'une autre maniere que ma sœur ne fait pas. Tout d'un coup elle se récria, que je suis sotte de dire cela. C'est bien une marque de mon imprudence; vous avez tous deux ma vie entre vos mains. Je lui ré-

pondis , pour moi , je n'ai rien oui : le Maréchal dit , pour moi j'ai tout entendu , cela ne me fera aucun effet que de faire connoître que vous avez bien de l'esprit & du merite , & avoir dans mon cœur beaucoup d'estime pour vous & ne jamais dire pourquoi.

Madame Royale devoit partir , comme j'ai dit , le Samedi. Elle ne partit que le Dimanche au matin. J'allai pour prendre congé d'elle. Elle étoit à la Messe. J'allai trouver la Reine , puis je l'accompagnai. Elle alla pour prendre Madame Royale chez elle ; elle la rencontra dans la Place de Bellecour , qui la venoit trouver & le Roi aussi. Elle se mit dans le carosse de la Reine , & Madame la Princesse Marguerite aussi à la portiere avec le Roi , comme elle avoit fait à son arrivée. La conversation ne fut pas si échauffée. Je causai fort avec Madame la Princesse Louise qui étoit auprès de moi , & nous nous fîmes mille amitiés. Lorsque nous nous séparâmes à une lieue de Lyon , on mit pied à terre & on dit les adieux. Madame Royale pleura & sa fille aînée un peu aussi. Pour la Princesse Marguerite , elle ne jeta que quelques larmes qui parurent plutôt être de colere que de tendresse. A no-

DE MONTPENSIER. 171

tre retour la Reine me témoigna être fort aise d'être défaite de ce monde-là, & se mocqua assez de Madame Royale d'avoir pleuré: elle disoit que c'étoit la plus grande Comedienne qui fût au monde. Lorsqu'elle partit, elle étoit fort négligée. La Reine trouva qu'elle ressembloit fort à une folle que l'on appelle Madame Flar. On ne parla pas de même de la Princesse Marguerite. On admira sa conduite, la constance & la force avec laquelle elle avoit soutenu tout ce qui lui étoit arrivé. On dit que Monsieur de Savoye s'étoit plaint de ce que Monsieur lui avoit demandé un jour dans le carosse de la Reine, votre Régiment des Gardes est-il sur pied? Il lui dit qu'oui. Ensuite Monsieur lui demanda s'il n'avoit point une Place Royale à Turin. Il lui répondit de même, & Monsieur y ajouta, vous avez fait bâtir un Palais Royal? Il lui répondit qu'oui. Pour moi qui connois Monsieur, je trouvai qu'il faisoit toutes ces questions à Monsieur de Savoye pour se moquer de lui. Comme il n'y avoit pas de quoi, je croyois qu'il ne s'en appercevroit pas comme il fit. Quand il ne seroit pas un grand Souverain, comme il étoit traité d'Altesse Royale, il y a eu assez

de filles de Rois de mariées dans sa Maison, pour qu'il ait pû avoir dans sa Ville Capitale un Palais Royal. Pour son Régiment des Gardes, il est effectif & très-beau, à ce que j'ai oui dire à des Officiers qui ont servi en ce Pays-là : ainsi je fus fâchée de ce que Monsieur dit à M. de Savoye sur ce sujet, & encore plus de ce qu'il l'avoit remarqué, parce que ce discours avoit l'air d'enfant. On fit courir un bruit à Lyon, que M. de Savoye avoit dit, que je suis aise d'avoir vû Mademoiselle ! j'en suis à présent guéri. Cela courut ; de sorte que ce bruit alla jusqu'à lui. Il me fit faire des complimens là-dessus par l'Abbé d'Amoreti qui demeure toujours à la Cour, & me fit témoigner par le même, qu'il étoit au desespoir qu'on le voulût faire passer pour ridicule.

Un jour que je causois avec Madame Royale, je lui parlai de Dalibert, qui se faisoit fort de fête de sa faveur auprès d'elle. Elle me dit, il est venu à Turin m'apporter une Lettre de mon frere, puis je ne l'ai plus vû. Il a envoyé des chiens à mon fils sans qu'il lui en demandât. Tout ce qui me paroît de cet homme, c'est qu'il s'empresse fort ; ensuite elle me demanda ce qu'il étoit à mon pere

DE MONTPENSIER. 173

J'eus une grande impatience d'écrire cette conversation à Blois, & ce que Mme. Royale m'avoit dit, que son fils ne vouloit pas se marier. Je sçavois bien que ces nouvelles ne seroient pas agréables. Peu de jours après le départ de Mme. Royale, la nouvelle arriva de l'accouchement de la Reine d'Espagne d'un fils. Le Roi d'Espagne l'écrivoit à la Reine le plus tendrement du monde, & Pimentel sur cette nouvelle l'affura encore plus qu'il n'avoit fait, du dessein que le Roi son Maître avoit de faire la paix & le mariage. Tout le monde témoigna à la Reine la joye que l'on avoit de cette naissance & de l'esperance qu'elle donnoit d'avoir l'Infante. La Reine répondit toujours, je n'y songe point, je ne me flatte point de cela. Je lui répondis que je l'écrivois à mon pere; que c'étoit une nouvelle assez considérable pour lui en donner avis. Elle me dit, Dainville la lui dira, nous l'envoyons à Blois pour en donner part à Monsieur, (la Reine l'a toujours appelé ainsi) & de tout ce qui s'est passé au voyage de Madame Royale. Véritablement Dainville n'alla à Blois que lorsque la Cour s'en revint à Paris, & il y avoit plus de six semaines que Madame Royale étoit partie.

Je ne trouvai pas que ce fût faire grand cas de mon pere : un autre y auroit été sensible, Pour lui il y étoit si accoutumé, qu'il ne paroïssoit pas s'en soucier. Je ne laisse pas de croire que tout cela lui étoit fort dur. Lorsque je dis à la Reine que mon pere ne manquoit pas de se réjouir avec elle de la naissance du second fils du Roi d'Espagne, elle me répondit, je le croi. Puis elle se mit à rire, & me dit, je ne pense pas qu'il espere au Roi pour votre sœur, au moins sçais-je bien que je ne lui ai jamais donné lieu de l'esperer.

Monsieur le Cardinal eut toujours la goutte à Lyon. La Reine l'alloit voir tous les jours; je la suivois presque toujours. Elle alloit aussi aux Couvents, & jouoit le soir. Le Roi jouoit à la paume tous les jours. On faisoit faire l'exercice aux Mousquetaires; il alloit voir le Cardinal, & le reste du jour il causoit avec Mademoiselle de Manchini, avec laquelle il faisoit collation à l'ordinaire. Quand la Reine donnoit le bon soir pour se coucher, il ramenoit Mademoiselle de Manchini chez elle. Au commencement il suivoit le carosse, puis servoit de Cocher, & à la fin il se mettoit dedans. Les soirs

DE MONTPENSIER. 175

qu'il faisoit beau clair de Lune, il faisoit quelques tours dans Bellecour. Mademoiselle de Manchini fut malade deux ou trois jours. Il alloit souvent la voir & ne jouoit plus chez la Comtesse de Soissons. Pendant notre séjour a Lyon elle fut presque toujours malade. Il lui rendoit des visites courtes & de loin en loin. Ses Sœurs en usoient de même. Le Comte de Soissons étoit dans un chagrin non-pareil de ce que le Roi n'en usoit plus comme à l'ordinaire avec sa femme. Quelquefois le Roi alloit à la Comedie, j'y allois aussi assez souvent avec Monsieur. Nous étions tous dans une tribune où l'on entroit par chez Monsieur le Maréchal de Villeroi. Le Roi étoit à un bout avec Mademoiselle de Manchini, Monsieur & moi à l'autre. Je m'avisai que le Parlement de Dombes n'avoit point salué Leurs Majestés, & qu'il falloit les y faire aller en robes rouges. J'en parlai à M. le Cardinal. Je lui dis, que d'Orange & de Geneve ils étoient venus saluer le Roi en bottes, parce qu'ils étoient de loin; que puisque S. M. trouvoit bon que le Parlement de Dombes rendît la Justice dans Lyon à mes sujets, elle devoit après cette grace

leur en faire une seconde, qui me paroissoit être inséparable de l'autre, & leur permettre d'avoir l'honneur de la saluer en habits de Compagnie Souveraine, comme elle étoit, & qu'ainsi les Officiers auroient des Robes rouges. On négocia cette affaire comme si elle eût été importante. J'envoyai querir Monsieur le Tellier & lui écrivis plusieurs Lettres. J'en fis autant à Monsieur le Cardinal & lui en parlois tous les soirs. J'obtins ce que je demandois, & quoi que ce ne fût qu'une bagatelle, j'en fus néanmoins fort aisé. J'aime l'honneur. Mon Parlement alla donc saluer le Roi en Corps & en Robes rouges. Les Officiers ne se mirent point à genoux, & le Premier Président parla au Roi au nom de tous, comme n'étant point ses sujets. Les harangues que M. le Premier Président dit à Leurs Majestés, à M. le Cardinal & à M. le Chancelier sont assez courtes pour qu'il ne soit pas hors de propos de les mettre ici.

A U R O I.

S I R E,

Les merveilles de votre sacrée Personne & les glorieuses actions de Votre Majesté, im-

DE MONTPENSIER. 177

priment à tous les peuples qui sont honorés de votre présence, un desir ardent d'avoir la gloire de rendre à V. M. des respects & des soumissions. Cette Compagnie, dans l'honneur que lui fait Mademoiselle de lui confier l'administration de la Justice souveraine de Dombes, vient joindre les témoignages de sa joie aux acclamations publiques, & reconnoître en même-tems les graces que depuis long-tems el'e reçoit de Votre Majesté, par la permission que vous lui accordez de faire exercer les fonctions judiciaires dans cette Ville : & dans cette fonction nous tâchons de seconder les sentimens respectueux que Mademoiselle a pour Votre Majesté, & nous venons en toute humilité lui faire les protestations de nos très-humbles obéissances. Nous supplions très-humblement V. M. de vouloir toujours continuer à notre Compagnie l'honneur de sa protection.

A LA REINE.

MADAME,

Les grandes & relevées qualités de Votre Majesté, qui la rendent l'admiration de tous les peuples, leur inspire cette passion qu'elle peut

reconnoître à leur acclamation, de lui venir rendre leurs respects, leurs hommages & leurs soumissions. Cette Compagnie, qui a l'honneur d'une attribution Souveraine en Dombes sous les auspices de Mademoiselle, vient par ses ordres rendre à Votre Majesté ses très-humbles respects, & lui demander aussi l'honneur de protection.

A MONSIEUR.

MONSIEUR,

Cette Compagnie Souveraine de Dombes, dans l'honneur qu'elle a d'appartenir à Madame, vient par ses ordres avec une extrême joie à Votre Altesse Royale rendre les devoirs & les respects qui sont dûs aux Princes de votre sang & de votre naissance. Nous espérons que Votre Altesse Royale agréera les offices sinceres de nos très-humbles obéissances, par la considération de la proximité de la Personne à qui nous sommes, & par l'inclination puissante que nous aurons toujours aux services très-humbles de Votre Altesse Royale.

DE MONTPENSIER. 179

A M. LE CARDINAL.

MONSIEUR,

La force de vos conseils, qui fixe le bonheur de la France par les glorieux succès qui couronnent toutes ses entreprises, donne de l'admiration à tous ceux qui approchent de Votre Eminence & de l'empressement à vous en venir témoigner très-respectueusement les sentimens de reconnoissance que l'on doit à vos illustres travaux. C'est aux héroïques vertus de Votre Eminence plus qu'à ce haut rang que vous avez dans l'Eglise & dans ce Royaume, que l'on rend ces hommages comme des tributs de devoirs & de satisfactions. Et c'est dans cette pensée que cette Compagnie Souveraine de Dombes vient par le commandement de Madame rendre à Votre Eminence ses très-humbles respects avec les offres de ses services, animés par les sentimens très-exquis de notre Princesse, laquelle nous sçavons avoir une vénération particuliere pour Votre Eminence.

A M. LE CHANCELIER.
MONSEIGNEUR.

Cette Compagnie, qui a l'honneur de rendre en ce lieu la Justice Souveraine sous le nom de Mademoiselle à ses sujets de Dombes par concession des Rois, vient par son ordre vous prêter ses très-humbles obéissances, & admirer en même-tems vos merites qu'une reconnoissance proportionnée & due à leur excellence, a élevé jusqu'à la suprême dignité de la Justice que vous possédez. Nous venons rendre à vos vertus nos hommages de respect comme des tributs de justice & de devoir, & vous supplier très-humblement, Monseigneur, d'agréer les protestations sinceres que nous vous faisons de nos très-humbles services, & de nous vouloir bien accorder la grace de votre bienveillance & de votre protection.

Ces harangues ne se trouveront dans aucun Auteur; ainsi je les ai voulu mettre ici, parce que c'est un titre avantageux pour mon Parlement.

Un soir Monsieur me dit, chez la Reine, je m'en vais souper chez vous, & si vous

DE MONTPENSIER. 181

voulez, nous nous masquerons. Les filles de la Reine vont souper chez le Maréchal de Villeroi : il y aura Bel & nous y irons. J'en fus bien aise. Nous allâmes à mon logis. Il vint deux Femmes de la Ville , l'une veuve d'un Officier du Parlement de Dombes , nommée Mme de Fetan , l'autre Mme Mignot, dont le mari est Lieutenant General de Villefranche en Beaujolois. Elles sont bien faites & spirituelles pour des Femmes de Province. Lorsque Monsieur les vit, il s'écria, ah ! ma Cousine , chassez ces Femmes, je ne veux point qu'elles nous voyent. Je le priai de trouver bon qu'elles demeurassent , & lui dis qu'elles étoient très-aises d'avoir cet honneur-là. Il y consentit avec bien de la peine. Quand nous eûmes ajusté nos habits de masques qui n'étoient pas magnifiques , ce n'étoient que des Robes-de-Chambre & des toilettes en écharpe , comme de Bohemiennes ; on se mit en peine comme l'on iroit au Bal. Nous ne voulions pas aller dans nos carosses de peur d'être connus. Je m'avisai qu'il falloit aller dans celui de ces Femmes, & qu'elles entreroient devant nous ; qu'ainsi l'on nous

prendroit pour des Dames de la Ville. Monsieur trouva cela fort à propos, & fut tout heureux d'avoir consenti qu'elles demeurassent à nous voir souper. Rien ne pouvoit nous faire connoître que le peu de magnificence de notre mascarade, d'autres que nous n'auroient osé aller si mal vêtus. Il n'y avoit que Monsieur & Madame de Thiange, Mademoiselle de Vandi & moi. Nous allâmes donc chez le Maréchal de Villeroi, & les filles de la Reine vinrent avec nous. Ces deux Femmes, qui marcherent devant nous, dépasserent d'abord la Compagnie. On crut que c'étoient des gens de Lyon. La Maréchale, qui sçavoit que ces Femmes venoient chez moi, joint à cela le peu d'ajustement qui étoit à nos habits, fit qu'on nous reçut, & qu'on nous vint embrasser. Nous ne parlâmes ni ne nous démasquâmes point. Le Comte de Guiche y étoit, lequel faisant semblant de ne nous pas connoître, tirailla fort Monsieur dans la danse & lui donna des coups de pied au cul. Cette familiarité me parut assez grande. Je n'en dis mot, parce que je savois bien que cela n'eût pas plu à Monsieur qui trou-

DE MONTPENSIER. 183

voit tout bon du Comte de Guiche. Manicamp son bon ami y étoit aussi, qui fit mille plaisanteries que j'eusse trouvé fort mauvaises, si j'avois été Monsieur. Tout ce que ces gens-là faisoient lui plaisoit. Pour moi, qui n'étois pas de même, je m'allai asseoir auprès de la Maréchale de Ville-roi, avec laquelle je dis mon avis de tout ce que je voyois. Il y avoit un autre Bal dans la Ville. Le fils de Monsieur le Tellier le donnoit à son Hôtesse. Je proposai d'y aller : ces Messieurs en détournèrent Monsieur, de sorte que je fus là bien du tems sans vouloir danser. Enfin Monsieur se résolut de sortir. Nous allâmes à ce Bal ; on nous reconnut d'abord ; on nous fit plus de réverénces que nous n'eussions voulu, ce qui nous déplut. Nous n'y fumes aussi qu'un moment ; la foule y étoit si grande que l'on n'y pouvoit danser. Quand je fus le lendemain chez la Reine, elle me dit, vous fûtes bien-heureuse hier de n'avoir pas eu des coups de pied au cul ; j'ai oui dire que l'on en a donné à des gens qui étoient avec vous. Je voulus dire que je ne l'avois point vu, j'étois bien-aise de ne point rendre de mauvais offices à personne. La Rei-

ne me dit, vous êtes trop prudente, Madame, cela néanmoins est public. Il est vrai que tout ce qu'il y avoit au Bal en fut scandalisé, & cela fit un si grand bruit dans la Ville, que la Reine, qui n'aimoit pas le Comte de Guiche, fut bien-aïse d'avoir occasion de faire connoître à Monsieur que c'étoit un homme qui lui manquoit de respect, & que l'on se mocquoit de lui de le souffrir. Tout cela ne faisoit d'autre effet sur l'esprit de Monsieur que de l'affliger, de voir que la Reine n'aimoit pas le Comte de Guiche. Celui-ci s'en alla à Paris, d'où l'on me manda qu'il faisoit le galand de Madame d'Olonne; qu'il alloit tous les deux jours au Sermon aux Hospitalieres de la Place-Royale, où le Pere Eneve Jesuite prêchoit l'Avent; c'étoit-là le Sermon à la mode, & où le beau monde alloit; que Marillac étoit aussi un des adorateurs de Madame d'Olonne, que l'on ne sçavoit comment l'Abbé Fouquet prendroit cela, & s'ils en useroient de cette sorte à son retour.

La Souveraineté de Dombes n'est qu'à cinq lieues de Lyon. Mes Sujets désiroient de me voir. J'avois aussi envie d'aller dans ce Pays. Je demandai à Monsieur le Cardi-

nal

DE MONTPENSIER. 185

nal si j'aurois le tems d'y aller? Il me dit que oui, pourvû que je n'y fisse pas un trop long séjour ; de sorte qu'après Noel j'y allai. Il me sembloit que le tems eût été fait pour rendre mon voyage agréable. Il faisoit une belle gélée, un soleil de Printems ; je montai à cheval en chemin. Outre le beau tems qui m'y convioit, la riviere étoit débordée: je n'aime pas l'eau, & il falloit que mon carosse fît un assez long chemin dedans. Je montai aussi pour cela à cheval, pour prendre la hauteur. Je passai à un Bourg nommé Vimi, qui est à l'Archevêque de Lyon, où il y a une assez jolie Maison avec un beau jardin en terrasse qui va jusques sur la riviere. Il y a aussi des fontaines & des grottes. C'est une maison en réputation dans le Pays ; je la trouvai fort jolie. Un Gentilhomme de l'Archevêque de Lyon me demanda si je voulois avoir le plaisir de la chasse, que ses chiens étoient prêts. J'en fus fort aise, cette meute est belle & bonne. L'Archevêque de Lyon aime la chasse. Au sortir de Vimi on me lança un lievre que l'on trouva à point nommé sur mon chemin, & la chasse ne s'en détourna pas. J'en eus le plaisir sans allonger mon voyage. Il est vrai que

le Pays de Dombes, du côté où j'arrivai, est le plus beau du monde, on va toujours sur les bords de la Saône; & de l'autre côté, ce sont de grandes campagnes, où le bled étoit déjà assez grand pour la rendre verte, comme si c'étoit des prez, & cela est borné de montagnes quasi toutes pleines de maisons qui appartiennent à des bourgeois de Lyon, qui ne sont pas si jolies que celles des environs de Paris, quoiqu'elles soient néanmoins fort belles pour le Pays. Dans la Souveraineté de Dombes il y a quantité de Châteaux fort beaux, mais ils ne sont pas de ce côté-là.

J'avois prié Monsieur de me prêter de ses Gardes pour faire ce voyage; il m'en donna quatorze, un Trompette & un Exemt. Quand je fus proche de Trevoux, je montai en carosse. Je trouvai la Milice du Pays sous les armes en assez bon ordre & en fort grand nombre, pour le peu de tems que l'on avoit eu pour l'assembler. Je n'avois dit que le jour de devant que je partisse, que je voulois faire ce voyage. Ainsi, on ne put assembler que la Milice circonvoisine de Trevoux; les autres lieux étoient trop éloignés. Je trouvai à la porte de Trevoux, le Lieutenant général du Bailliage, avec les Conseillers, qui me ha-

DE MONTPENSIER. 187

rangua à genoux, & m'apporta les clefs de la Ville. Je fus droit à l'Eglise, qui est assez belle : c'est un Chapitre. J'y reçus une harangue du Doyen, puis on chanta le *Te Deum* : On tira le canon , & toute la Milice fit force saluts. Ensuite j'allai en mon logis , qui n'est qu'une petite maison bourgeoise , que j'ai achetée ; elle est fort jolie : la Cour est en terrasse sur la riviere ; il y a une fontaine au milieu ; la vûe en est admirable. Le Beaujois est de l'autre côté de la riviere ; ainsi , de quelque côté que l'on se tourne , l'on ne sçauroit voir que mes terres , quelque bonne vûe que l'on puisse avoir. Le Païsage en est le plus agréable du monde ; il n'y a point de Peintre qui en puisse faire un plus beau. Ce logement est composé d'une salle , d'une chambre à alcove , & d'un cabinet avec des gardes-robes. Il y a à un bout de la salle deux chambres ; tout cela a la même vûe que j'ai dit. Ce qui fait que je n'ai point de maison à Trevoux , c'est que feu Monsieur de Montpensier n'y a jamais demeuré , & le vieux Château qui y étoit autrefois , est entièrement déperi : il n'en reste plus qu'une vieille tour. J'avois mené Madame de Courtenai avec moi. Ma Cour se trouva as-

sez grosse : outre les Officiers de mon Parlement & les Gentilshommes que j'avois menés avec moi , la Noblesse du Pays s'y trouva aussi : elle n'est pas en fort grand nombre. Les plus belles terres du Pays sont possédées par les Officiers du Parlement & du Présidial de Lyon. Parmi cette Noblesse, le Marquis du Breuil est le plus considérable , il est de la Maison de Damas ; il a beaucoup de biens en Bresse , Bourgogne & Dombes , dont il est maintenant Gouverneur. Il l'a acheté du Comte Saujon. J'y vis peu de Dames par la même raison , & dans le peu qu'il y en avoit , la plupart étoient malades. Le peuple y est fort beau , les femmes sont quasi toutes jolies , & ont de fort belles dents. Les Paysans y sont habillés à la Bressanne & bien vêtus. On n'y voit point de misérables : aussi n'ont-ils point payé de Tailles jusqu'à présent. Peut-être leur seroit-il plus avantageux qu'ils en payassent : ils sont fainéans & ne s'adonnent à aucun travail ni commerce , qui leur seroit aisé, puisqu'ils sont proches de la rivière & de fort bonnes Villes. Ils mangent quatre fois le jour de la viande. Il y a un certain Chevalier d'honneur dans le Parlement de

DE MONTPENSIER. 189

Dombes ; c'est une Charge assez extraordinaire. Les gens de feu mon pere étoient habiles à en créer de toutes les façons pour avoir de l'argent. Ils prirent pour cela l'exemple du Parlement de Dijon, où il y a aussi un Chevalier d'honneur. Celui-ci est un homme assez comique qui me divertissoit. Il a des démêlés admirables avec sa Compagnie. La veille que je partis pour Dombes, je lui dis que l'on me vouloit vendre une Isle dont je voulois lui donner le Gouvernement. Il me remercia fort & m'en demanda le nom. Je lui dis que je ne le savois pas encore, & que l'on me le devoit envoyer au premier ordinaire avec la description de l'Isle. Le soir que j'arrivai à Trevoux, je m'en allai dans mon cabinet, où je commençai à faire une relation de la confiance de cette Isle. Le lendemain j'allai à la Messe à l'Eglise, puis je dînai en public pour me faire voir à mes Sujets. Je reçus force harangues de toutes les Villes, & les présens de celle de Trevoux. C'étoient des citrons doux au lieu de confitures. Cela est moins commun & plus agréable ; il y avoit aussi du vin muscat. J'ordonnai aux Consuls de faire des harangues & des présens à Ma-

dame de Courtenai & à Madlle de Vandie. Après mon dîner, mon Parlement vint me haranguer en robes rouges. Je n'avois pas voulu qu'ils vinssent à Lyon de cette sorte, de peur qu'il ne se trouvât quelqu'un de la Cour chez moi, & que l'on ne me fît la guerre que j'étois bien-aîsé de me voir haranguer comme la Reine, & que l'on mît un genouil en terre devant moi. Mes Officiers le firent dans Trevoux, comme font tous les Parlemens à leurs Souverains, & je leur dis de se lever. Le Président me parla fort bien. Je les remerciai de la bonne volonté qu'ils me témoignoiënt; je les assurai de la mienne. Puis je leur recommandai de me bien servir & de rendre bonne justice à mes Sujets. Je les assurai qu'ils ne me pouvoient donner des marques de leur affection qui me fussent plus agréables, & que je me sentoîs obligée, pour la décharge de ma conscience, de les exhorter à faire leur devoir en cela, parce que si je souffrois qu'ils y manquaissent, j'en répondrois devant Dieu. Je les haranguai sur l'obligation que les Souverains avoient de faire rendre bonne justice à leurs Sujets. Je dis de mon mieux, & je croîs que je dis bien. Comme si il n'y a point

de Comedie si sérieuse après laquelle on ne joue des farces bouffonnes, mon sérieux fini, je jettai un regard riant à Messimieux, ce Chevalier d'honneur qui étoit avec le Parlement, & je lui dis, vous me devriez une harangue tout seul, je sçai que vous m'aimez assez pour cela : A quoi il répondit agréablement, & me fit rire. Comme c'étoit un Dimanche & que l'on doit donner le bon exemple à ses Sujets, j'allai à Vêpres. A mon retour je trouvai des lettres de Paris, Messimieux eut grand soin de me venir demander des nouvelles de l'Isle. Je n'avois pas eu le loisir d'en achever la description, je lui répondis que la moitié de mes lettres étoient restées à Lyon, que je les aurois assurément le lendemain. Je l'achevai le soir, & le Lundi tout le jour, on la copia. Il faut plus de tems à transcrire tout ce que je fais, que je n'en mets à l'écrire.

Le Lundi j'allai à la Messe aux Peres Observantins qui ont une maison à Trevoux. Ensuite j'allai voir la Chapelle des Pénitens. Ce sont des Confreries qui sont en ces Pays-là. Ceux de Trevoux sont blancs. L'après-dînée j'allai aux Ursulines, & le

soit on fit la lecture de la description de l'Isle au Chevalier; de laquelle on l'appella depuis M. le Gouverneur. Elle parut assez jolie à ceux qui en entendirent la lecture. Le feu prit à la cheminée de ma chambre; si on n'y eût pris garde, il en seroit arrivé accident. Par bonheur, comme je me lavois les mains pour dîner, je sentis le brûlé. Il y avoit déjà une solive de dessous l'autre quasi consumée, à quoi on remedia. Sur les chemins, le feu avoit déjà pris à mon logis à Beaune. Je retournai le lendemain à Lyon. Je partis de Trevoux à cheval. Le beau tems qui m'avoit amenée, & qui avoit continué pendant mon séjour à Trevoux, me ramena. Il est assez extraordinaire de se promener jusqu'à six heures du soir au clair de Lune dans cette saison; c'est cependant ce que l'on fit pendant les derniers jours de cette année-là. Lorsque j'arrivai à Lyon, je changeai d'habits, & j'allai chez la Reine, où on me reçut le mieux du monde. J'oubliois de dire qu'à Dombes on n'y prioit Dieu dans les prières publiques que pour moi, & non pour le Roi. Je fis chanter l'*Exaudiat*, & dire l'Oraison pour Sa Majesté. Je mis en liberté quantité de prisonniers, & je donnai des
graces

graces à ceux qui avoient des crimes irrémis-
 sibles. Je les refusai aux autres qui s'étoient
 venus mettre en prison dans l'esperance de
 les obtenir ; on en use ainsi par tout où le
 Roi passe , c'est-à-dire , aux lieux où il n'a
 jamais été. J'allai ensuite avec la Reine chez
 le Cardinal , lequel me dit , hé bien , Made-
 moiselle , vous êtes bien riche ! votre Pays
 vous a donné un présent ; vous avez fait des
 Charges nouvelles dans votre Parlement. Je
 lui répondis , je voudrois dans tous les voya-
 ges que le Roi fait, avoir une Souveraineté à
 cinq lieues de la Ville , où l'on feroit séjour :
 cela payeroit mon voyage. Il est vrai que
 j'avois créé un Président , trois Conseillers
 & d'autres Officiers en mon Parlement. Un
 Comte de Lyon , de la maison d'Albon ,
 acheta la Charge de Conseiller d'Eglise à
 fort bon marché ; parce que j'étois bien-aise
 qu'il rentrât de ces Messieurs dans mon Par-
 lement ; il y en avoit toujours eu.

A propos de ces Messieurs les Comtes
 de Saint Jean. Le jour de Noel , Sa Majesté
 alla le matin à la Grand'Messe que l'on n'en-
 tendoit pas fort dévotement , parce que l'on
 s'amusa toujours à parler de ces Comtes &
 de leurs preuves. On remarqua qu'ils di-

foient l'Office par cœur ; il n'y a point de Livres dans leurs Eglises ; ainsi il faut les nourrir de bonne heure à cela , afin qu'ils ayent plus de facilité à pratiquer & à retenir cette coutume. Après l'Evangile dit , le Soudiacre alla pour le présenter au Roi. L'Abbé de Coassin le voulut prendre , comme premier Aumônier. Le Comte Soudiacre ne voulut pas le lui donner. Le Roi prit avis de ce qu'il avoit à faire sur ce différend. Pendant cela le Doyen vint parler au Roi pour représenter l'intérêt du Chapitre ; l'Abbé de Coassin défendoit le sien avec beaucoup d'esprit & de courage. Il se trouva un vieux Gentilhomme nommé la Ronniere , qui vit la peine où on étoit ; cela causa de la rumeur. Il s'approcha , & dit ; qu'il avoit vû une pareille dispute lorsque le Roi mon grand-pere alla à Lyon , au-devant de la Reine ma grande-mere pour son mariage , & que l'affaire avoit été réglée en faveur des Comtes. Le Roi sur cela , dit à l'Abbé de Coassin , qu'il n'y avoit pas lieu de disputer ; & le Comte fit baiser l'Evangile au Roi & à la Reine. On conta que ce bon homme la Ronniere avoit fait appeller en duel le Comte de Mansfeld lorsqu'il étoit en France.

DE MONTPENSIER. 195

Le jour des Rois , Monsieur donna un grand souper , où étoient toutes les filles de la Reine , & les Dames de qualité de la Province , qui étoient venuës faire leur cour , & entr'autres la Marquise la Comtesse d'Albon , la Marquise de Sourdis & d'autres , dont je ne me souviens pas. Madame de Sulli qui avoit fait le voyage avec Monsieur le Chancelier , y étoit aussi. Monsieur étoit logé , comme j'ai déjà dit , dans une fort jolie maison toute propre à faire des fêtes. Il reçut fort bien la compagnie ; il a un talent particulier à bien faire l'honneur de son logis. On y fut quelque tems avant souper ; nous causâmes Monsieur & moi. Il me demanda , lequel aimeriez-vous mieux de Monsieur de Savoye , ou de l'Empereur ? Je lui dis , Monsieur de Savoye. Quoi ! me répliqua-t-il , vous qui êtes glorieuse , vous préféreriez la qualité de Duchesse à celle d'Impératrice ? Je lui répondis ; on vit en Allemagne à la mode d'Espagne , je ne suis plus d'un âge à m'accoutumer à une vie si différente de celle de mon Pays. Les mœurs des Allemands me sont fort étrangères , ils s'enyvrent souvent. C'est un Pays où je n'aurois qu'une grandeur chimérique , & où je

n'aurois nulle douceur. Encore en Piémont on vit à la mode de France. Monsieur de Savoye parle François, & je puis bien borner mon ambition dans une condition où il y a eu plusieurs filles de Rois, & où ma tante est présentement. Ensuite je lui demandai, pourquoi me faites-vous cette question? Il me répondit, je vous le dirai & n'en parlez à personne. L'autre jour que l'on parloit du mariage du Roi avec l'Infante, on dit qu'il falloit parler du vôtre avec l'Empereur, afin de lui ôter tout-à-fait la pensée de l'Infante & faire comme cela un échange; que le Roi n'a point de filles, & le Roi d'Espagne point de fils en âge de marier. L'Empereur & vous, êtes les deux plus proches; ce seroit un bon changement. On en avoit fait un autrefois, de cette maniere l'Empereur n'auroit pas sujet de se plaindre de n'avoir point l'Infante. Il ajouta que le Maréchal de Grammont avoit eu ordre de faire cette proposition, quand il étoit à Francfort; qu'alors les Espagnols n'étant pas dans le dessein de faire la paix, il n'avoit pas jugé à propos de faire cette proposition; que maintenant qu'ils offroient l'Infante & la paix, on pouvoit en parler, & que s'ils acceptoient cette pro-

position , on verroit par ce moyen s'ils agiroient de bonne foi. Je lui demandai qui lui avoit dit cela , il fit difficulté de me découvrir ce secret. Après l'avoir fort pressé , il me dit , c'est la Reine & le Cardinal. Je l'assurai fort que je n'en parlerois jamais. C'étoit une affaire assez vraisemblable. Elle ne me plut pas , je n'avois nulle vie d'aller en Allemagne ; tout ce qui se propose ne s'exécute pas.

Nous allions nous mettre à table , lorsque l'on vint dire à Monsieur que le Roi le prioit de l'attendre à souper , parce qu'il n'avoit point à souper chez lui ; ses gens s'étoient attendus qu'il souperoit chez Monsieur : il fallut réchauffer les viandes. Sa Majesté nous fit un peu attendre ; puis il vint avec sa suite ordinaire en masque. Cette mascarade étoit si peu belle , que le Roi après souper se deshabilla pour le Bal. Quoiqu'il n'eût que des Ringraves & une Cravatte , il ne laissa pas que de se mettre auprès des masques. Il en vint d'autres fort propres & bien vêtus , de Dames & d'hommes de la Ville. On dansa un petit Ballet assez joli pour avoir été fait en un moment. Le Roi a un baladin , nommé Baptiste , qui

triomphe en cette matiere : il fait les plus beaux vers du monde. Il est Florentin ; il étoit venu en France avec feu mon oncle le Chevalier de Guise , lorsqu'il revint de Malthe. Je l'avois prié de m'amener un Italien , pour que je pussé parler avec lui ; pour lors j'apprenois cette langue. Après que Baptiste eut été quelques années avec moi , je fus exilée ; il ne voulut pas demeurer à la Campagne ; il me demanda son congé , que je lui donnai. Depuis ce tems-là il a fait fortune , & assurément c'est un illustre baladin. Il y avoit à Lyon une Dame dont la beauté faisoit grand bruit , c'étoit la Marquise de Beaune , niece du Maréchal de Villeroi. Elle étoit belle assurément ; elle étoit grosse pour lors , & n'avoit point de cheveux ; elle avoit coupé tous les siens un matin , qui étoient d'un blond admirable. Les uns disoient que c'étoit par caprice , parce qu'elle étoit quinceuse ; qu'un jour que son mari étoit entré dans sa chambre , lorsqu'on la paignoit , il loua la beauté de ses cheveux ; qu'à l'instant elle avoit pris des ciseaux & les avoit coupez. D'autres disoient que c'étoit lorsqu'elle apprit la mort de Monsieur de Candale , qui en avoit fait le galand toutes les

DE MONT PENSIE R. 199

fois qu'il passoit ou repassoit à Lyon , pour aller ou revenir de Catalogne.

On parloit fort de faire un voyage en Provence où il y avoit quelque désordre. Ce bruit ne plaisoit à gueres de gens. On avoit assez d'envie d'aller passer le reste de l'hyver à Paris , & quand on sçut qu'il venoit des Députez de Provence , cela donna beaucoup de joye , dans la croyance que l'on avoit qu'ils venoient pour se soumettre aux volontez du Roi. Aussi-tôt après leur arrivée on partit ; les affaires s'étoient accommodées ; on alla jusqu'à Moulins sans séjourner. Le Roi alloit tous les jours avec les Dames qui eurent beaucoup de froid , quoi qu'elles eussent des justes-au-corps fourrez , & des bonnets de velours noir avec des plumes. Le soir sitôt que l'on étoit arrivé , le Roi en usoit comme aux jours de séjour : il jouoit & faisoit collation. La Reine arriva de bonne heure à Moulins. Elle alla voir Madame de Montmorenci , qui est présentement Religieuse aux filles de Sainte Marie à Moulins. Le Château de Moulins avoit été le lieu de son exil & de sa prison (on l'y avoit gardée quelque tems) & il lui étoit arrivé là une avanture fort extraordinaire. Un jour

qu'elle étoit dans son petit cabinet toute seule occupée de la perte qu'elle avoit faite (il est certain que personne n'a jamais eu une si véritable douleur , ni ne l'a poussée si loin pour la mort de son mari , elle n'en est pas encore consolée) elle vit sortir d'une muraille un petit serpent ; ce qui est assez ordinaire dans de vieux Châteaux inhabitez : elle avança son pied dans le dessein que ce serpent la mordît. Elle sentoît quelque joye de se pouvoir avancer ses jours , pour aller trouver celui qui causoit sa douleur , & la finir par-là. Dans ce moment il entra une Dame qui étoit à elle. Le serpent entendit du bruit , & s'en alla. Elle conta cela à cette Dame , qui lui en fit un scrupule , & la fit souvenir qu'elle étoit Chrétienne , & que cela n'étoit point pratiqué dans le Christianisme. Elle se retira dans les Filles de Sainte Marie , où elle a été quelque tems à demander à Dieu la grace de pouvoir pardonner au Cardinal de Richelieu qu'elle croyoit cause de la mort de son mari. Elle dit qu'elle a été long-tems sans pouvoir l'obtenir. Elle renvoya à ses parens le bien qu'elle avoit eu de sa Maison. Elle est de la Maison des Ursins , & niece à la mode de Bretagne , de la

Reine ma grande-mere. Elle ne garda que 100000. écus qu'elle avoit eu en mariage , dont elle récompensa ses gens , & fit bâtir le Couvent où elle est , & un superbe tombeau à Monsieur de Montmorenci qui est tout devant la grille : ainsi elle peut le regarder sans cesse. Quand tout cela a été achevé , elle a pris l'habit de Religieuse. Ses pleurs continuelles lui ont tellement desseiché le cerveau , que les nerfs se sont retirez , & quelle est maintenant toute voutée & sujette à une courte haleine. Lorsqu'elle vit la Reine , son mal lui prit avec tant de violence , qu'elle fut long-tems sans pouvoir parler. Madame de Montmorenci avoit eu un attachement particulier au service de la Reine : cela la fit beaucoup pleurer. La Reine ne fut pas long-tems avec elle , le lendemain elle alla encore en ce lieu-là à la Messe. J'allai la voir après le dîner , & je lui dis que j'avois hésité de le faire , parce que j'appréhendois de l'affliger lorsqu'elle me verroit , & se souviendrait que mon pere avoit été en partie cause de la mort de son mari. Elle me remercia , & me dit , j'ai vu Monsieur votre pere ; il m'a témoigné tant de bonté par les visites qu'il m'a rendu toutes les fois qu'il

est venu ici, que je prie Dieu sans cesse pour lui. Elle me parla fort de feu Monsieur de Montmorenci, avec une tendresse qui n'est pas concevable, & me dit que jamais passion n'avoit été égale à celle qu'elle avoit pour lui, & que même elle en avoit du scrupule. C'est une femme de beaucoup d'esprit & qui paroît avoir été fort agréable, quoiqu'elle n'ait jamais été belle, à ce que la Reine m'a dit. Pendant la vie de son mari elle avoit pour lui le même amour qui lui reste ; & une marque bien extraordinaire qu'elle en donnoit, c'est qu'elle aimoit toutes les personnes dont elle sçavoit qu'il étoit amoureux : il a été des plus galands de son tems. Elle prenoit soin de lui faire faire des habits pour aller au Bal, beaux & magnifiques, sans qu'il le sçût, afin qu'il fût mieux paré que les autres lorsqu'il y alloit. Quand ce venoit à peu près l'heure qu'il en devoit revenir, elle alloit à la fenêtre qui donnoit sur la rue, afin de le voir plutôt. Elle me conta que ce qui faisoit qu'elle ne pouvoit jamais se consoler, c'est qu'elle étoit persuadée qu'elle étoit cause qu'il s'étoit engagé dans le parti de feu mon pere, par l'attachement qu'elle avoit à la Reine

ma grand - mere. Pendant que l'on fut à Moulins, l'on parla fort d'elle. A notre retour on eut assez froid par les chemins, cela n'est pas extraordinaire dans le mois de Janvier : on causoit assez dans le carosse. Le Roi étoit de bien meilleure humeur depuis qu'il étoit amoureux de Madame de Mancini. Il étoit gay & causoit avec tout le monde. Je pense qu'elle lui avoit conseillé de lire des Romans & des Vers. Il en avoit quantité avec des recueils de Poësies & des Comédies ; il paroissoit y prendre plaisir ; & même quand il donnoit son jugement sur ces ouvrages, il le donnoit aussi-bien qu'un autre qui auroit beaucoup étudié, & qui auroit une parfaite connoissance des Lettres. Je n'ai jamais vu un homme avoir un aussi bon sens naturel que le Roi.

Nous trouvâmes le Cardinal à Nevers, que nous n'avions point vu depuis Lyon, parce qu'il étoit venu par eau. La Comtesse de Soissons & Madame de Noailles étoient venues avec lui : ainsi ce fut une augmentation à la Cour qui avoit été assez petite par les chemins. Je quittai la Cour à Cône. Elle continua sa route vers Paris, & moi je m'en allai à Saint Fargeau où je demeurai sept à

huit jours. Le Roi me demandoit pourquoi j'y allois , que je n'y avois aucune affaire , qu'il croyoit que je m'y ennuyerois , & que je ne faisois ce voyage que parce que je l'avois dit , & que je ne voulois pas m'en dédire. Je ne m'y ennuyai pourtant point pendant ce séjour ; les personnes de mon humeur se divertissent par - tout. La Reine m'ordonna de n'y demeurer que le tems que j'avois dit. Elle m'avoit admirablement bien traité tout ce voyage , & j'appris à mon retour qu'elle avoit parlé de moi fort souvent & d'une maniere fort obligeante ; qu'elle témoignoit même de l'impatience de mon retour. Je vins descendre au Louvre , & comme j'avois un juste-au-corps , je passai par une porte de derriere , & personne ne me vit. Monsieur vint m'ouvrir celle du cabinet de la Reine , & je fus quelque tems à causer avec lui. Il me conta qu'il avoit été en masque habillé en Demoiselle ; qu'il avoit trouvé un Monsieur qui lui avoit dit des douceurs dont il avoit été fort aise , & qu'il s'étoit fort bien diverti ; qu'il alloit ce soir-là avec le Roi chez la Maréchale de l'Hôpital , qui donneroit le lendemain un Bal que le Roi lui avoit demandé ; & qu'il

avoit voulu m'attendre. La Reine, qui étoit avec le Cardinal, m'entendant parler, m'appella, & me fit mille amitez. M. le Cardinal me dit qu'il avoit une petite chienne de Boulogne, la plus jolie du monde, qu'il vouloit me la donner. Il l'envoya querir. Je fus fort aise; j'aime les chiens; les Lévriers me plaisent plus que les épagneuls. Quand ç'eût été un matin, j'en aurois été bien-aise. Le lendemain je la montrai à tout le monde, ravie de dire cent fois le jour, c'est M. le Cardinal qui me l'a donnée. Quoi que l'on connoisse bien ce qui est solide, & ce qui n'est que du vent, il faut se satisfaire de bagatelles à la Cour, où cette marchandise est commune, pour parvenir aux réalitez, & quelquefois on est plus prudent de se conduire ainsi que de les mépriser.

Le lendemain j'allai au bal chez Monsieur, qui fut très-agréable comme à l'ordinaire, tout le monde étoit paré hors moi. On m'en fit la guerre; je m'excusai sur ce que je ne faisois que d'arriver. La vérité étoit que je crains fort de me parer, & j'ai tant de confiance à ma bonne mine, que je crois qu'elle me pare plus que tous les diamans de mille créatures qui ne sont pas faites comme moi.

Le Carnaval fut court pour nous. La Cour n'arriva qu'au commencement de Février, & moi le six du même mois. On se déguisa souvent ; nous fîmes une mascarade la plus jolie du monde. Monsieur, Mademoiselle de Villeroi, Mademoiselle de Gourdon & moi, nous étions habillez de toiles d'argent blanches, fort chamarées de dentelles d'argent avec des passepoils couleur de roze, des tabliers & des pieces de velours noir avec de la dentelle or & argent. Nos habits étoient échancrez à la Bressane, avec des manchettes & des collerettes à leur mode de toile jaune ; à la vérité un peu plus fines que les leurs. Il y avoit à nos manchettes & collerettes du passément de Venise. Nous avions aussi des chapeaux de velours noir tout couverts de plumes couleur de feu, de roze & blanc. Mon corps étoit parsemé de perles & attaché avec des diamans : il y en avoit partout. Monsieur & Madame de Villeroi étoient parez de diamans, Madame de Gourdon d'émeraudes. Nous étions coëffées en paysannes de Bresse avec des cheveux noirs, des houlettes de verni, couleur de feu, garnies d'argent. Les Bergers étoient le Duc de Roquelaure, le Comte de Guiche, Pégui-

lain & le Marquis de Villeroi. Ils étoient fort bien vêtus. Jamais mascarade n'a été si magnifique ni si agréable. La Reine nous trouva fort à sa fantaisie, ce qui n'est pas peu. Elle est fort difficile à ces ajustemens. Nous allâmes à l'arsenal. Le Maréchal de la Meilleraye donnoit une grande assemblée : il y avoit une si furieuse quantité de monde, que l'on ne s'y pouvoit tourner, quoique la salle fût fort grande. Nous fûmes contrains d'aller dans une chambre & d'y faire venir des violons & quelques Dames pour faire un second bal. Le Roi y étoit aussi en masque ; il étoit habillé avec sa troupe en vieillards & en vieilles. Il y vint quantité d'autres masques, & comme il ne se démasque pas d'ordinaire, on ne le connut point. Nous nous habillâmes encore une fois de la même manière, la Reine le voulut : nous allâmes encore à l'Arsenal, & ce fut dans l'appartement de Madame Doradon, femme d'un Lieutenant d'Artillerie, cousin du Maréchal de la Meilleraye. Il y avoit bal chez lui. Nous y trouvâmes un grand ordre & peu de presse. Aussi on nous regarda & loua fort, ce qui nous fit plaisir. On avoit eu assez de peine à s'habiller pour en avoir remet-

ciement. Le Roi y vint avec sa troupe ordinaire , habillée de brocards d'or & d'argent , avec de la broderie. Il avoit donné ces habits , qui étoient magnifiques sans invention , aussi nous parûmes petits Bergers & Bergeres du bord de Lignon. (Je crois qu'elles sont habillées comme les Breffannes.) Nous parûmes plus par nos agréments & notre propreté , que ces divinitez avec tout leur or & leur pourpre.

Madame d'Olonne alloit en masque tous les jours avec Marillac , le Marquis de Silleri , Madame de Sallins & Margot Cornuel. Le Marquis de Silleri avoit été amoureux de Madame d'Olonne : en ce tems - là il n'étoit que confident. Cette troupe alloit s'habiller chez Gourville ; elle n'osoit le faire chez Madame d'Olonne , à cause de son mari. Le Comte de Guiche continuoit sa belle passion pour elle , & l'Abbé Fouquet , qui étoit enragé contre tous les deux , s'avisa de les brouiller & de s'en vanger. Par-là il obligea le Comte de Guiche à demander à Madame d'Olonne les lettres de Marillac , lorsqu'il se verroit un moment mieux avec elle , ce qu'il fit. Elle lui donna. Le Comte de Guiche les mit entre les mains

main de l'Abbé Fouquet, qui d'abord les montra à Madame de Guimené, afin qu'elle en parlât au Port-Royal, & que cela allât à Monsieur Liancourt, pour le dégoûter de lui donner sa petite-fille. Il les montra aussi au Maréchal d'Albret, qui alla trouver M. de Liancourt, comme son parent & son ami, pour l'avertir de l'amitié qui étoit entre Madame d'Olonne & Monsieur de Marfillac, & je crois même qu'il avoit pris quelques-unes de ces Lettres. Monsieur de Liancourt lui dit, je m'étonne que vous, qui êtes galand, soyez persuadé que l'on rompe un mariage sur cela : pour moi qui l'ai été j'en estime davantage Marfillac de l'être, & je suis bien aisé de voir qu'il écrit si bien. Je doutois qu'il eût tant d'esprit. Je vous assure que cette affaire avancera la sienne. Je crois que le Maréchal d'Albret fut étonné de cette réponse. Les médifans disoient qu'il avoit fait cela autant pour plaire à l'Abbé Fouquet, que pour donner un bon avis à M. de Liancourt. Véritablement si l'Abbé Fouquet eût pû réussir à rendre ce mauvais office à Marfillac de rompre son mariage, il ne lui en pouvoit pas faire un plus considérable, puisque par-là il lui pouvoit faire per-

dre cinquante mille écus de rente , avec une maison à la campagne admirable & renommée par tout le monde , à cause de ses eaux , (cette maison s'appelle Liancourt ,) & une autre maison fort belle à Paris ; sur tout une fille fort bien faite : rien n'égalait ce parti , & ce qui rendait cette affaire agréable , c'est que M. de Marillac n'en avait obligation à personne qu'à Monsieur de Liancourt , qui l'a choisi par amitié , parce qu'il était son petit-neveu , & qu'il voyait que la Maison de la Rochefoucault n'était pas aisée. Il la voulut rétablir par ce mariage , dont la conclusion fut hâtée à cause des avis que donna le Maréchal d'Albret. Il se fit cinq ou six mois après. On tira la fille du Port-Royal , où elle avait été élevée. Comme l'Abbé Fouquet vit que cela n'avait pas réussi , il porta à Monsieur le Cardinal toutes les lettres que Marillac avait écrites à Madame d'Olonne. Il prétendait qu'il avait écrit contre le respect dû à Leurs Majestés , & qu'il y en avait aussi qui ne plairoient pas à Monsieur le Cardinal. Marillac en eut connaissance & prit avis de ses amis de ce qu'il avait à faire. On lui conseilla de tirer de Madame d'Olonne les

DE MONTPENSIER. 211

lettres du Comte de Guiche ; ce qu'il fit , aidé du Marquis de Silleri , lequel reprocha à Madame d'Olonne , ce qu'elle avoit fait pour se raccommo^der avec le Comte de Guiche. Il l'obligea de lui donner ses lettres. Le Marquis de Silleri les porta à Monsieur le Cardinal. Il y en avoit une où il parloit de Monsieur & de la Reine , & il disoit ; j'ai fait tout ce que j'ai pû pour résoudre l'enfant à être votre galand , il en avoit assez d'envie ; mais il craint la bonne Femme. Ces termes parurent assez familiers , & comme tout se sçait , cela fut bientôt public.

Un des premiers jours de Carême , Monsieur me pria d'aller à Saint Cloud. Madame la Maréchale de Villeroi , ses filles , Madame de Courcelles y vinrent avec moi. Après le dîner nous étions dans un cabinet : je croyois que Monsieur sçavoit tout cela , & qu'il prendroit l'affaire à son ordinaire. Il trouvoit bon tout ce que le Comte de Guiche disoit & faisoit. Je l'appellai & lui dis , venez - ça , l'enfant , craignez - vous bien la bonne femme ? Il se mit à rire & me demanda ce que cela vouloit dire ? Je lui dis , vous êtes bon de faire le fin ici , où il n'y a

que de vos amis. Il me demanda encore ce que je voulois dire : sur cela personne ne dit mot , & tout le monde garda un grand silence. Il me pressa tant , que je lui contai l'histoire ; puis chacun dit son mot , ainsi Monsieur sçut tout. Il témoigna n'en être pas satisfait. Nous allâmes ensuite à la foire ; j'y allois assez souvent & j'y gagnois presque tous les jours. Monsieur dit qu'il avoit appris à la Reine - Mere l'affaire de Monsieur de Guise. Elle la conta à Monsieur le Cardinal ; Monsieur gronda le Comte de Guiche. Cela lui fit une affaire à la Cour dont le Maréchal de Grammont fut fâché. On lui dit que c'étoit moi qui en avoit fait le récit à Monsieur. Il en parla avec respect lorsqu'il s'expliqua sur ce sujet. Il dit qu'il ne m'avoit jamais obligé à en user comme j'avois fait. Barret me le vint dire. J'en eus du déplaisir. Le Maréchal a toujours été de mes amis. Je le chargeai de lui faire des complimens de ma part ; ce qu'il fit. J'en parlai moi-même au Maréchal chez la Reine. Il fut fort satisfait de moi. Le Comte de Guiche me fit dire qu'il n'osoit venir chez moi après ce que je lui avois fait , qu'il croyoit que ce seroit me

manquer de respect. Bartet qui me fit ce compliment de sa part , me dit , c'est un homme qui sera bien aise de n'avoir point de sujet de se plaindre de vous , & la moindre civilité que vous me chargerez de lui faire , il viendra ici vous témoigner qu'il vous considère & respecte ; ainsi je pense que vous ne ferez pas de difficulté de me donner cette commission. Je lui dis que je le voulois bien. Le Comte de Guiche vint chez moi. Je l'assurai que je n'avois point fait l'histoire à Monsieur pour lui faire une affaire ; que je croyois que ce fût une plaisanterie , & que j'étois trop des amis du Maréchal pour en avoir usé autrement ; qu'il étoit vrai que sans la considération de son pere , je l'aurois peut-être dit pour lui faire dépit , parce que je croyois avoir eu quelque sujet de me plaindre de lui. Il m'assura fort de ses services , & que de sa vie il ne me donneroit aucun sujet de me plaindre de sa conduite envers moi. Je lui fis des complimens aussi , & nous demeurâmes bons amis. Je rendis compte à la Reine de ce procédé.

Un soir que je n'avois point été au Louvre , Monsieur me manda que la Reine alloit dîner le lendemain au Val-de - Grace , &

qu'après dîner Dom Juan d'Autriche iroit la voir ; qu'il passoit inconnu ; qu'il venoit de Flandres & s'en alloit en Espagne ; qu'il avoit couché au Bourget , & s'en alloit coucher au Bourg - la - Reine. J'allai dîner au Val-de-Grace. Je m'ajustai pour cela : pour voir les étrangers , il faut être mieux qu'à son ordinaire , & particulièrement moi qui suis toujours négligée , & sur tout les jours que la Reine va dans les Couvens. Dom Juan arriva comme nous étions à Vêpres. On le vint dire à la Reine, qui s'en alla aussi-tôt en sa chambre , où il vint. C'est un fort petit homme , assez bien fait & un peu gros. Il étoit habillé de gris avec un juste-au-corps de velours noir , à la Françoisé. Comme les justes-au - corps couvrent les défauts de la taille , on ne peut rien dire de la sienne. Il a les cheveux noirs & la tête belle ; il a du noble & de l'agréable dans le visage ; il mit un genouil en terre lorsqu'il aborda la Reine. Elle lui donna sa main à la mode d'Espagne , & lui parla toujours en Espagnol. Elle l'appella mon neveu. Après avoir parlé quelque tems ensemble , elle se tourna vers Monsieur & moi , qui étions derrière elle , & lui dit , voilà mon fils & ma niece. Il tira un

DE MONTPENSIER. 2^e 5

peu le pied : ce qu'il fit ne peut pas être appelé révérence. Lorsque nous vîmes cette fierté, nous fûmes fort fâchez, Monsieur & moi, de lui en avoir fait d'effectives. Il avoit deux ou trois Espagnols avec lui qu'il présenta à la Reine : c'étoient des gens de qualité, entr'autres le Gouverneur d'Anvers & un Porto-Carreto du même nom de celui qui prit Amiens avec des noix.

Au lieu d'aller coucher au Bourg - la-Reine, comme on avoit dit, il alla coucher au logis de Monsieur le Cardinal. Le lendemain il vint au Louvre ; il y fut long-tems enfermé avec la Reine & le Cardinal, puis tout le monde y entra, & ensuite le Roi, & avec lui tout le monde. Je le trouvai un peu plus gracieux. Il me fit une plus grande révérence. On dit qu'il iroit à la foire. Nous y allâmes Monsieur & moi. Il envoya de ses Gardes & de ses Suisses à la porte de la foire, pour lui faire faire place. Il passa devant la boutique où nous étions fort fierement, sans dire un seul mot, ce qui nous surprit. Il devoit bien remercier Monsieur de l'honneur qu'il lui avoit fait de lui envoyer ses Gardes & ses Suisses. Quant à moi, il pouvoit bien me faire quelque civilité, & en

cela il ne témoigna pas être de l'humeur des Espagnols qui sont fort civils aux Dames. Quantité de Dames l'allèrent voir souper, & entr'autres la Comtesse de Fiesque. Elle se fit nommer, croyant qu'il lui parleroit, puisque son mari étoit en Espagne. Il la regarda, & dit, c'est donc là la maîtresse de Gintos : elle n'est gueres belle pour faire tant de bruit. Cela réjouit fort la compagnie. Dans la conversation qu'il eut avec la Reine, elle voulut l'obliger à parler contre Monsieur le Prince, mais il ne le voulut pas faire; il en parla comme s'ils eussent été les meilleurs amis du monde, & il en fut fort loué. On lui demanda des nouvelles de sa folle; il dit qu'il l'avoit laissée avec son équipage. Elle arriva quelques jours après à Paris; elle étoit habillée en homme, les cheveux coupez, & même avec un chapeau & une épée. Elle est laide & a les yeux de travers. Elle a en récompense infiniment de l'esprit; c'est une fort jolie folle; elle ne quittoit point le Louvre; le Roi l'aimoit fort. La Reine & Monsieur s'en divertissoient & moi aussi, c'étoit à qui l'auroit; elle parloit sans cesse de l'Infante. Je ne sçai si cela déplut à Mademoiselle de Manchini; elle la prit

en

DE MONTPENSIER. 217

en averſion ; elle l'appella folle & la mépriſoit. Capitor , on l'appelloit ainſi , en fit quelques railleries pour ſe vanger ; la Demoifelle le ſçut , en fut fort en colere ; de ſorte que l'amitié que le Roi avoit pour elle ſe tourna en haine : il ne la pouvoit plus ſouffrir ; on fut contraint de la renvoyer. Tout le monde lui fit des préſens. La Reine , Monsieur & moi , lui donnâmes nos portraits en émail avec des diamans. Madame la Baziniere la régala fort ; elle alloit ſouvent dîner chez elle. Elle lui donna de la vaifſelle d'argent & des caiffes pleines de rubans , d'éventails , de gants , dans le deſſein qu'elle les donneroit à l'Infante , & qu'elle lui rendroit de bons offices auprès d'elle. Le Roi ſ'en mocqua fort , & on en fit beaucoup de railleries à la Cour. La Reine qui n'étoit pas bien-aïſe de l'amitié que le Roi avoit pour Mademoifelle de Manchini , croyoit qu'elle dégoûtoit le Roi d'elle & de l'Infante , & qu'elle vouloit lui rendre odieux tout ce qui lui appartenoit. Le Roi qui n'avoit point accoutumé de danſer les balets le Carême , dit ſur la fin du carnaval qu'il vouloit danſer le ſien juſqu'à la fin du Carême. La Reine lui répondit qu'elle ſ'en iroit au

Val-de-Grace pendant ce tems-là, & qu'elle n'y vouloit point être. Il lui dit qu'elle y pouvoit aller. Monsieur le Cardinal les raccommoda, & le Balet ne fut point dansé.

L'Abbé Fouquet enragé du peu d'effet des mauvais offices qu'il avoit voulu rendre à Marillac, & outré de ce qu'il avoit dit à Monsieur de la Rochefoucault aussi, que sans la considération de Monsieur le Procureur général, il lui auroit fait donner des coups de bâton, tâcha à lui susciter une querelle. Biscara ne salua pas au Cours Marillac, le Mercredi Marillac parlant avec Monsieur de Bouillon dans la chambre de la Reine, Biscara passa sans les saluer. Marillac lui demanda pourquoi il en usoit ainsi; l'autre lui dit qu'il faisoit ce qu'il lui plaisoit. Sur cela Marillac lui dit, que s'il étoit dans un autre lieu, il lui apprendroit à lui parler d'une autre manière & lui fit force menaces. On s'aperçut de ce démêlé; de sorte que l'affaire n'alla pas plus loin. Le Roi les fit mettre à la Bastille. On donna un Exempt à Marillac, & un Garde à Biscara pour faire différence. Ils y furent quelques jours, Marillac sortit le premier, & quand ce fut à les accommoder devant les Maréchaux de France

ce , on mit une grande différence entre-eux, comme on avoit fait en toute cette affaire. On blâma fort l'Abbé Fouquet de toute cette équipée , & Biscara ne s'attira pas une bonne affaire , en voulant s'ériger pour son brave. Monsieur le Cardinal , de qui Biscara étoit Officier des Gendarmes , ne l'eut pas trop agréable. On chercha fort sa généalogie : il y en eut même qui dirent qu'il n'étoit pas Gentilhomme , & que ce qu'il avoit de plus illustre venoit de Monsieur de la Châtaigneraye grand-pere de Marillac, qui étoit Capitaine des Gardes de la Reine ma grand-mere. Il avoit mis dans sa Compagnie les trois freres Biscara , Cusac & Rotondis. Depuis la grand-mere les avoit avancés à la considération de M. de Marillac dont ils étoient parens. Ce vacarme ne fut pas trop avantageux à Madame d'Olonne qui en étoit la cause, & on la dauba assez à la Cour , où elle n'étoit pas déjà trop bien, comme j'ai dit. Il lui étoit arrivé une aventure , il y avoit quelques années , qui ne plaisoit pas à la Reine-mere. Elle étoit allée un jour au Louvre , elle vit un soufflet qui étoit attaché à la cheminée , le plus joli du monde ; il étoit de peau d'Espagne & d'ébe-

ne garni d'argent. Elle en eut envie & le témoigna à Moret qui étoit fort ami de Monsieur de Candale & d'elle, & qui étoit souvent chez la Reine. Il ne quitta point Monsieur le Cardinal. Moret prit un jour le soufflet sous son manteau, & le porta à Monsieur d'Clonne. On trouva le soufflet perdu, cela fit grande rumeur; on le fit chercher par tout. Comme la Reine en parloit, il vint quelqu'un qui dit, j'en ai vû un chez Madame d'Olonne le plus joli du monde, fait de telle façon. La Reine le reconnut & lui envoya dire qu'elle avoit appris qu'elle avoit un soufflet qui lui avoit été dérobé, & qu'elle le lui renvoyât. Madame d'Olonne n'y manqua pas, & manda qu'on le lui avoit apporté à vendre; on ne laissa pas de découvrir par où elle l'avoit eu.

On commença à parler de la paix assez hautement, & toutes les fois que Monsieur le Cardinal alloit à son logis, on disoit que c'étoit pour y voir Pimentel, qui ne se montreroit point publiquement. Mon pere vint à Paris, où il fut dix ou douze jours. Tous les soirs à son retour de la Ville, il venoit dans ma chambre, & me disoit, je suis dans un ennui terrible de me voir ici, j'ai la dernie-

DE MONTPENSIER. 221

re impatience de m'en retourner : le monde m'ennuie ; je n'y suis plus propre : si je demeurois ici long-tems , je serois malade de la fatigue que j'y ai. Je lui disois que j'avois bien du déplaisir de le voir dans cette humeur ; que je souhaiterois qu'il ne sortît point de Paris ; que s'il y demeurait plus long-tems , il n'auroit point la fatigue des visites , & qu'il sçavoit bien que de quelque qualité que l'on fût , dès que l'on avoit renoncé à tout , comme il avoit fait , on ne se pressoit point de chercher les gens.

J'ai recommencé ces Mémoires à la ville d'Eu le 18 Août 1677. La grande attache que j'avois à la Cour pendant les premières années de mon retour ; celle que j'avois aux plaisirs , à cause du long tems que j'en avois été privée ; le grand monde que je voyois ; les voyages que j'ai fait , mon exil , beaucoup d'autres circonstances , & particulièrement une qui m'a occupée agréablement pendant quelque tems , quoique je ne fusse pas sans inquiétude , par la crainte de l'événement qui m'a enfin coûté un chagrin mortel , qui dure encore. Tout cela m'avoit fait oublier mes Memoires , & perdre la pensée de les continuer. Depuis que je

me je suis vûe ici autant paisible que je la puisse être dans un état de douleur, je me suis amusée à en faire la lecture, & l'envie m'a pris d'y travailler. Il est vrai que dix-sept années de discontinuation de tout ce qui s'est passé pendant cette interruption, peut m'avoir ôté le souvenir de beaucoup d'affaires. Comme je n'écris que pour moi, l'exactitude m'en paroît moins nécessaire. Pendant que mon pere fut à Paris, il me venoit voir tous les jours plutôt deux fois qu'une : & comme je sçavois qu'il revenoit de bonne heure à son logis, je m'y rendois avec soin. Il avoit le cœur blessé de ce que la Reine & le Cardinal ne lui parloient point de Pimentel, que tout le monde lui disoit être à Paris. Il souhaitoit fort la paix pour le bien de l'Etat. Le grand desir qu'il avoit que ma sœur épousât le Roi, la lui faisoit craindre, parce qu'il voyoit bien qu'elle ne se pouvoit conclurre sans le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne. Monsieur se flattoit toujours de ce mariage, quoiqu'il n'y eût aucune apparence. Madame de Choisy, qui est une causeuse, qui s'intriguoit & qui vouloit se faire valoir, le lui faisoit esperer, & beaucoup d'autres gens de cette maniere.

Lorsque l'on aime à être flatté, l'on ne regarde pas par qui l'on apprend ce que l'on desire, & naturellement on a du penchant à croire ce que l'on souhaite. Mon pere étoit de cette humeur. Pour moi je ne lui ressemblois pas en cela, parce que je doute toujours de ce que je souhaite, & je ne me contente pas même de cela. Je trouvois sans cesse des obstacles invincibles sur ce mariage. Il y en avoit un fort grand du côté de la Reine. Je lui avois oui dire, Monsieur me fait pitié de croire que je voulusse que mon fils épousât votre sœur. C'est assez qu'elle soit fille de Madame, pour que l'affaire ne soit jamais, sa personne, son humeur & ses manieres me sont odieuses, & je noyerois plutôt mon fils. Je lui dis, Madame, elle est fille de mon pere : elle me répondit, cela ne fait rien, elle l'est aussi de votre belle-mere ; ce qui gâte tout. A dire le vrai, ce n'étoit pas une femme aimable. Et comme je paroïtrois peut-être sur ce qui la regarde trop préoccupée, je n'en veux dire que cela que j'ai appris de la Reine, & je ne veux ni condamner ni louer ses sentimens là-dessus, & laisser faire aux gens ce qu'ils voudront. J'aurois fort voulu que mon pere eût pu en-

rendre ce discours , parce qu'il recommen-
çoit en toutes occasions à me blâmer de
parler d'elle : il auroit vû comme la Reine
étoit faite là-dessus , & il ne m'eût accusé
de rien. Il auroit connu la méchante foi de
Madame de Choisy , qui lui mandoit tou-
jours que j'étois l'obstacle de la fortune de
ma sœur, & qu'elle seroit Reine sans moi; que
je ne prétendois pas au Roi , que je n'avois
pas lieu d'y songer , que j'aimois mieux une
Princesse étrangere que ma sœur. Elle avoit
raison d'en juger ainsi , parce que n'aurois
pas aimé à la voir au-dessus de moi. Je ne
pouvois me persuader que fille de sa mere ,
telle qu'elle étoit , quoiqu'elle fût ma sœur ,
elle pût avoir beaucoup de tendresse pour
moi.

Lyonne Secrétaire d'Etat, donna une fête
à sa maison de Berni, à deux lieues de Paris:
la Reine & toute la Cour y étoient, Mon-
sieur le Cardinal y mena Pimentel, & ce fut
le premier jour qu'il parut. Monsieur étoit
convié d'y aller. Je ne sçai s'il eut du cha-
grin de ce que Pimentel s'y devoit trouver
sans que l'on lui en eût parlé que la veille
seulement. Je sçai bien qu'il s'en excusa &
dit, qu'il n'étoit ni d'âge ni de santé à aller à

DE MONTPENSIER. 225

des fêtes , ni d'humeur à y prendre plaisir. Devant que je partisse pour m'y rendre , il fut long-tems à moraliser sur le détachement où il étoit du monde , & cela d'une maniere à me faire connoître qu'il n'étoit pas satisfait de la Cour , sans pourtant m'en rien particulariser. L'on partit à deux heures après midi , & l'on n'en revint qu'à quatre heures du matin. La beauté du lieu , qui est un des plus agréables d'auprès de Paris , & celui où la maison est bâtie , & les jardins qui ont été accommodés par Monsieur de Puisieux qui étoit Secrétaire d'Etat , & le Chancelier de Silleri son pere , laissent à juger que pour peu que la situation y ait répondu, l'on n'y a pas épargné la dépense pour y rendre tout agréable. La Maison est fort bien meublée. La Reine à son arrivée y trouva le bal & la Comedie avec toute sorte de Musique , rien n'y manqua que l'ordre. La presse déconcerta tout & empêcha que les plaisirs ne fussent exécutés comme ils avoient été projetés. La longueur du tems que l'on y but & la confusion m'ennuyèrent un peu ; outre que je commençois à n'en plus tant prendre à ces sortes de divertissemens. Tout le monde étoit ravi de voir Pimentel , il n'y avoit

personne qui n'eût une grande joie d'en te-
dre parler de la paix & qui ne la souhaitât;
Je parlai fort avec lui pendant le bal, &
j'excusai le mieux qu'il me fut possible, le
desordre qu'il avoit vû, qui n'avoit été pro-
duit que par le plaisir & par le desir que les
François avoient de voir le Roi; que l'on
connoissoit en toutes occasions la grande
affection qu'ils avoient pour lui; que l'on
leur en voyoit toujours donner des marques;
que je trouvois qu'ils en avoient grande
raison, que quand même on ne seroit pas
obligé d'aimer son Roi, il étoit si aimable
& avoit de si extraordinaires qualités, qu'il
ne se pouvoit pas faire que l'on n'eût de la
tendresse pour lui. Notre conversation fut
quasi toujours sur les louanges du Roi, il y
a tant à dire, qu'il sera aisé de croire que le
bal finit plutôt que la matière de notre en-
retien. Nous parlâmes aussi un peu de l'Es-
pagne, de l'Infante & de la paix, & tout
cela ne nous écartoit pas de notre sujet;
nous n'en parlions que parce que ces affaires
y revenoient. Peu de tems après on parla du
voyage de Saint Jean-du-Luz; tout le mon-
de s'y prépara; l'on fit faire des habits d'une
magnificence digne des noces que l'on alloit

DE MONTPENSIER. 227

faire. On peut juger des habits par la nature des nôces. Comme l'histoire marquera le tems du départ, je ne me fatiguerai pas de le chercher ni dans ma mémoire, ni dans les Livres, & je passerai même légèrement sur beaucoup d'affaires qui pourront être écrites ailleurs. Je m'arrêterai seulement sur celles où je puis avoir quelque intérêt, ou les gens pour lesquels j'en prens, ou bien qui ne peuvent être sçûes par d'autres que par moi.

Nous partîmes donc de Paris avec les acclamations de joye du peuple & des bénédictions qu'ils demandoient à Dieu pour le Roi & pour l'heureux succès de son voyage, & pour celui du sujet qui le lui faisoit faire. Madame la Frincesse de Conti accompagna la Reine : la Princesse Palatine, Madame la Comtesse du Flos, la Dame d'honneur, Madame la Duchesse d'Uzez femme de son Chevalier d'honneur, y étoient. Madame de Noailles étoit grosse ou malade. L'on alla à Fontainebleau, où l'on fut quelque tems. L'on voulut coucher à Gergeau pour ne pas passer à Orleans. Monsieur étoit à Chambord, parce que Madame s'étoit blessée. La Cour y alla coucher au lieu de Blois. Le jour que l'on y arriva, le Roi me disoit dans

le carosse , je n'ai pas voulu mettre un autre habit ni décordonner mes cheveux , parce que si je me parois , je donneroïs trop de regret à votre pere , à votre belle-mere & à votre sœur ; ainsi je me suis fait tout le plus vilain que j'ai pû pour les dégoûter de moi. Il faisoit ses plaisanteries avec une grande gayeté. Monsieur vint au-devant du Roi, hors du parc de Chambord. L'on alla droit au Château voir Madame. Après cela le Roi monta à cheval avec mon pere , qui le mena promener & tirer aux Faisans. Comme l'on étoit arrivé de bonne-heure , le Roi eut le tems de chasser. La Reine demeura au Château , parce qu'il n'y a pas d'endroit où elle se pût promener à pied. Mes sœurs n'y étoient pas. Mon pere dit à la Reine qui lui en demanda des nouvelles, qu'il les avoit envoyées à Blois pour laisser du logement, & qu'il y avoit même envoyé ses Officiers ; ce qui fut cause que l'on ne donna à manger à personne. Il soupa avec le Roi & la Reine. Pour moi qui avois mes gens, je voulus faire l'honneur de la maison , je donnai à souper à toutes les Dames qui étoient avec la Reine & à ses filles.

Le lendemain on alla dîner à Blois , où



mon pere donna à manger dans le Château. Mes sœurs vinrent au bas des degrés recevoir Sa Majesté. Par malheur de certaines mouches que l'on nomme cousins , avoient mordu ma sœur ; comme ce qu'elle a de plus beau est le teint , elles le lui avoient si gâté , & la gorge qu'elle avoit maigre , comme l'ont ordinairement les filles de quatorze ans , qu'elle faisoit pitié à voir. Ajoutez à cela le chagrin où elle étoit d'avoir crû épouser le Roi. On lui avoit toujours tenu ce discours & on l'appelloit toujours la petite Reine. Elle voyoit qu'il s'alloit marier à une autre, tout cela ne lui donnoit pas des charmes. Pour la petite de Valois, elle étoit fort jolie. On les voulut faire danser. La Reine le demanda à Madame de Laré. Elle dansa fort mal, quoiqu'on disoit qu'elle dansoit très-bien. La petite, que mon pere avoit dit qui causoit à étourdir les gens , & qu'elle le divertissoit extrêmement , ne voulut jamais parler. Comme les Officiers de mon pere n'étoient plus à la mode , quelque magnifique que fût le dîner , on ne le trouva pas bon , & Leurs Majestés mangerent très-peu. Toutes les Dames de la Cour de Blois qui étoient en grand nombre ,

étoient habillées comme les mets du repas ; c'est-à-dire , point à la mode. Le Roi & la Reine avoient une si grande hâte de s'en aller , que je n'en vis jamais une pareille. Cela n'avoit pas l'air obligeant. Je crois que mon Pere étoit de même de son côté , qu'il fut bien aisé d'être défait de nous. Le matin que l'on partit de Chambord , il vint à quatre heures du matin m'éveiller ; il s'affit sur mon lit & me dit , je crois que vous ne ferez pas fâchée que je vous aye éveillée , puisque je n'aurois pas le tems tantôt de vous voir. Vous allez faire un grand & long voyage. Quoi que l'on dise , la paix n'est pas si aisée que l'on croit , & peut-être ne se fera-t-elle pas ; ainsi votre voyage sera plus long que l'on ne le dit. Je suis vieux & usé , & je puis mourir pendant votre absence. Si je meurs , je vous recommande vos sœurs. Je sçai bien que vous n'aimez pas Madame , & qu'elle n'a pas eu envers vous toute la conduite qu'elle auroit dû avoir. Ses enfans n'en peuvent moins , pour l'amour de moi ; ayez-en soin. Elles auront fort besoin de vous , parce que Madame ne leur fera pas d'un grand secours. Il m'embrassa trois ou quatre fois. Je reçus cela avec beaucoup de

tendresse. J'ai le cœur bon , & pour peu que l'on rentre dans son devoir avec moi , l'on me touche aisément. Je dis à Monsieur tout ce que je sentis sur cela ; mon discours fut plein de respect , de tendresse & de reconnaissance de la sincérité avec laquelle il m'avoit parlé. Nous nous séparâmes fort bien , & je me rendormis : si je ne me fusse très-bien souvenue de cette circonstance, j'aurois crû l'avoir songée , lorsque je pensois à tout ce qui s'étoit passé auparavant.

Dès que l'on fut en carosse & parti de Blois , on parla fort de tout ce qui s'étoit passé , & l'on se moqua beaucoup de mon pere, qui aimant extrêmement ses faisans , prenoit un grand plaisir à les conserver. Le Roi me disoit , votre pere a été bien fâché de quatorze faisans que je lui ai tués. J'ai oublié de dire qu'avant que le Roi partît de Paris, Monsieur le Cardinal avoit envoyé ses trois nièces à Brouage, & que ce départ avoit fait grand bruit , que le Roi en avoit été fort fâché : l'on disoit même qu'il s'étoit mis à genoux devant la Reine & devant Monsieur le Cardinal pour demander d'épouser Mademoiselle de Manchini. Comme je ne sçai sur cela que les bruits du monde, je n'en

dirai pas davantage , parce qu'il n'appartient ni à moi ni à personne de raisonner sur ce que nos Maîtres font , ni même sur ce qu'en disent les autres. L'on continua le voyage jusqu'à Bordeaux sans qu'il se passât rien dont il me souviennne. J'ai la tête si remplie d'affaires , que j'ai envie de dire que cela m'en fera oublier beaucoup qui réjouiroient les Lecteurs, & qui ne me feroient pas tant de plaisir à écrire. Je logeai à Bordeaux chez M. le Premier Président de Pontac. J'avois avec moi Madame de Montglas & Mademoiselle de Vandî. Pendant le voyage le Roi causoit avec moi dans le carosse. Toutes les Dames qui y étoient ne lui convenoient pas comme je faisois. Elles étoient toutes des personnes fort sérieuses & avec lesquelles il avoit moins d'habitudes. Il parloit fort souvent de la guerre , & elles ne connoissent pas autant de gens de ce métier que moi ; ainsi le Roi m'adrescoit plus volontiers la parole qu'aux autres , soit qu'il prît plus de plaisir à causer avec moi , ou que j'entraisse plus dans son sens sur les chapitres qu'il aimoit. Il dit un jour , je me souviens que c'étoit avant que nous fussions arrivés à Châtellerault, je crois qu'il n'y a rien qui donne
tant

tant de joie que de gagner une bataille , & que l'on se sent bon gré au retour ; qu'il croyoit qu'on étoit alors bien content de soi. Je répondis , sans songer que la Palatine qui étoit-là fût des amies de Monsieur de Turenne , & sans faire réflexion sur le mauvais gré qu'il m'en-sçauroit , je répondis donc au Roi, il y a un homme dans votre carosse qui vous peut dire ce que l'on sent en pareilles occasions , qui est le Maréchal du Pieffis. Il en a gagné une avec tous les agrémens que l'on peut desirer , puisque ç'a été un des plus grands Capitaines de son tems qui l'a perdue à Rethel, qui est Monsieur de Turenne. Envoyons-le lui demander à notre arrivée , sans sçavoir ce qu'il en dira. Vous pouvez juger du plaisir que cela lui fit. La Palatine le redit à Monsieur de Turenne , & depuis ce tems-là il m'a toujours desservi en tout ce qu'il a pû , comme l'on pourra voir par la suite de mes Memoires.

Pendant le séjour de Bordeaux la Reine mena sa vie ordinaire. L'on alla dans les Couvents , on se promenoit & on jouoit tous les soirs un très gros jeu à la bête. Quoique je ne l'aimasse pas naturellement , & qu'en cela je ne ressemblassé pas à mon

pere , soit par le peu d'occupation que j'avois , ou pour faire comme les autres , je m'étois mise du jeu de la Reine d'une maniere à ne me pas contraindre. Je fus de moitié avec le Comte de Roie , ainsi je me dispensois de jouer quand je trouvois à m'occuper plus agréablement. Le Roi faisoit faire souvent l'exercice au Regiment des Gardes, Pon avoit souvent des nouvelles de Saint Jean-du-Luz où le Cardinal étoit pour travailler à la Paix avec Dom Louis de Haro. L'on peut juger de la joie que la Reine avoit lorsque les affaires s'avançoient. Le Maréchal de Grammont alla Ambassadeur extraordinaire à Madrid demander une Infante. J'envoyai le Comte de Charni avec lui que j'avois mené avec moi à ce voyage , parce qu'on ne faisoit rien en Flandres , où il auroit été inutile à la tête d'une Compagnie de Cavalerie , que je lui avois fait donner. Comme Monsieur de Montausier est Gouverneur de Xaintonge & d'Angoumois , qui sont deux Provinces dans le voisinage de Bordeaux , Madame de Montausier y vint , nous l'avions vûe dans notre passage à Xaintes , & même nous allâmes souper chez elle , Madame la Princesse de Conti & moi

Elle venoit souvent me voir : c'étoit une femme qui avoit beaucoup d'esprit & de merite. Elle vouloit toujours raccommoder Vandî avec les Comteſſes , pour les remettre bien enſuite avec moi. Un jour qu'elle parloit de Saint Fargeau & de tous leurs démêlés , elle dit à Vandî , vous êtes bien fiere , Princeſſe de Paphlagonie. Mademoiſelle de Scuderi lui avoit donné ce nom dans un de ſes Romans. Elle étoit aimée de tous les beaux eſprits qui ne bougeoient de chez la Comteſſe de Maure. Sur cela je dis, la Princeſſe de Paphlagonie a une guerre déclarée contre la Reine Gillet. Je répondis cela, parce que la Comteſſe de Fieſque ſe nommoit Gillone : c'eſt qu'au commencement qu'elle fut veuve du Marquis de Pienne ſon premier mari, elle eut un train ſi magnifique , que le monde qu'elle voyoit fort s'avifa de l'appeller ainſi. Je dis donc à Madame de Montauſier, vous ferez la paix entre ces deux Couronnes, l'orſque celle de France & d'Eſpagne ſera ſignée. Cette converſation dura tout un ſoir. Comme elle fut ſortie , je dis à Vandî , j'ai envie de faire un mémoire de vos intérêts pour préſenter à Madame de Montauſier. Elle me répondit que cela ſeroit fort plaſant.

Je me mis à y travailler : je ne croyois faire cela. Comme j'avois du tems & que ce sujet me divertissoit, j'en fis une petite histoire qui fut achevée en trois jours. Quoique je n'y employasse que deux heures par jour, le soir lorsque je revenois de chez la Reine, je la montrai à Madame de Montausier, qui la trouva jolie, quoi que cela me parût une bagatelle conforme à l'Isle imaginaire que j'avois écrite à Dombes, que je lui fis voir aussi. Madame de Pontac se mit dans la tête de la faire imprimer, l'on en fit un petit livre, qui ne fut vu que de peu de personnes.

L'on quitta bien-tôt Bordeaux pour aller à Toulouse. L'on prit l'eau jusqu'à Cadillac, qui est une très-belle & très-magnifique maison à Monsieur d'Epernon, que feu Monsieur son pere avoit fait bâtir pendant sa faveur. Elle est sur les bords de la Garonne, quoiqu'elle n'en eût vûe que par des avenues qui vont sur le bord : il y a de grands Jardins, des Parcs, de belles Eglises, force fondations, & de superbes meubles, pour le tems où ils avoient été faits. Monsieur d'Epernon y reçut Sa Majesté avec la dernière magnificence. Rien n'a jamais été égal à la bonne chere qu'il fit; & rien

n'approchoit la somptuosité, la politesse & la grandeur qui parut en tout; c'étoit un homme qui avoit conservé un air de grand Seigneur, que personne n'a plus, soit par la quantité de Gentilshommes, de Pages, & enfin de tout ce qui distingue les gens. Aussi avoit-il de quoi soutenir cela par la Charge de Colonel Général de l'Infanterie Française, qui est une Charge de la Couronne; par le Gouvernement de Guyenne, & par 100000 écus de rente. Tous ces avantages donnent aisément un air de distinction, pour peu que l'on ait de mérite, & il en avoit un à sa maniere qui lui étoit fort particulier. Comme la Reine louoit la beauté de ses meubles & la quantité, après s'être promenée par toute la maison, il lui dit ce que peu de gens diroient, & qui est digne d'être remarqué par l'honneur qu'il fait à nos Rois, puisqu'il montra bien ce qu'ils sont au-dessus des autres. Il lui dit donc: Je suis bien fâché de n'en avoir pas de plus beaux pour loger Votre Majesté. Pendant ma disgrâce, sous le regne du feu Roi, & dans les derniers troubles, j'ai perdu six millions, c'est ce qui m'a empêché de faire achever la maison où Votre Majesté auroit

été plus commodément. Le Duc d'Anville envoya demander un logement. Monsieur d'Epernon répondit, que là où étoit le Roi il n'ordonnoit rien. Il dit cela, parce qu'il ne le voyoit pas, ni le Marquis d'Aluye, & il ne les pria ni l'un ni l'autre à souper. Ils logerent & mangerent où ils purent ; tout cela se rapportoit assez à l'air de grandeur & de fierté d'un fils de Favori.

Les logemens qui se firent entre Bordeaux & Toulouse seroient inutiles à écrire, parce qu'il ne s'y passa rien de particulier, ni je n'y vis rien de remarque, hors le Château de Nerac où l'on séjourna un jour. Il en est parlé dans les Mémoires de la Reine Marguerite, les histoires qu'elle a contées lui être arrivées pendant le long séjour qu'elle y fit & le Roi mon grand-pere, me donnerent la curiosité de visiter les Jardins, qui me parurent beaux dans leur rusticité par mille restes de vieux ajustemens. Je crois que dans leur tems ils avoient eu de la politesse, & comme tout change, je les trouvai ainsi que je viens de dire. Toulouse est une très-belle Ville sur la Garonne, qui par sa grandeur & par la quantité de peuples qui vont & viennent dans les rues, firent qu'elle

me parut avoir plus de l'air de Paris, que pas une de toutes celles que j'ai vûes. Ordinairement toutes les grandes Villes des Provinces ont des quartiers deserts, où l'on ne voit ni peuples ni boutiques, & celle-là est fort remplie de l'un & de l'autre. On y voit quantité de carosses, à cause du Parlement, qui est un des premiers de France. Il y a un très-beau cours où la Reine alloit quelquefois. Sa Majesté logeoit à l'Archevêché, qui est une très-belle maison que le Cardinal de Joyeuse, oncle de ma grand-mere, avoit fait accommoder, lorsqu'il en étoit Archevêque. Il l'étoit en même-tems de Rouen & de Narbonne. Cette Maison, très-illustre par son ancienneté, l'avoit été davantage du tems d'Henry III. Laineé avoit été Amiral, Duc & Pair, & avoit épousé une Princesse de Lorraine, sœur de la Reine Louise. Le Roi lui fit l'honneur de lui dire, lorsqu'il fit ce mariage, qu'il avoit bien du déplaisir de n'avoir plus de sœurs & point de filles à lui donner. Le second pere de ma grand - mere étoit aussi Duc & Pair, l'un & l'autre furent Gouverneurs du Languedoc. Le Cardinal fut celui qui maria sa niece à Monsieur de Montpensier mon grand

pere; ainsi je vis avec plaisir le respect & la vénération que l'on a dans cette Province pour cette maison; & je vis force marques de grandeur qu'ils y ont laissez. Le Cardinal, avant que de mourir, voulut quitter la mode de garder trois Archevêchez; il donna celui de Toulouse au second fils de M. d'Epernon, qui étoit son parent, & il garda celui de Rouen, parce que mon grand-pere étoit Gouverneur de Normandie. Avant que de mourir il supplia le Roi de lui donner pour successeur à l'Archevêché de Rouen, Monsieur de Harlai. Chavallon, qui avoit été nourri auprès de lui. Monsieur de Mont; ensier le considéroit comme son parent; il étoit fils d'une fille de la maison de la Mark: ç'a été depuis un très-grand personnage dans l'Eglise.

J'ai ouï conter une particularité qui arriva en Espagne à peu près dans le même-tems, qui ne sera peut-être pas dans l'histoire de ce pays-là. Cette Nation n'est pas si curieuse que la Françoise, d'écrire jusqu'aux moindres circonstances, il n'y a pas même de mémoires particuliers en Espagne comme en France. Tout le monde sçait que Philippe II. avoit deux filles, que l'une épousa le

DE MONTPENSIER. 241

le Duc de Savoye, & l'autre l'Archiduc Albert. Comme je ne sçai laquelle étoit l'aînée, je les ai nommées sans distinction, personne n'est assez ignorant pour ne pas sçavoir que les Princes d'Autriche vont devant ceux de Savoye. Ce mariage fut longtemps proposé devant que d'être conclu, & il fut même comme rompu plusieurs fois : dans l'une des ruptures, le Roi d'Espagne étoit fort en colère contre le Duc de Savoye. Dans son Conseil il se plaignit de ses manieres, & disoit, je ne sçai pourquoi les Rois donnent des filles à des Souverains. Ce sont des alliances inutiles, ils leur font beaucoup d'honneur, & ne s'en font point à eux-mêmes. Ils s'attirent des embarras par la protection qu'il leur faut donner, & souvent ils leur attirent aussi la guerre, lorsqu'il la veulent le plus éviter. Ces Messieurs-là ne connoissent pas cela, & croient être d'un bon usage. Dans ce moment l'Amirante de Castille se leva, & dit au Roi : Sire, j'ai deux fils, je les offre à Votre Majesté pour les deux Infantes; je lui promets de reconnoître l'honneur qu'il me fera. Le Roi répondit qu'il avoit raison, & j'en aurois encore plus que vous de faire ce que vous me proposez, mon

exemple devoit être suivi. Il ne faut jamais prendre des gens qui ne se sentent pas honorer lorsqu'on les honore Très-sûrement le Roi d'Espagne lui auroit donné une de ses filles , sans que l'affaire de Savoye se raccommoda promptement , & qu'il y eut des raisons d'Etat qui l'obligerent d'envoyer l'Infante Isabelle pour commander en Flandres.

Pendant que le Cardinal étoit à Saint Jean de Luz , & que la paix & le mariage du Roi étoient prêts à se conclure , il mourut un des fils du Roi d'Espagne. J'ai oublié de dire que tant qu'il n'y eut qu'un fils en Espagne , le Roi d'Espagne n'avoit pas voulu songer au mariage ; & ce ne fut que sur la naissance du second , que Pimentel étoit venu à Lyon. Cette mort allarma un peu la Reine. Monsieur le Cardinal lui manda qu'elle ne changeroit rien , parce que le Roi d'Espagne ne vouloit pas rompre l'affaire ; qu'elle étoit trop utile pour le bien de la Chrétieneté , qu'il esperoit que Dieu beniroit ses intentions , & lui en donneroit un autre. La Reine d'Espagne devint grosse peu de tems après. Nous prîmes le deuil de ce Prince. Nous le quittâmes au retour de Monsieur le Cardi-

DE MONTPENSIER. 243

nal , parce qu'on ne le porte pas en Espagne des enfans qu'ils n'ayent sept ans. Cette coutume me paroît bonne & est très-bien fondée , puisque l'Eglise se réjouit de la mort des enfans au-dessous de cet âge-là.

Le Roi d'Angleterre avoit été en Espagne, il ne me souvient pas pourquoi. Comme le Duc d'Yorck & lui avoient servi en Flandres , cela lui pouvoit avoir donné quelques raisons d'y aller. Il repassa en France. Le Roi & la Reine allèrent au-devant de Monsieur le Cardinal qui venoit de Saint Jean de Luz. Son retour donna une grande joye , & l'on avoit bien raison & lui aussi d'être satisfait d'avoir fait la paix. Le lendemain qu'il fut arrivé, il me vint voir ; nous entrâmes dans un cabinet. Après avoir été quelque tems avec tout le monde , parce qu'il avoit à me parler , il commença par me dire : il ne me sera jamais imputé de préférer mes intérêts à ceux de mon Maître , & de tous ceux qui ont l'honneur de lui appartenir ; je sçai bien la différence qu'il y a de ma famille à la sienne. Après quoi il me dit , le Roi d'Angleterre m'a fait proposer de le marier avec ma nièce Hortence. Je lui ai répondu qu'il me faisoit trop d'honneur ,

que tant qu'il y auroit des cousines germaines du Roi à marier , il ne falloit pas qu'il songeât à mes nièces : qu'il auroit sujet de se repentir s'il avoit fait une pareille faute , & moi d'y avoir consenti ; qu'on commençoit à pouvoir esperer qu'il se rétablirait , que sans cela il ne me le proposeroit pas. Je le remerciai , & lui répondis , que quand les affaires avoient été aussi avancées que celles du Roi d'Angleterre & de moi l'avoient été , & ne s'étoient pas achevées , il n'y avoit gueres d'apparence d'y devoir songer ; que j'étois assez glorieuse pour ne vouloir pas que l'on lui proposât l'affaire , s'il ne l'avoit imaginé & souhaité lui-même ; que je lui conseilloyois fort de lui donner Hor-tence ; que je serois fort aise qu'elle fût ma cousine germaine. Nous nous séparâmes fort contents l'un de l'autre , & avec force protestations d'amitié. J'appris que du tems de la mort de Cromwel , la Reine d'Angleterre avoit fait faire la même proposition à Monsieur le Cardinal , qui l'avoit refusée ; pour cette dernière fois c'étoit Monsieur de Turenne qui l'avoit faite. Il prenoit un grand intérêt à tout ce qui regardoit le Roi d'Angleterre. Comme ce n'étoit pas un homme

heureux dans les affaires dont il se mêloit ; celle-là ne réussit pas entre ses mains. La Reine d'Angleterre témoignoit un grand empressement pour ce mariage , à ce que m'a dit Monsieur le Cardinal. Il trouvoit aussi bien que moi , qu'il ne lui convenoit pas d'en avoir en pareille occasion , je le trouvai de bon sens là - dessus , & depuis que je l'ai mieux connu que je ne faisois devant la fronde , j'avois peu parlé à lui hors à Bordeaux , comme l'on aura vû ci-devant. Je trouvois qu'il se faisoit assez de justice en tout. Comme je n'avois pas le même empressement de me marier , que la Reine d'Angleterre en avoit à demander Hortence , j'écoutois tout ce que l'on me disoit avec une très-grande indifférence , & lorsque je songeois à celui à qui je pourrois me marier , je ne trouvois rien de si difficile à décider , quoiqu'alors il y eût assez de partis qui me convenoient. Comme j'avois vû souvent des affaires prêtées à conclure qui avoient manqué , j'étois résolue de n'en plus croire d'assurées que je ne fusse devant un Prêtre : il est vrai aussi que je n'en souhaitois aucune. J'étois très-persuadée d'un autre côté , qu'il en falloit remettre la conclusion à la Providence ,

parce que c'étoit elle qui décidait de tous les événemens. J'ai grand peur que la résignation où je me trouvois alors, ne vint pas du principe où nous la devons prendre, & que c'étoit le peu d'inclination que j'avois au mariage, & une très-grande indifférence que j'avois pour les partis qui pouvoient songer à moi, qui me faisoit regarder tout cela avec une très-grande tranquillité naturelle. Cette même Providence qui agit en tout, & qui fait qu'il ne tombe pas un cheveu qu'elle ne l'ait prévu, n'avoit pas encore décidé, & est encore suspendue à décider de ce qui arrivera de moi, sur un état fixe dans lequel je puisse trouver un parfait repos. Je sçai bien que l'on n'en peut avoir sans se soumettre entièrement à elle. C'est à quoi je devois travailler, & l'ouvrage m'en devoit être plus agréable que d'écrire des Mémoires, parce qu'il m'en seroit plus utile. Je connois aussi que ce seroit trop présumer de soi-même de croire pouvoir toujours en méditer. L'on n'est pas assez parfait pour se pouvoir trouver sans cesse devant Dieu. Je pense même qu'il est souvent bon de s'en retirer pas respect, & le tems qui nous reste lorsque l'on ne dit

rien contre son prochain, l'on peut, comme je crois, l'employer sans craindre de mal faire, à un acte aussi indifférent que celui-ci l'est.

Comme le Roi d'Espagne ne devoit partir de Madrid, pour venir à la dernière Ville qui sépare la France d'avec l'Espagne, nommée Fontarabie, qu'au premier jour d'Avril; on parla d'aller passer l'hyver à Paris, L'on disoit aussi que l'on iroit en Languedoc & en Provence, où il y avoit encore quelques troubles; ainsi nous fûmes quelques jours sans sçavoir ce que l'on feroit; parce qu'à la Cour on dit souvent les affaires devant qu'elles arrivent, & sur tout en matiere de voyage. Dans ce tems-là Guittault vint à la Cour de la part de Monsieur le Prince, l'on peut juger comment il y fut reçu. Le Roi d'Angleterre passa à Blois; l'on y ajusta fort ma sœur, parce que l'on la vouloit marier à quelque prix que ce fût. Monsieur de Lorraine alla à Blois, où il demeura long-tems. Il y fit aller son neveu le Prince Charles, qui avoit quinze ans. Il mangeoit avec mes sœurs, & Madame étoit ravie qu'il fût toujours avec elle. Cependant les enfans de cet âge-là s'occupent

d'autres pensées qu'à faire des poupées. Ainsi il ne manqua pas de devenir amoureux de la fille de Madame de Raré, Gouvernante de ma sœur, & le Marquis de Beauveau, Gouverneur du Prince Charles, avoit peur qu'il ne le devînt de ma sœur. Il savoit que ce mariage ne lui convenoit pas. Il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour qu'il n'y allât pas si souvent. Pour Madame, qui n'avoit aucune prévoyance, elle ne songeoit qu'à prier Dieu, & à manger, pour remedier à ses vapeurs, ce qui étoit justement ce qui les augmentoit, aussi-bien que la vie sédentaire qu'elle menoit & entretenoit avec ses femmes Lorraines, qu'elle trouvoit de meilleure compagnie que tout ce qu'il y avoit de gens à Blois, où il s'en pouvoit trouver beaucoup, dont la conversation auroit été meilleure que celle de ces femmes. Quoique la Cour de Monsieur fût fort diminuée depuis son exil, elle ne donnoit ordre à rien, & ne voyoit ses filles qu'un demi quart-d'heure le soir & autant le matin. Elle ne leur disoit rien, sinon, tenez-vous droites, levez la tête. Voilà toutes les instructions qu'elle leur donnoit. Elle ne les voyoit plus le reste de la journée, &

ne s'informoit pas seulement de ce qu'elles faisoient. Madame de Raré étoit dans sa chambre, où il y avoit cinq ou six filles de toutes sortes de gens. Monsieur y alloit souvent, mes sœurs alloient dans leurs chambres avec quantité de petites filles, & personne de qualité ni d'autorité ne se trouvoit-là pour leur pouvoir rien dire.

Depuis que j'avois vû Monsieur à Chambord, je lui écrivois avec soin tout ce que j'apprenois pour tâcher de le divertir, & je lui faisois toujours mille amitez dans mes Lettres. Il y répondoit; ainsi je croyois avec raison être bien avec lui. L'on me manda de Paris, que l'on ne voyoit plus d'espérance au mariage du Roi avec ma sœur, mon pere songeoit à celui de Savoye. Cela me fut fort indifférent. Un jour le Cardinal me dit, il y a bien des nouvelles, Monsieur m'a écrit une grande lettre pour se plaindre de ce que vous empêchez le mariage de Monsieur de Savoye avec votre sœur, & que M. l'Archevêque d'Embrun, qui est Ambassadeur pour le Roi, a écrit que Madame de Savoye a trouvé une Lettre que vous écriviez à Monsieur de Savoye, par laquelle vous lui marquiez que votre sœur étoit bossue, & quan-

tité d'autres circonstances désobligeantes pour elle. Je me mis à rire , & répondis à Monsieur le Cardinal que j'avois grande pitié de Monsieur de s'amuser à ces contes , & d'ajouter foi aux folies de l'Archevêque d'Embrun , & à celles de ma tante , qu'il me paroissoit qu'elle étoit aussi méchante que folle. Cela ne laissa pas que de me mettre en colere. Lorsque ma fierté eut surmonté le ridicule de ma tante & de Monsieur d'Embrun , je demandai à Monsieur le Cardinal ce que j'avois à faire ? Il me dit, il faudra voir. Comme j'avois fortement cette affaire en tête , & que je ne voulois pas laisser Monsieur plus long - tems dans le chagrin que cela lui caufoit contre moi , j'allai trouver Monsieur le Cardinal le lendemain pour lui proposer d'écrire à Monsieur , & d'envoyer quelqu'un à Madame Royale , afin de lui faire un éclaircissement ; ce qui étoit proprement lui donner un démenti en cas qu'elle défavouât la Lettre dont elle avoit parlé à Monsieur. J'ajoutai que je tournerois une Lettre , de maniere que je pourrois satisfaire Monsieur ; que je la ménagerois si peu, qu'elle jugeroit aisément que je n'avois aucune envie d'épouser son fils. Monsieur le Cardi-

DE MONTPENSIER. 251

nal me dit que cela seroit fort bien. Il me conseilla de ne pas écrire à Monsieur que je n'eusse reçu la réponse de Madame Royale, parce que cela étoit mefféant, & c'est pour cela même qu'il ne voudroit pas que vous envoyassiez en Piémont, parce qu'il croiroit que ce seroit pour faire parler à Monsieur de Savoye sur votre compte particulier. C'est pourquoi, dit-il, vous ne lui en devez rien dire. J'écrivis donc à ma tante une Lettre la plus fiere que l'on puisse imaginer d'une Demoiselle de mon humeur, qui sçait assez mépriser les gens quand il méritent de l'être, & si je l'ose dire, d'une fille de France. Je méprisois beaucoup ma tante par la différence de nos manieres & de nos conduites, je crus avoir assez de raison de le devoir faire. L'on verra par tout ce que j'ai écrit dans ces Memoires, que je n'ai eu aucune envie de me marier, à moins que de trouver des grandeurs qui fussent conformes à ma naissance, & à la juste ambition qu'elle me devoit donner. Je n'ai gueres rien compris qui pût l'égalier, & avec cela l'imagination vive que Dieu m'a donnée, me pouffoit toujours dans l'excès : ainsi je ne pouvois être touchée que d'un grand merite, ou d'une grande éleva-

tion, & je ne trouvois ni l'un ni l'autre dans Monsieur de Savoye. L'on croira aisément que je n'épargnai point dans les termes de ma Lettre beaucoup de circonstances pour maintenir ma gloire, que je croyois avoir été blessée dans cette occasion. Monsieur le Cardinal, à qui j'avois montré cette Lettre, la trouva fort bien, & voulut écrire lui-même à Monsieur de Navailles & à Monsieur Servien, qui avoient été envoyez Ambassadeurs du Roi à Turin. Ce fut Brays que j'y envoyai. Il alla prendre congé de Monsieur le Cardinal, qui lui donna les instructions. Je lui ordonnai de ne voir Monsieur de Savoye que chez Madame sa mere. Dans le tems que Madame Royale mandoit tous ces contes à Monsieur, elle m'écrivoit fort souvent avec des termes les plus tendres du monde. C'étoit dommage qu'elle fût de la qualité dont elle étoit, parce qu'elle avoit toutes celles qu'il falloit pour être une bonne Comédienne. Monsieur avoit depuis quelques années une loupe au milieu du dos qui étoit devenue fort grosse; elle s'étoit ouverte & jettoit quelques humeurs. Il y avoit un an qu'elle s'étoit fermée dans le tems de la canicule, ce qui lui avoit causé quelques

DE MONTPENSIE R. 253

étourdissemens fâcheux qui donnerent lieu aux Medecins de lui conseiller d'aller à Bourbon , parce que ces eaux lui avoient toujours fait du bien. Comme l'on flatte les Princes sur tout ce qui les regarde , & très-souvent aux dépens de leur ame , aussi-bien que de leur vie , il y en eut qui par complaisance lui dirent qu'il pouvoit attendre jusqu'au Printems.

Nous partîmes après Noel de Toulouse pour aller à Montpellier , où l'on séjourna deux ou trois jours. C'est une fort jolie Ville; l'on n'y peut aller qu'en chaise ou à pied ; parce que les rues y sont très-étroites. Il faisoit un froid & une gélée horrible. Le soleil de Languedoc est tel d'ordinaire , qu'il est aussi chaud au mois de Janvier qu'il l'est en France au mois de Juillet. L'on disoit que les femmes y étoient jolies ; pour moi je les trouvai fort fardées & pleines de rouge. Elles avoient de l'esprit, à ce que disoient les hommes. Elles ont un air enjoué qui ne me plaisoit pas. Monsieur alla au Bal chez Madame de la Motte Argencourt , mere d'une des filles de la Reine. Nous nous y ennuyâmes fort , nous voulions voir toutes les beautés dont on nous avoit parlé , qui

ne me parurent pas telles qu'on les avoit prônées. L'on continua le chemin droit à Nîmes. J'y suppliai la Reine de me permettre d'Aller à Avignon, parce que j'avois fort entendu parler de la beauté de cette Ville. Avec cette curiosité j'étois bien-aîsé d'éviter le trajet de Beaucaire à Tarascon, où le Rhône est fort large. Ainsi j'aimois mieux l'aller passer sur le Pont d'Avignon. J'y mandai que j'y voulois être inconnue, & que je priois que l'on ne me fît aucun honneur. Mademoiselle de Vandî étoit demeurée malade à Toulouse, de maniere que je n'avois que Mademoiselle de Montglas avec moi. Je priai Madame la Duchesse d'Orval, femme du premier Ecuyer de la Reine de m'accompagner à ce petit voyage. J'y menai aussi Mademoiselle d'Armentieres sa cousine, qui demouroit avec elle. L'on séjourna un jour à Nîmes. L'on alla voir les Arènes & les Aqueducs où passe une riviere: ces ouvrages ont été faits par les Romains.

Je partis pour Avignon le jour que la Cour s'en alla à Arles, avec intention de la joindre le jour d'après. Je ne voulois séjourner qu'un jour à Avignon. J'y passai sur le Pont du Gar, qui est encore un ouvrage fait par

DE MONTPENSIER. 255

les Romains. Ce sont trois Ponts les uns sur les autres, dont la structure est faite comme pour un seul. Ils ne sont soutenus que d'un côté. Il faut voir cet Ouvrage pour le pouvoir comprendre. Je l'ai passé à pied, il fallut qu'un de mes cochers passât mes trois carosses; parce qu'il falloit une adresse toute particuliere pour le pouvoir faire, à cause qu'ils étoient plus grands que ceux qu'on fait ordinairement. Je ne montai pas aux ponts de dessus, parce que j'avois mal à un pied, dont je fus très-fâchée. Au bout du pont d'Avignon j'arrivai à une petite Ville qui est de la France; je dis cela, quoiqu'anciennement tout en fût, & par une possession peut-être abusive le Pape en jouit. Cette Ville se nomme Villeneuve. Il y a un fort au-dessus, que l'on appelle S. André. Le Gouverneur fit tirer le canon. L'on me vint haranguer à double titre, & par ce que je suis, & parce que Monsieur étoit Gouverneur de Languedoc. Je reçus fort mal ces honneurs & ces harangues. Je leur disois, je ne suis pas Mlle. je suis inconnue: voilà toute la réponse que je leur fis. Je trouvai au bout du pont la chaise de M. le Vice-Légat avec plusieurs autres. Je m'y mis, & je vis le pont & le Rhône au clair

de la Lune , l'un & l'autre me parurent fort beaux & me firent grand peur. Le Rhône est fort rapide & fort large , & le pont d'une grande hauteur & en mauvais état. Comme je fus au bout du côté de la Ville , je vis quantité de monde & de flambeaux ; j'entendis des tambours & des trompettes , cela me parut formidable. Je n'avois en tête que d'être inconnue. Comme je vis tout cela , je sortis de ma chaise , & je me mis dans une maison où étoit le Bureau du Roi. Madame d'Orval & tout ce qui étoit avec moi crevoit de rire de voir la crainte que j'avois que l'on ne me fit de l'honneur. Cela surprenoit tout le monde , parce que ce n'étoit pas mon humeur ordinaire : je suis née accoutumée à en recevoir par tout. Monsieur le Vice-Légat transporté d'un grand zèle de m'en rendre , & pourvû d'une force proportionnée à sa grosseur , donna un coup de poing dans la porte , duquel coup il la rompit. J'aurois dû reconnoître l'autorité du Pape & le réverer en sa personne. Je n'y songeai pas. Il me faisoit mille complimens en Italien , & je lui répondois fort incivilement , je veux être inconnue. Il avoit avec lui le Commandant des Armées du Pape , nommé le Comman-
deur

deur Somelini, ou autrement le Grand-Prieur d'Angleterre & les Consuls. Enfin malgré moi l'on me fit tous les honneurs imaginables. Les bourgeois & la garnison étoient sous les armes avec une grande quantité de flambeaux, & toutes les Dames de la Ville aux fenêtres. L'on tira furieusement du canon, & celui de Saint André répondoit à celui de la Ville. J'arrivai chez Monsieur le Marquis de Grillon, homme de qualité de ce Pays-là, que je connoissois. Je ne voulus pas aller au Palais du Pape. La maison de Monsieur de Grillon est fort belle, bien bâtie & peinte à l'Italienne. Comme je fus dans ce logis, où il y avoit un monde infini, je me rassurai & voulus alors paroître ce que j'étois. Je devins civile, & commençai à ne plus gronder personne. Je reçûs le monde à mon ordinaire. Le Vice-Légat fut long-tems avec moi. Lorsque tout le monde fut sorti, un de mes gens me conta une aventure qui me fit bien rire. Il y avoit une Compagnie de Cavalerie qui n'étoit pas fort aguerrie, & qui montoit rarement à cheval, c'étoit le Chevalier Rospigliosi qui la commandoit. Je crois qu'il est à cette heure Cardinal. L'on voulut mettre cette troupe en escadron dans

un quartier de la Ville où je devois passer. Le Brigadier peu accoutumé à de tels manéges , aussi-bien que son cheval , tomba dans une cave. Cette aventure ne fut pas oubliée. Comme j'avois fait une longue tournée, & que mes Officiers n'étoit pas arrivés, le Marquis de Villavoir qui étoit à Monsieur le Cardinal que je connoissois , me dit , si l'on osoit , l'on vous donneroit à souper. Comme il étoit tard & que j'avois envie de dormir, j'acceptai son offre avec joie. J'allai donc souper chez la tante de sa femme qui étoit belle-sœur de Madame de Grillon. L'on entroit de la maison où j'étois dans celle-là , & pendant le souper j'entretins un des plus beaux esprits de la Ville , qui étoit chef de l'Académie. Après le souper on me donna les Marionnettes. J'avois si grande envie de dormir , que de meilleurs divertissemens ne m'auroient pas arrêtée. Le lendemain je résolus de voir tout ce qu'il y avoit de rare dans la Ville. L'on me dit qu'il falloit commencer par le Palais. J'y allai , & je trouvai sur mon chemin toute la garnison sous les armes dans la place. La vûe du Palais est admirable ; les appartemens y sont fort grands & beaux , quoique ce soit une vis-à-

DE MONTPENSIER. 259

le maison , point ajustée , meublée à l'Italienne. Dans une des plus belles chambres il y avoit le portrait du Roi sous un dais. Dans le cabinet de Monsieur le Vice-Légat il y avoit sur une table un livre tout ouvert , j'y lus , & j'y trouvai la Généalogie de M. le Vice-Légat, qui l'avoit sans doute laissée à dessein , pour que je visse qu'il étoit parent de la maison de Joyeuse. Il ne me dit rien ; j'imaginai ce qui en pouvoit être , & je lui fis une honnêteté là-dessus. Ensuite j'allai au Cours où je vis un monde infini. Le Cours est sur le bord du Rhône le long des murailles de la Ville , qui sont les plus belles du monde. Puis j'allai à la Synagogue voir les Juifs. Ils chanterent , jamais je n'ai vû un si vilain lieu ni de si vilaines gens. Après j'allai à une Notre-Dame qui est au bout de la ville. Il y a une fort belle Chapelle , où l'on me dit qu'il se faisoit force miracles. J'allai aussi aux Carmelites qui ne sont pas comme celles de France , & ensuite dans un autre Couvent , à la priere de Madame de Grillon , puis au bal qui se donnoit entre les Dames tour-à-tour. Si je ne me trompe, c'étoit ce jour-là chez Mademoiselle la Marquise de Châteauneuf , dont le mari étoit de la

maison de Simianne: Mademoiselle d'Orval & Mademoiselle de Montglas étoient à la bonne place. Je voulois être inconnue. Je m'étois mise sur un petit siege. Messieurs les Vice - Legats dansent ordinairement à ces bals; pour celui qui l'étoit alors, de la grosseur dont il étoit, il ne lui auroit pas été possible de le pouvoir faire. Il y avoit une coutume que l'on ne pratiqua pas ce jour-là, qui est, qu'à chaque courante, la Dame qui la devoit danser, alloit baiser Monsieur le Vice-Légat à sa place. Cela me sembla assez ridicule, & je lui dis que cela me paroissoit ainsi. Il me dit qu'il étoit bien-aise que je le désaprouvassé, qu'il en aboliroit la coutume. Le bal finit par-là.

Le lendemain avant que de partir, j'allai aux Celestins entendre la Messe dans la Chapelle de Saint Luxembourg, où l'on a une très-grande vénération. Il n'a pas été canonisé, parce qu'il avoit été fait Cardinal par un des Anti-Papes. La quantité de Miracles qu'il a faits, le grand nombre de morts qu'il a ressuscitez, lui ont donné une telle approbation & une telle dévotion, que l'Eglise a toléré celle des Peuples depuis quelques années. Cette même dévo-

tion s'est réveillée à Amiens dans l'Eglise de Saint Martin, où sont les Peres Celestins. La dernière fois que la Cour y fut, j'y allai; on a tant besoin du secours des Saints, que l'on ne les sçauroit trop chercher. Si l'on pouvoit lier une amitié étroite avec eux, & se conformer à la vie qu'ils ont menée, ces amis-là seroient plus solides & plus utiles que ceux du monde. Nous avons plusieurs alliances avec la maison d'où est sorti ce Saint. Lorsque je partis d'Avignon, je croyois aller passer au bac pour m'en aller par terre trouver Leurs Majestés. L'on me dit qu'il étoit rompu, ainsi je fus obligée de me mettre sur le Rhône. Le Vice-Légat qui alloit trouver le Roi, avoit un très-joli batteau, me le donna & en prit un autre. Si j'avois voulu éviter l'eau que je craignois extrêmement, il m'auroit fallu attendre quelques jours. J'avois dit au Roi le jour que je me rendrois auprès de lui; ainsi quelque répugnance que j'eusse d'aller par eau, je n'hésitai pas à m'y mettre. Lorsque j'entrai dans le batteau, j'y priai Dieu du meilleur de mon cœur, je me recommandai à lui, & après cela je fis mon voyage. Comme il avoit fait un furieux froid & qu'il dégelait, il y

avoit des glaçons qui sembloient des rochers effroyables. Le Rhône va d'une vitesse qui fait à mon gré plus de plaisir que de peur, il faisoit très-beau, aussi j'eus la vûe du Pays qui est admirable. Je me rassurai si bien sur l'eau, que je m'endormis dans le batteau; ainsi je trouvai le trajet très-court jusqu'à Arles. Comme j'entrai chez la Reine, elle s'écria: quoi vous êtes venue par eau! Je lui dis, que l'envie que j'avois de me rendre auprès d'elle, avoit surnommé toutes mes craintes, & que je n'en aurois jamais qui me pûssent faire manquer au moindre de mes devoirs. Tout le monde me dit, vous n'avez pas eu peur? à la Cour les moindres circonstances font parler long-tems, tant on y est inutile & peu habile. Je servis de conversation tout ce soir-là. Il avoit fait une si horrible gelée & qui avoit duré si long-tems, que le Lieutenant-Colonel des Gardes Fournille, homme de bonne foi, dit au Roi & à la Reine, que le Regiment des Gardes avoit passé de Tarascon à Beaucaire sur la glace, & qu'il avoit été tout couvert de poudre sur le chemin, tant il étoit sec & battu. L'on ne resta qu'un jour à Arles, le lendemain l'on alla coucher à Solon. Cette place

DE MONTPENSIER. 263

est située dans un endroit de Provence que l'on appelle la p'aine de Crau. C'est un Pays fort pierreux , où il ne croît quasi rien que du serpolet, ce qui fait que l'on y estime grandement les moutons qui en mangent. Pour moi je n'ai pas trouvé que la viande le sentît comme on le disoit. Je ne sçai si je ne me connoissois pas à goûter ce qui est bon & méchant. Je sçai bien que le mouton de Beauvais me semble meilleur, & a beaucoup plus de mine que l'autre, parce qu'ils y sont fort petits. Cette Ville n'a donc rien de recommandable que la naissance de Nostradamus ; l'on y voit son tombeau dans un des pilliers de l'Eglise. Je ne me souviens pas s'il y a une épitaphe, je ne doute pas qu'elle n'y soit, & comme elle y doit être en Latin, je n'en aurois pû rien dire quand même je l'aurois vûe. Ce personnage s'est rendu si célèbre par ses prédictions, qu'il n'a pas besoin d'autre mérite pour se rendre considérable dans les siècles à venir.

L'on alla coucher à Aix, où l'on reçut Leurs Majestés à l'ordinaire. Elles logerent à l'Archevêché chez le Cardinal Grimaldi. Il me semble qu'il n'étoit pas chez lui. **A**

étoit en Italie ou à Monaco. Le Prince de ce nom étoit de même maison que lui. Son petit-fils le Duc de Valentinois épousa dans ce tems-là Mademoiselle de Grammont, fille du Maréchal, qui étoit une belle & aimable personne. Ce mariage s'étoit fait à Bidache, au retour de l'Ambassadeur d'Espagne. M. de Valentinois étoit jeune, bien fait & grand Seigneur; avec tout cela il ne plaisoit pas à Mademoiselle de Grammont, qui étoit très-fâchée de se marier. Il y avoit quelqu'un à la Cour qui lui plaisoit davantage, & en cela son goût n'étoit pas dépravé. Il y a eu assez de gens qui ont été de ce goût, & même un peu trop, pour le bien du personnage. Il y avoit eu des troubles en Provence, comme je l'ai déjà dit, & sur-tout à Marseille, où l'on avoit envoyé des troupes pour moriginer les mutins. Il est fort extraordinaire que pendant que l'on faisoit la paix à Saint Jean-du-Luz, & que le Roi étoit dans les Provinces voisines, on se soulevât dans un coin du Royaume. L'on punit bien l'insolence des Marseillois : on fit abattre un des côtés des murailles de leur Ville, & l'on fit bâtir une Citadelle de l'autre. Monsieur de Mercœur qui étoit Gouverneur de la

Province

DE MONTPENSIER. 265

Province, fit cette expédition, secondé de Monsieur le Président d'Oede, qui étoit proprement l'homme du Roi & qui faisoit tout dans la Province, c'est-à-dire, la pluie & le beau tems. Il avoit été dans le commencement à la tête des révoltés contre Monsieur d'Angoulême, qui en étoit Gouverneur, de la même manière que les Bourdelois avoient fait autrefois contre Monsieur d'Epernon. Il disoit avec tous ceux de sa révolte que ce n'étoit pas contre le Roi; cependant on en jugeoit autrement. Le premier Président revint à son devoir; il fut chaud & emporté pour le parti du Roi, comme il l'avoit été auparavant pour l'autre; ainsi il s'étoit fait hair dans la Province. Il se mit mal avec tous ceux qui avoient été dans les commencemens révoltés avec lui. Pendant que l'on fut à Aix, l'on en châtia, l'on en fit pendre, l'on en envoya aux Galeres, & l'on exila quelques-uns des principaux du Parlement dans des pays fort éloignés. Et comme tout cela se faisoit par ses conseils, il acheva de s'attirer l'aversion de tout le monde. Pour rétablir l'autorité du Roi, l'on fit tous ces genres de châtimens, qui autoriserent le premier Président, & le rendirent d'autant

plus redoutable , que c'étoit lui qui faisoit tout. Monsieur de Mercœur n'osoit rien décider , & lorsqu'on lui faisoit une demande , il répondoit bonnement que l'on s'adressât à Monsieur le Premier Président , qui agiroit ainsi qu'il trouveroit à propos. L'homme qui fut condamné aux galeres avoit été Capitaine dans le Régiment de Valois. Il me fit prier de parler pour lui au Roi. Je m'adressai à Monsieur le Cardinal , qui me renvoya au Premier Président , & me dit , je ne sçai pas les affaires de ce Pays-ci; c'est lui qui se mêle de tout. Je lui en parlai. Il me fit force complimens , & ne laissa pas d'envoyer l'homme aux Galeres. C'étoit un homme bien-fait. Je le vis lier , cela me fit pitié. Il sçavoit que j'avois parlé pour lui , ce qui l'obligea à regarder à mes fenêtres. Je m'en ôtai , & je vous avoue que cela me fit d'autant plus de peine , que je sçavois que c'étoit le Premier Président lui-même , qui l'avoit engagé dès le commencement des troubles dans le parti. C'est ce qui faisoit son crime , & il l'envoyoit aux Galeres. Quoiqu'il me fût dur de voir souffrir un homme , je ne laissai pas de concevoir qu'il falloit que le Premier Président eût des raisons pressan-

tes pour le service du Roi d'agir ainsi, parce qu'il étoit de mes amis, & que j'avois beaucoup d'estime pour lui. C'est un homme de mérite de la maison de Fourbin. Après avoir fait tous les châtimens, l'on chanta le *Te Deum* pour la paix; elle fut publiée le second Février, qui est la fête de Notre-Dame. Cela se fit dans la Cathédrale, & lorsque la cérémonie fut finie, l'on publia la paix dans toutes les places publiques, & dans les carrefours de la Ville. Le Parlement y étoit en robes rouges, toutes les autres Compagnies, les Corps de Ville, les Ambassadeurs, tout y étoit de la même manière & avec les mêmes cérémonies qu'on a accoutumé d'observer à Paris. C'étoit une joie si générale, qu'on n'en a jamais vû une si naturelle dans l'esprit & dans le cœur de tout le monde. La mienne fut troublée sans sçavoir pourquoi. Je m'en allai à mon logis pleurer, & je ne pus essuyer mes larmes pendant une grosse heure. Je dis à Commenges, il faut qu'il me soit arrivé quelque malheur que je ne sçache pas, & dont mon état soit un pressentiment. Il se moqua de moi, & me dit, ce sont des vapeurs qui ne signifient rien. J'en fus inquiète plus

de vingt-quatre heures. A force de m'en faire la guerre & de me tourmenter là-dessus , je n'y songeai plus , & je ne m'occupai que du bruit qui couroit , que Monsieur le Prince alloit venir. Cela me réjouit beaucoup. Monsieur de Longueville vint deux jours devant lui. Le jour qu'il arriva j'étois chez la Reine fort empressée de voir Monsieur le Prince. Elle me dit , ma nièce , allez-vous en autour du logis , Monsieur le Prince m'a fait prier qu'il n'y eût personne la première fois que je le verrois. Je me mis à sourire de dépit , & lui répondis , je ne suis personne. Je crois même que Monsieur le Prince sera étonné s'il ne me trouve pas ici. Elle insista d'un ton fort aigre. Ainsi je m'en allai dans la résolution de m'en plaindre à Monsieur le Cardinal , ce que je fis le lendemain , & lui dis , que si pareille aventure m'arrivoit une autre fois , je m'en irois. Il me fit de grandes excuses. J'envoyai faire des complimens à Monsieur le Prince , & lui témoigner l'impatience que j'avois de le voir. Il me manda qu'il étoit au désespoir de n'oser venir chez moi , qu'il n'eût été chez Monsieur , de manière que je ne le vis que le lendemain. Il étoit à la Cour , comme s'il n'en

DE MONTPENSIER. 269

eût jamais sorti. Le Roi lui parloit familièrement de tout ce qu'il avoit fait, tant en France qu'en Flandres, & cela avec autant d'agrément, que si les choses s'étoient toutes passées pour son service.

Milord Germain vint à Aix. Je lui parlai du Mariage du Roi d'Angleterre avec Hortence. Il me le désavoua fort. On résolut d'aller à la Sainte Baume & à Toulon. Comme la Cour faisoit de petites journées, je suppliai la Reine de me permettre de ne pas partir avec elle, parce que j'avois la migraine, qui me venoit d'avoir veillé toute la nuit. Je l'avois passée au bal & à une Comedie où étoit Monsieur le Prince, avec qui j'avois beaucoup parlé : il étoit auprès de moi. Le Roi se vint mettre de la conversation, l'on parla fort de la guerre, & Monsieur le Prince & moi raillâmes fort de toutes les folies que nous avions faites. Le Roi entroit le mieux du monde dans nos plaisanteries. Quoique j'eusse déjà la migraine, je ne m'y ennuyai pas du tout. Comme Monsieur le Cardinal avoit la goutte & qu'il restoit à Aix aussi-bien que moi, nous devions le lendemain travailler à nos dépêches pour Blois. où je devois envoyer Brais qui étoit arrivé

de Piémont, il y avoit déjà quelque tems. Comme il me falloit concerter avec le Cardinal & que j'avois à écrire à Monsieur, & qu'il avoit eu beaucoup d'affaires, il m'avoit remis d'un jour à l'autre jusqu'à ce moment-là qui me parut favorable; & c'est pour cela même que je ne voulus pas le perdre. Brays à son arrivée m'avoit rendu compte, que lorsqu'il fut à Turin, on avoit eu beaucoup de curiosité de sçavoir qui il étoit, quoiqu'on eût dû aisément le reconnoître, parcequ'il avoit un de mes valets de pied avec lui. Apparemment ceux qui avoient donné lieu à cette curiosité ne connoissoient pas ma livrée. L'on envoya Prudhomme, qui étoit fils d'un barbier du Roi, qui ne manqueroit pas de connoître si c'étoit un homme de la Cour. Lorsqu'il en eut informé Monsieur le Duc de Savoye, il lui envoya un de ses carosses avec des valets de pied & un Maître des Cérémonies dedans. Il alla chez Madame Royale. Comme elle l'avoit vû à Lyon, elle lui dit, quelle bonne raison a obligé ma niece de m'envoyer visiter? Il lui donna ma lettre, & lui dit, Votre Altesse Royale verra elle-même la raison pour laquelle Mademoiselle m'a envoyé.

Elle la lut , & lui répondit , je ne sçai ce que c'est , je ne me plains point d'elle , & n'entra pas plus avant en matiere avec lui. Elle lui parut surprise & beaucoup embarrassée. Elle le mena voir un cabinet où il y avoit bien des bijoux , & après lui demanda s'il ne vouloit pas voir son fils. Il lui répondit , qu'il n'en avoit point d'ordre. Elle lui repliqua , je veux que vous le voyiez. Il lui demanda où j'étois , comment je me portois , & où étoit la Cour , & tout cela pendant qu'il s'habilloit & se promenoit. Il y resta cinq ou six jours sans qu'on lui parlât de le dépêcher. Madame Royale l'envoya chercher pour le faire aller à la Comedie , un jour que Monsieur de Savoye y étoit auprès de Mademoiselle de Trezezon. Lorsqu'il en sortit, il lui dit , venez dîner demain avec moi. Il y alla , & après avoir fait bonne chere , & bû à ma santé , il le fit monter dans un cabinet avec une machine à ressort , où il y avoit cinq ou six personnes , dont j'ai oublié les noms , après quoi il lui dit , je m'en vais glisser , venez avec moi. Il le fit mettre seul avec lui dans sa caleche ; puis il lui dit , je sçai que je suis la cause innocente de votre voyage. Je serois bien malheureux si j'avois

pû déplaire à Mademoiselle. Brais lui répondit qu'il étoit vrai que l'on avoit écrit à Monsieur d'une maniere qui m'avoit fait de la peine , que Son Altesse Royale sçavoit bien que ce qu'on lui avoit mandé n'étoit pas. Il lui répondit , je ne suis pas assez heureux pour que Mademoiselle ait voulu m'écrire , & je suis assez malheureux , à ce que l'on m'a dit , pour qu'elle se soit moquée de moi à Lyon. Brais lui répondit ce que son bon sens lui inspira là-dessus , & Monsieur de Savoye reprit la parole , & lui dit , s'il y avoit quelqu'un dans mes Etats qui eût dit , écrit ou agi d'une maniere qui eût déplû à Mademoiselle , je le ferois périr. Sur cela il lui fit mille honnêtetés , & autant de protestations de services pour moi. Il glissa sur la glace. Brais envoya chercher un valet Hollandois qu'il avoit avec lui , qui s'acquitta mieux de cet exercice que toute la Cour de Savoye , après quoi ils remonterent en caleche pour aller à la ramasse en traîneau. Le Marquis de Fleuri y arriva. Monsieur de Savoye s'adressa à Brais pour lui dire , voyez ce coquin , il n'est venu ici que pour m'espionner & pour voir ce que je vous dirois ; allons lui passer sur le ventre.

Brais lui répondit qu'il le supplioit de songer qu'il avoit l'honneur d'être avec lui, qu'il lui demandoit la grace de ne pas exécuter son projet. Il s'emporta horriblement contre Fleuri. Après qu'il fut de retour de la ramasse, avant que de sortir de la caleche, Monsieur de Savoye lui recommença toutes les protestations de services & de respect pour moi qu'il avoit déjà faites, & embrassa Brais avec beaucoup d'honnêteté. Brais lui dit, qu'il croyoit prendre congé de lui. Son Altesse Royale répondit, je vous ai voulu parler ici, parce que je n'oserois le faire devant le monde, ni vous embrasser comme je viens de faire. Lorsqu'il arriva à son logis, il trouva la réponse que Madame Royale avoit faite à la lettre que je lui avois écrite. Comme c'étoit la veille de Noel, il la fit supplier de trouver bon qu'il demeurât jusqu'au jour d'après. Elle lui manda qu'il pouvoit attendre autant qu'il lui plairoit. Elle ne hazardoit rien, il avoit autant d'envie de s'en aller qu'elle en pouvoit avoir de le voir partir.

Le soir qu'il prit congé de Madame Royale, en traversant une salle peu éclairée, on vint le prendre par la tête & lui boucher les

yeux. Il voulut se débarasser. Il trouva que c'étoit Monsieur de Savoye qui l'embrassoit, & qui lui dit, j'ai voulu encore vous réitérer mes complimens & mes assurances de respect pour Mademoiselle. Cette maniere de proceder me parut fort d'un enfant. Il ne me fit pas repentir de celui que j'avois tenu à l'égard de Madame sa mere qui m'avoit mise hors d'état de renouer jamais commerce avec elle. Lorsque je rendis compte de tout cela à Leurs Majestés & à Monsieur le Cardinal, ils n'en furent pas surpris, parce qu'ils connoissoient mieux que moi Monsieur de Savoye. Je leur montrai la lettre que Madame Royale m'écrivoit en réponse de la mienne. J'avois arrêté avec Monsieur le Cardinal de l'envoyer à Monsieur. Elle étoit aussi soumise que la mienne lui devoit avoir paru fiere. Elle me marquoit qu'elle n'avoit rien écrit ni dit de ce que Monsieur se plaignoit, ainsi j'eus le plaisir de la faire dédire honteusement de tout ce qu'elle avoit mandé.

Monsieur le Prince s'en alla à Paris, où il n'avoit pas encore été. Il partit l'après midi du jour que le Roi s'en alla à Toulon. Il me vint voir pour me dire adieu. Nous

DE MONTPENSIER. 278

causâmes deux heures de tout ce qui s'étoit passé. Il me dit très-souvent qu'il n'oublieroit jamais les obligations qu'il m'avoit, & qu'il seroit toute sa vie fortement attaché à tous mes intérêts: sur le chapitre de la Comtesse de Fiesque, il en usa tout comme je le pouvois desirer. Je fus très-contente de lui. Je lui dis que j'avois toujours considéré & aimé le Comte de Fiesque, qui étoit mort depuis deux ou trois mois, que je le priois d'avoir soin de son fils. Il me promit merveilles là-dessus. Il oublia bientôt ses bonnes intentions. Il songea à ne faire jamais rien pour lui, quoique le pere l'eût servi avec beaucoup d'honneur & de fidélité. Il y avoit même mangé tout son bien, & perdu l'occasion de se faire faire justice sur de grandes prétentions par la maison de Fiesque: Monsieur le Cardinal l'aimoit, & avoit résolu de le protéger, mais le Comte sacrifia tout pour suivre Monsieur le Prince: ainsi il ruina sa fortune & celle de toute sa famille. Monsieur le Prince partit tard. Il avoit dîné avec le Cardinal. Je crus qu'il le falloit laisser en repos tout le reste de la journée, & attendre au lendemain à aller lui parler des lettres que nous avions à écrire à Monsieur,

en même-tems que nous envoyerions Brays lui rendre compte du voyage qu'il venoit de faire à Turin. Le même soir que je travaillois à mon ouvrage dans ma chambre, il y entra un courier, qui étoit un espece de folâtre qui divertissoit Monsieur. Il jetta un gros paquet sur ma table & me dit, votre pere n'est pas mort, je crois qu'il n'en mourra pas de cette fois. Le Cardinal est-il ici? j'ai un paquet à lui remettre. Je fus fort effrayée & très - impatiente de lui demander ce qu'il vouloit me dire. Il me conta que Monsieur avoit eu le transport au cerveau; qu'il en étoit revenu, qu'on avoit envoyé à Paris chercher Guenault. J'ouvris mes lettres, où je trouvai une relation de Mascrani écrite de la main de Belai, Medecin de Blois, très-habile homme, qui étoit consultant de Monsieur, & qui est présentement à moi. Cette relation faite par Guenault, Brunier premier Medecin de Monsieur & plusieurs autres Medecins marquoit une fort grande maladie. Elle ne decidoit rien de l'état présent de Monsieur. Il paroissoit qu'il y auroit eu beaucoup à craindre si cette maladie avoit regardé un particulier: & comme Monsieur étoit un grand Prince, l'on disoit qu'il étoit

DE MONTPENSIER. 277

hors de danger. J'envoyai chez le Cardinal, qui de son côté avoit fait partir un Gentilhomme pour me venir faire ses complimens sur l'inquiétude qu'il concevoit que le mal de Monsieur me devoit causer ; qu'en son particulier il en avoit une fort grande ; que s'il n'avoit pas été si tard il seroit venu me voir, qu'il y viendrait le lendemain. Je l'envoyai consulter sur l'envie que j'avois de partir sur le champ pour aller a Blois. Je ne pouvois demeurer en repos dans l'état que je sçavois où étoit Monsieur , quoique tout ce qui étoit autour de moi m'amusât par des assurances qu'il se portoit mieux. Il me manda qu'il ne sçavoit pas assez les manieres de France pour me pouvoir dire ce que j'avois à faire dans une pareille occasion. Le Duc d'Anville qui avoit été toute sa vie à Monsieur , & qui avoit un grand attachement pour Monsieur le Cardinal , vint me voir pour me persuader d'attendre le lendemain à prendre ma résolution. Je questionnai fort mon Medecin , qui me dit , je n'aurois pas été si hardi que les Messieurs qui ont écrit la relation ; je n'aurois pas décidé que Monsieur fût hors de danger ; il est à craindre que le même transport ne le prenne & ne l'em-

porte , & que l'humeur ne se jette sur quelque partie du corps & qu'il en demeure paralytique. On peut assez juger sur ce raisonnement , si je passai la nuit fort tranquillement. Outre l'état de Monsieur , il me passa des affaires si désagréables dans la tête , que je m'en trouvai fort troublée. Monsieur le Prince de Conti qui avoit toujours bien vécu avec moi , me vint voir le matin avec un fort grand empressement. Je lui parlai de mon voyage. Il trouva que j'avois raison de vouloir aller auprès de Monsieur. Nous ajustâmes la maniere avec laquelle je pouvois faire le plus de diligence , qui étoit de prendre de Ville en Ville les chevaux des Evêques & des Gouverneurs , & que nous en trouverions quasi jusqu'à Blois , avec quelques secours de gens de condition qui étoient sur ma route. Je devois mener peu de gens avec moi qui auroient couru la poste , & le reste devoit demeurer avec mon équipage à suivre la Cour , que je serois venu rejoindre , après avoir trouvé Monsieur assez bien rétabli , pour n'avoir rien à craindre. Tout cela résolu , Monsieur le Prince de Conti & Madame sa femme à qui mon Medecin avoit dit que la premiere nouvel-

le que j'aurois seroit la mort de Monsieur, ne me quitterent plus. Ils me conseillèrent d'envoyer un courier à Blois, & d'attendre-là les premières nouvelles; que selon ce que l'on me manderoit je partirois. Je m'opiniâtrois fort de m'en aller. J'y étois portée par mille raisons, qui sans celle de mon devoir, me faisoient desirer avec passion de voir Monsieur. M. le Prince de Conti me dit, puisque vous ne voulez pas me croire, rapportez-vous-en à la décision de Monsieur le Cardinal, nous allons lui expliquer votre résolution, afin qu'il nous dise son sentiment. Ils revinrent me dire qu'il étoit au desespoir de ne pouvoir venir lui-même me conseiller de ne pas partir que je n'eusse reçu un second courier; que s'il n'avoit pas été malade il seroit venu lui-même me persuader de suivre cet avis. Comme je crus que je devois déferer à ses sentimens & à ceux de Monsieur le Prince de Conti, je dépêchai un de mes valets-de-chambre, qui étoit un garçon d'esprit. Madame la Princesse de Conti ne me quitta plus. Nous allions toute la journée dans des Couvents, & tout le reste du tems tout ce qu'il y avoit à Aix de personnes de la Cour & d'honnêtes gens de la

Ville, ne bougeoient de mon logis pour tâcher d'amuser & diminuer mon inquiétude. J'envoyai chercher les grands Vicaires de Monsieur le Cardinal Grimaldi, pour leur dire de faire prier Dieu pour Monsieur. Ils ordonnerent les Prieres de quarante heures. Le Parlement fit cesser les Comédiens ; l'on fit tout ce qui pouvoit marquer le respect & l'affection que l'on avoit pour Monsieur.

Le Dimanche gras j'allai à la Messe aux Peres de l'Oratoire, l'après diner à Vêpres, au Sermon & au Salut. Madame la Princesse de Conti étoit avec moi. Monsieur de la Vrilliere, Secrétaire d'Etat, qui étoit demeuré à Aix, ouvrit la malle du courier qui passoit pour aller à la Cour, pour voir s'il n'y avoit point de lettres pour moi. Il n'en trouva pas. Il m'envoya un courier le Dimanche au soir, duquel on ne me dit rien que je n'eusse soupé, & encore ce fut par moi-même que j'appris ce que je craignois le plus. Je rentrai dans ma chambre, j'y trouvai tous mes gens assemblez ; cela me surprit. Je leur demandai si Cabane étoit revenu, ils me répondirent qu'il étoit arrivé. Je lui avois ordonné de revenir sur ses pas s'il apprenoit la mort de Monsieur en

chemin. Je n'en doutai plus. J'entrai dans mon cabinet où je fondois en larmes. J'ai le cœur bon. Je sentis dans ce moment-là toute la tendresse que la nature inspire dans de semblables occasions, & je n'eus de souvenir & de sensibilité que celle d'une violente douleur. Après que mes premiers mouvemens me donnerent la liberté de penser à moi, je songeai qu'il étoit de mon devoir de donner part au Roi de la mort de Monsieur : ce sont de ces démarches de dignité où l'on ne doit jamais manquer. J'écrivis à Monsieur le Cardinal que l'état où j'étois ne me permettoit pas d'écrire au Roi ; que mon devoir m'obligeoit de lui faire sçavoir la mort de Monsieur ; que je le suppliois de la lui vouloir dire, & que j'envoyois ce Gentilhomme pour cela. C'étoit Colombins que j'avois aussi chargé de voir la Reine & Monsieur. M. le Cardinal n'étoit arrivé que la veille à Toulon, il n'étoit parti d'Aix que le lendemain qu'il m'avoit fait dire qu'il me conseilloit de ne pas m'en aller que je n'eusse reçu de secondes nouvelles. J'envoyai avertir le Prince de Conti : j'avois donné cet ordre dès le soir, afin qu'on y allât de bonne heure, & qu'on lui

dit de ma part que je ferois bien-aîsé qu'il eût le Gouvernement de Languedoc ; que je lui conseillois de le demander , & que je le priois en même-tems de ne vouloir pas parler des Gouvernemens particuliers , afin qu'on les laissât à ceux à qui Monsieur les avoit donnez , qui n'étoient pas pourvus du Roi par la négligence de Monsieur , & par le respect qu'ils avoient eu pour lui , qui les avoit empêché de le presser pour leur obtenir des Provisions. Ensuite je donnai ordre à tout ce qui m'étoit nécessaire pour mon deuil , & après cela je me couchai , occupée d'un sensible regret de ce que Monsieur étoit mort , & persuadée qu'il avoit raison de ne pouvoir pas être satisfait de moi par tout ce qu'on lui avoit dit sur cette affaire de Savoye dont je ne lui avois pas encore fait connoître la vérité. Brays étoit sur le point de partir pour cela , comme je l'ai déjà dit. Tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur & moi me revenoit dans l'esprit , non pas pour lui en sçavoir mauvais gré , c'étoit pour déplorer mon malheur de ce qu'il avoit toujours eu auprès de lui des gens malintentionnez contre moi , & pour le reproche qu'il se faisoit d'avoir mal usé de mon bien.

J'étois donc pleine d'inquiétudes, & je cherchois avec une grande douleur le souvenir de toutes les occasions qu'il avoit pû croire que je lui avois manqué de respect, quoique dans mes intentions, ni dans ma conduite, & encore moins dans les sentimens de mon cœur, je ne trouvasse rien à me reprocher, je ne laissai pas de me tourmenter beaucoup & de redoubler ma douleur, lorsque je songeois qu'il n'avoit jamais pû connoître les véritables sentimens de tendresse que j'avois toujours eu pour lui, parce que les gens que je viens de dire lui tournoient toujours les affaires à mon désavantage. Quoique je m'examinasse de toutes les manieres, & que je ne me trouvasse aucunement coupable, je ne laissois pas de sentir mon état avec des accablemens & des chagrins qui ne se peuvent exprimer ni concevoir, que par les personnes qui en auroient fait une aussi rude épreuve que le fut la mienne, qui m'empêcha de dormir assez long-tems. Comme je crus que la mort de mon pere me donneroit des affaires, j'envoyai un courier à Préfontaine pour lui ordonner de me venir trouver. Cela n'embarassa pas Guilloire lorsqu'il entra à mon service. Je lui avois promis qu'au

retour de Préfontaine je lui donneroïſ la Charge de mon Tréſorier, ou de l'argent, parce qu'il avoit quitté une Charge dont il avoit de l'agrément chez la Reine. Je lui voulois donc acheter celle de mon Tréſorier, qui étoit dans ce tems-là à bon marché, & qui a valu beaucoup depuis. Lorsque Préfontaine me l'avoit donné, il m'avoit dit qu'il étoit propre à l'occuper, & il l'avoit engagé ſur ce pied-là, parce que j'avois réſolu de me défaire de celui qui la rempliſſoit, duquel je n'étois pas contente, à cauſe que pendant que j'avois été à Saint Fargeau, il m'avoit écrit deux ou trois fois qu'il n'avoit plus d'argent pour payer à mon Procureur; que mes Fermiers ne le vouloient plus payer. Je le menaçois de le chaffer. Il revenoit à me demander pardon. Outre ces raiſons il avoit une femme ſi extravagante, par l'amitié qu'elle ſe picquoit d'avoir pour les Comteſſes, que je ne la pouvois ſouffrir. L'un & l'autre m'avoient ſi mal ſervi & avoient ſi bien fait leurs affaires en peu de tems par la tolerance des gens de mon Pere, qu'ils avoient amaffé de fort grands biens, leſquels ſ'en ſont allés comme ils étoient venus après la mort. Sa femme continua dans

DE MONT PENSIE R. 285

sa mauvaise conduite , ou plutôt par une juste punition de Dieu , elle est venue dans une assez grande misère. Tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Aix me vinrent voir. Le Parlement & toutes les compagnies , avec les Etats qui y étoient assemblez , me députerent pour me faire des complimens , & ensuite ils me vinrent tous voir chacun en particulier dans un tems aussi douloureux que l'étoit celui-là. Pour moi je me trouvai fort heureuse d'avoir Messieurs les Evêques de Digne de la Maison de Fourbin , & de Vence ; autrement Monsieur Godeau , qui a écrit si utilement pour le bien de l'Eglise. Ils me venoient voir tous les jours , & leur conversation me donnoit quelque consolation. Le Roi , la Reine , Monsieur & Monsieur le Prince , & tout ce qu'il y avoit de gens en France de quelque qualité qu'ils fussent , enverroient ou arriverent pour me faire des complimens , ou m'écrivirent , avec une infinité de Princes étrangers. Les uns parce qu'ils étoient mes Parens , il y en avoit beaucoup du côté de ma mere , & les autres par la consideration particuliere qu'ils avoient pour moi. Belloi vint de la part de Madame pour donner part à Sa Majesté de la mort de Mon-

fieur. J'envoyai Masi un de mes Ecuyers à Blois pour faire des complimens à Madame & à mes Sœurs, avec ordre de leur faire beaucoup d'amitié de ma part.

La Reine d'Angleterre, qui avoit fort envie de marier la Princesse sa Fille, avoit eu quelque pensée sur Monsieur de Savoye, & pour en commencer la négociation elle avoit fait aller Deschappelles, Mari de Madame de Fienne, qui avoit quelque correspondance avec Madame Royale. Le Roi causoit dans le carosse avec Monsieur, & lui faisoit toujours la guerre sur l'envie qu'il avoit de se marier. Il lui dit un jour, vous épouserez la Princesse d'Angleterre, parce que personne n'en veut. Monsieur de Savoye l'a refusée. J'en ai fait parler à Monsieur de Florence, où l'on n'en veut point : c'est pourquoi je conclus que vous l'aurez. L'on voyoit visiblement que le Roi ne les aimoit point, quoique la Reine eût beaucoup d'affection pour eux. La Palatine ménageoit ce mariage pour Monsieur sous main, & l'on en parloit dans les endroits où l'on croyoit en sçavoir des nouvelles particulieres. Pour moi je n'y prenois aucun intérêt. Je n'avois jamais été persuadée que j'eusse pû être heureuse avec

lui. Il a paru que je n'ai pas souhaité cet établissement, puisque je l'ai refusé.

La Cour étoit à Toulon, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'elle apprit la mort de Monsieur, & comme c'étoient les derniers jours de carnaval, cela fit finir tous les plaisirs. Le Roi fit le chemin qu'il avoit résolu & après s'en revint à Aix. Pendant l'absence de la Cour, j'allois me promener; je ne pouvois pas, lorsque je voyois du beau tems, demeurer dans ma chambre qui m'étoit beaucoup plus désagréable depuis qu'elle étoit tendue de noir. Je fis faire un ameublement gris, c'est le premier qui avoit paru à une fille, il n'y avoit que les femmes veuves qui s'en fussent servies, ainsi l'on vit bien que je voulois porter le deuil le plus régulier, & le plus général qui eût jamais été. Tous mes gens jusqu'aux marmitons, & les valets de tout mon domestique en furent vêtus, les couvertures des mulets, les caparaçons de mes chevaux avec ceux de mes sommiers, tout fut en noir. Cela parut très-beau la première fois que la Cour marcha, & l'on dit que j'étois magnifique en tout ce que j'ordonnois. Les promenades que j'ai dit que je faisois, pendant que la Cour n'étoit point à Aix, aboutissoient toujours à quelque Cour.

vent. J'étois souvent aux Carmelites , & ce fut dans cette Eglise que je fis faire un service pour Monsieur.

Monsieur le Cardinal arriva devant le Roi. Il vint à mon logis ; il me témoigna un sensible regret de la perte de Monsieur ; il m'exagera les obligations qu'il lui avoit , & quoi qu'il lui eût fait de la peine dans bien des occasions , le souvenir de ces mêmes obligations avoit toujours prévalu & étouffé tous ses ressentimens ; qu'il ne lui avoit jamais sçu mauvais gré de tout ce qu'il avoit fait contre lui ; qu'il sçavoit bien qu'il avoit été poussé par des gens mal intentionnez pour l'un & pour l'autre ; que dans le tems qu'il en avoit été le plus persécuté, il sçavoit que Monsieur l'aimoit ; qu'il lui avoit même donné des marques d'estime & de confiance ; qu'il vouloit les reconnoître dans les personnes de ses enfans ; qu'il me prioit de croire qu'il alloit songer à mon établissement , puisqu'il ne l'avoit jamais fait ; que c'étoit son affaire ; qu'il me conjuroit de le laisser faire & de ne me donner aucune inquiétude ; qu'il penseroit aussi à mes sœurs, qu'il falloit que je leur servisse de mere , parce que Madame gâteroit toutes les affaires
dont

dont elle se mêleroit ; qu'il falloit seulement lui donner de quoi vivre selon sa condition , & considérer qu'elle avoit été femme de Monsieur ; que pour l'aînée de mes sœurs , il avoit dessein de la marier au Prince de Toscane ; qu'il en avoit déjà parlé à l'Abbé des Bouttes : que cette affaire étoit aisée , parce qu'on la souhaitoit extrêmement dans ce pays-là ; que pour la seconde qui n'étoit pas bien faite , & avoit la taille gâtée , il la falloit donner à Monsieur de Longueville pour son fils aîné le Comte Dunois ; que Madame de Longueville étoit fort riche ; que l'on ne lui donneroit rien , & qu'il se tiendrait fort honoré d'épouser une fille de Monsieur ; qu'elle garderoit son rang & seroit plus heureuse que celle qui sortiroit de son pays. Que la dernière étoit accordée avec M. le Duc d'Enguien , qu'il n'y avoit qu'à achever l'affaire. Je trouvai toutes ces dispositions admirables. Je n'avois pas envie de me marier , mais je trouvois tout ce que l'on m'en disoit merveilleux , & j'écoutois tout avec plaisir.

Le Roi , la Reine & Monsieur n'arriverent que le lendemain. Ils vinrent ensemble chez moi. Le Roi me dit , vous verrez demain

mon Frere avec un manteau qui traîne. Je crois qu'il a été ravi de la mort de votre pere pour avoir le plaisir de le porter. Je suis bienheureux qu'il ait été plus vieux que moi, sans cela mon frere auroit souhaité ma mort pour le pouvoir mettre. Il croit hériter de son appanage, il ne parle que de cela ; il ne le tient pas encore. Après que le Roi m'eut fait son compliment, & qu'il eut demeuré quelque tems avec moi, & après m'avoir fait mille honnêtetez, il me disoit qu'il vouloit me servir de pere, qu'il y étoit obligé. La Reine me parla aussi avec des termes pleins de bonté. Elle fut présente aux plaisanteries que je viens de dire que le Roi avoit faites. Il est vrai que le lendemain Monsieur vint avec un manteau d'une furieuse longueur. Il eut grand soin de me prescrire quantité d'ordres pour ma belle-mere, afin qu'elle ne manquât à rien pour la dignité de son deuil. Je ne voulus pas me charger de lui rien mander, & je crois qu'elle ne s'en soucia gueres, & qu'elle étoit peu sensible à ce qui avoit quelque rapport à la gloire de notre Maison. Belloy me conta que tous les Lorrains qui étoient auprès d'elle, disoient, Madame sera bien riche à

DE MONTPENSIER. 201

cette heure que Monsieur est mort, & elle fera de son bien ce qu'elle voudra. Le même jour que Monsieur mourut, elle rompit sa maison, & elle envoya chercher toute la vaisselle pour la ferrer. Elle faisoit fermer les portes tous les soirs. Cela obligeoit les Prêtres qui étoient auprès du corps de Monsieur de s'en aller, & comme il n'en restoit pas un, l'on ne faisoit aucune priere, quoi qu'on ait toujours accoutumé d'en faire sans cesse auprès des gens de la qualité de Monsieur. Ses maneges allerent jusqu'au point, qu'il n'y avoit ni lumieres pour éclairer, ni bois pour faire du feu, quoi qu'il fit un très - grand froid. L'on disoit que c'étoit l'affliction de Madame qui l'avoit empêchée de songer à rien de ce qu'il falloit faire. Pour moi l'on n'en pouvoit pas dire de même, j'ai une force d'esprit qui est plus agissante dans mes malheurs, que dans un état tranquille. Ainsi j'espere que je ne manquerai jamais à pas un de mes devoirs. Belloy me dit encore qu'on avoit ôté les draps du lit de Monsieur, & qu'il avoit failu que Madame de Raré en donnât un pour l'ensevelir. Les femmes ont fait de même à la mort de Madame, après qu'elle eut été embaumée.

elles ne voulurent pas donner une chemise. Elles disoient qu'elles n'en avoient point ; ainsi ce fut Madame la Princesse de Virtemberg qui fournit le linge nécessaire en pareille occasion. Je questionnai fort le petit Belloy sur tout ce qui s'étoit passé à la mort de Monsieur, pour sçavoir qui l'avoit assisté. Il me dit que ç'avoit été le Curé de Saint Sauveur de Blois, le Pere Général de l'Oratoire qui étoit son Confesseur, n'y étoit pas. L'Abbé de Rancé son premier Aumônier, neveu de l'Archevêque de Tours qui avoit cette Charge, l'avoit donnée depuis à son neveu, qui y avoit toujours été. Cet Abbé de Rancé est un homme d'une grande capacité & d'un esprit agréable. Il s'étoit fait Prêtre, dans l'intention d'être Coadjuteur de l'Archevêque de Tours : Il étoit jeune, & les attaches du monde font souvent oublier les devoirs de la perfection qu'on a embrassée : il s'étoit beaucoup écarté du bon chemin. Il avoit bien des amis, & pas un qui le fût assez pour lui dire son état. Dans le tems de la mort de Monsieur, Dieu commença à le toucher, & comme les esprits vifs prennent feu plus aisément que ceux qui l'ont lent, il se porta à aban-

donner le monde, & à quitter ses dérègle-
mens avec plus de ferveur qu'il n'avoit eu
pour les plaisirs. Il avoit une Abbaye nom-
mée la Trape dans le Perche; il la tenoit
en Commande: comme Dieu l'avoit tou-
ché, & qu'il avoit dessein de faire péniten-
ce, il demanda permission au Roi qu'il pût
tenir son Abbaye en regle. Cela lui fut ac-
cordé pour sa personne seulement. Ainsi dès
qu'il eut obtenu cette permission, il se fit
Religieux de l'étroite Observance de Saint
Bernard. Il fut député de toute leur réfor-
me pour aller à Rome, où il réussit admi-
rablement. Il y fit connoître sa pieté & sa
grande habileté, de maniere que l'on com-
mençoit à le regarder comme un digne suc-
cesseur de Saint Bernard. A son retour il
mit cette Abbaye sur le pié où étoit cet
Ordre, dans le tems que leur Saint Fonda-
teur vivoit. Leur vie est telle qu'elle leur
fait porter l'austerité loin en tout, & je crois
que si Saint Bernard revenoit, il réformer-
oit la Trape dans sa maniere de sévérité,
autant que tout l'Ordre de Citeaux en a
besoin dans le relâchement de la sienne.
Lorsque Monsieur de la Trape fut de retour
de Rome, les quatre premières années se

passerent sans que personne entendit parler de lui, tant sa solitude étoit grande. Dieu qui s'est voulu servir d'un exemple vivant pour toucher les gens qui sont dans les mêmes engagements, où il avoit été, permit, à son grand regret, que sa vie & sa vertu ne demeuraissent pas ensevelies dans son Abbaye. Il est devenu l'admiration de tous les gens de piété, & la terreur de ceux qui ne se sont pas servis des graces que Dieu leur a voulu faire, avec la même utilité qu'il a suivi & répondu à celles qu'il lui a données.

Pour revenir à Monsieur, j'appris qu'il avoit fait dans le peu de relâche que son mal lui avoit donné, toutes les actions d'un bon Chrétien; & comme il y avoit quelques années qu'il songeoit à la mort, sa mauvaise santé, beaucoup d'exils, & mille désagréemens qu'il avoit surmontez, lui avoient imprimé des sentimens de piété qui me donnoient quelque consolation, & beaucoup d'espérance que Dieu lui auroit fait miséricorde. Je dois dire à la louange de Madame de Saujeon, pour laquelle il avoit eu une honnête passion, qu'elle avoit fort contribué à le faire penser à son salut. Il alloit régulièrement

tous les jours à la Messe ; il ne manquoit jamais à la grande de sa Paroisse , ni à Vêpres ni aux autres prières. Il ne pouvoit pas souffrir qu'on jurât dans sa maison , & il s'étoit lui-même corrigé de cette méchante habitude. L'on me dit qu'il avoit donné sa bénédiction à mes sœurs , & que le trouble où tout le monde étoit , avoit empêché ceux qui l'assistoient de la lui demander pour moi. On lui parla du Comte de Charni : il ne répondit rien de favorable pour lui. Il reçut ses Sacremens à midi , & mourut sur les quatre heures. Madame ne s'y trouva pas ; & comme son dîner étoit porté & que ses femmes alloient & venoient dans la chambre , on pouvoit croire qu'elle étoit occupée à manger , pour mettre ordre à des vapeurs auxquelles elle étoit fort sujette. Je suis persuadée que dans un moment où l'on est affligé , la nourriture feroit plus de mal que de bien. L'on emporta le corps de Monsieur à Saint Denis , avec quelques Gardes & quelques Aumôniers , sans le faire suivre que par très-peu de ses autres Officiers. Cela se fit sans pompe ni dépense. Lorsque l'on se meurt , & que l'on desire qu'il ne se fasse aucune cé-

rémonie extraordinaire , ces sentimens sont louables. Je ne crois pas que ceux qui retranchent de certains devoirs de grandeur , aient plus de mérite devant Dieu que devant les hommes. Je sçai bien que si j'avois été à Blois , tout se seroit passé d'une autre maniere.

Peu de jours après que la Cour fut de retour à Aix , Goulas & Belloy arriverent pour supplier le Roi de la part de ma belle-mere , de lui accorder sa protection pour elle & pour ses enfans. Lorsqu'ils furent arrivez , avant que de se montrer , ils me firent dire qu'ils avoient ordre de s'adresser à moi , pour concerter tout ce qu'ils avoient à faire. Je crus que c'étoit un tour de l'habileté de Belloy & de Goulas , qui sçavoient qu'il étoit de la bienséance d'en user ainsi. Madame , qui n'en sçavoit pas tant qu'eux , ne s'en seroit pas avisée. J'avois d'autant plus de raison de le croire , que Belloy avoit toujours gardé de grandes mesures avec moi , pendant que j'étois mal avec Monsieur , & qu'il m'a toujours paru d'une bonne conduite ; parce qu'un habile homme ne doute jamais qu'un pere ne se raccommode avec ses enfans ; mais lorsque l'on en a usé mal ,

l'on est indubitablement brouillé avec l'un des deux , & le plus souvent avec l'un & l'autre. Pour Goulas il croyoit que s'il gardoit cette conduite , c'étoit le moyen de se raccommo-der avec moi. Ils me firent con-
noître que c'étoit par respect que Goulas ne venoit pas à mon logis , qu'il craignoit que je ne le voulusse pas voir. Je lui fis dire qu'il seroit le bien venu , puisqu'il venoit de la part de Madame. Lorsque Belloy & lui furent chez moi , Goulas me dit que Monsieur avoit fait un testament , qu'il don-
noit ses médailles , ses livres & ses oiseaux au Roi. C'étoit des livres de mignature pleins de toutes sortes d'oiseaux , ce qui est très-curieux. Il y avoit aussi des Fleurs , des Plantes & des Coquilles de toutes les ma-
nieres. Il me dit que ce testament ne con-
tenoit que cela. Je fus persuadée que Mon-
sieur n'y avoit pas pensé , & que l'on con-
seilla Madame de le faire faire. Je crois qu'elle auroit beaucoup mieux fait de donner ces curiositez au Roi , comme un présent qu'elle lui faisoit , plutôt que de les lui faire
tomber en main par un testament supposé , puisqu'il étoit certain que Monsieur n'y a-
voit pas pensé. Je les menai chez M. le

Cardinal , & les présentai à Sa Majesté. Ils ne me parlerent quasi de rien. M. le Cardinal me dit qu'ils lui avoient proposé de faire M. l'Evêque de Saint Malo , tuteur de mes sœurs ; qu'il étoit beau-pere de Belloy ; qu'il me prioit de lui en dire mon sentiment. Je lui répondis qu'il étoit très-honnête homme & fort habile , qu'il avoit été Conseiller , Maître des Requêtes , & souvent Intendant de Justice dans les Armées & dans les Provinces , dans le tems qu'il portoit le nom de Villemontée : mais qu'il s'étoit fait d'Eglise par le mauvais état de ses affaires ; & que pour l'ordinaire , l'on ne choisissoit gueres un homme ruiné pour être tuteur , & que comme Evêque il étoit obligé de résider dans son Diocèse. Que pour moi , quoi que je le trouvassé un très-honnête homme , je n'aurois pas jetté les yeux sur lui. Il me demanda si je voulois lui nommer quelqu'un , que je lui ferois plaisir , qu'il me promettoit que personne ne sçauroit que je m'en fusse mêlée , & je suis persuadée qu'il m'a tenu parole ; parce que qui que ce soit n'a crû que je lui eusse nommé le Premier Président du Parlement de Paris. Je lui dis qu'il me sembloit que cela auroit plus de

DE MONTPENSIER. 299

dignité. Il me répondit que j'avois raison ; & il le déclara peu après. Je ne sçai s'il le reçut , parce que je lui en avois donné l'avis , ou s'il n'avoit pas résolu de le faire , & qu'il fut bien-aise que je donnasse dans son sens. Belloy & Goulas m'en vinrent rendre compte , & après qu'ils eurent réglé cette affaire , lorsqu'ils prirent congé de moi pour s'en retourner , je les chargeai de toutes les honnêtetez imaginables pour Madame , & leur dis que j'étois pourtant persuadée qu'elle n'en auroit aucune pour moi. Je leur témoignai qu'elle ne me feroit pas plaisir si elle alloit à Paris , d'y prendre son appartement , qui étoit celui de mon pere , où j'avois accoutumé de loger , qu'elle pouvoit se mettre dans le sien ; qu'elle n'étoit pas en état de choisir avec moi ; que j'étois l'aînée des filles de Monsieur ; qu'elle ne devoit rien avoir à Luxembourg qu'à cause de mes sœurs ; que son douaire devoit être pris à Montargis , qu'elle avoit encore Limours , qui étoit une maison proche de Paris , où elle pouvoit s'aller établir ; que je leur ordonnois de lui dire que c'étoit mon intention , que je serois bien-aise qu'elle la suivît , parce que si elle en usoit autrement ,

j'aurois sujet de me plaindre d'elle. Je fis force honnêteté à Belloy. Pour Goulas, je lui dis, tant qu'il a été question des affaires de ma belle-mere, je vous ai bien voulu voir : comme voilà votre commission finie, je vous défends de vous présenter davantage devant moi.

L'on apprit que Madame, au lieu de demeurer quarante jours sans sortir d'une chambre tendue de noir, comme c'est la coutume, étoit sortie dix ou douze jours après la mort de Monsieur, pour s'en alier à Paris, & cela avec un équipage qui la devoit faire connoître, ainsi qu'elle en avoit le dessein. Elle s'étoit mise à une portiere masquée d'une maniere extraordinaire. Elle avoit dans son carosse son Apotiquaire, son Chirurgien & deux de ses femmes. Elle alla coucher à Orleans. Comme c'étoit la principale Ville de l'appanage de Monsieur, tout le monde la reconnut, & sa vue causa autant de douleur à tout le peuple, que la précipitation de son voyage, & cette maniere d'équipage donna de l'étonnement à la Cour lorsqu'elle apprit sa conduite. Après qu'elle & mes sœurs furent arrivées à Paris avec cette maniere de dignité, Mar-

dame commença à faire détendre mon appartement pour s'y loger , & envoya ses filles dans le sien , tout cela sans me faire aucune honnêteté. Quand j'appris cette belle exécution , je ne fus pas fort modérée dans mes premiers mouvemens. J'en parlai à la Reine & à M. le Cardinal, qui témoignèrent là-dessus des sentimens qui étoient fort obligans pour moi & peu favorables pour Mme. Je ne sçais ce que je lui écrivis. Je sçais seulement que je le fis , & que ce ne fut ni obligamment ni tendrement pour elle.

La Cour partit d'Aix pour aller à Marseille, où le Roi ne voulut entrer que par une grande brèche qu'on avoit fait faire aux murailles de la Ville ; ce qui fut une des punitions qu'on fit aux Marseillois pour qu'ils n'oubliaient de leur vie leur révolte , & qu'ils vissent des marques visibles de leur châtiment. Toutes les rues & les places publiques de la Ville étoient pleines de troupes. La Cour y séjourna quatre jours dont j'en passai deux dans mon lit , parce que j'avois la migraine. Je fus fort effrayée de voir promener les galériens dans la Ville avec leurs chaînes. Ces sortes d'objets n'étoient pas agréables à trouver dans notre chemin.

Lorsque nous allions sur le Port, il y avoit force vaisseaux & quatre galeres, elles n'étoient point armées ; je ne trouvai pas les boutiques le long du Port remplies de marchandises extraordinaires, comme je l'avois oui-dire. Ce pays, quoique tout le monde en parle comme d'une merveille, ne me parut pas répondre à cette grande opinion, & les Oliviers qui en font le revenu, me parurent de vilains arbres à la vûe. L'on disoit qu'il y avoit du plaisir dans les saisons des fruits d'en voir une quantité prodigieuse, & les meilleurs du monde. Cela me paroïsoit vrai-semblable à cause du soleil qui y est beaucoup plus chaud qu'ailleurs. Il y a quantité de vins de liqueurs, & celui du Pays n'y est pas bon. Il n'y a ni veaux ni chapons, ainsi au lieu d'eau de veau que j'ai accoutumé de prendre, je fus réduite à me servir de celle de poulet, ce qui ne m'accommodoit pas. L'on m'envoya en Languedoc quelques presens de chapons, parce qu'on sçavoit qu'ils étoient rares à Marseille. Je n'y trouvai pas que les avenues, les chemins & les villages approchassent de la beauté de ceux d'autour de Paris. Le Roi & la Reine me dirent qu'ils avoient vû à Toulon une

maison nommée Boisjansi, où il y avoit une grande quantité d'orangers & de citrons doux : cela n'est pas si général que je l'avois oui prôner. L'on avoit mis des Mousquetaires du Roi sur les galeres où l'on s'alloit promener ; elles me parurent bien peintes & bien dorées, & la chambre du Commandant bien propre. Cette multitude d'hommes nuds est hideuse à voir ; & représente une espece d'enfer qui fait horreur d'un côté & donne de la pitié de l'autre. Cette promenade fit tomber en foiblesse tous ceux qui suivoient la Cour. Il n'y eut que la Maison Royale qui ne se sentit point de l'air de la mer. L'on fit pêcher & prendre beaucoup de poissons dont le nom de la plupart m'étoient inconnus, parce qu'il ne s'en trouve pas de pareils dans l'Océan. L'on nous disoit que le poisson de cette mer-là est très-mauvais dans la Méditerranée, & que celui-ci ne vaut pas mieux dans l'autre.

Le Roi eut envie d'aller au Château d'If, qui est à une lieue & demie avant dans la mer, & à la même distance de Marseille. L'on n'y peut aborder qu'avec de petites chaloupes. La Reine n'y voulut pas aller ;

elle me permit d'y suivre le Roi. Nous voulûmes approcher pour mettre pied à terre, il vint une vague qui nous couvrit d'eau. Il est bien difficile d'aborder, parce que ce Château est situé sur un grand rocher qui est continuellement battu des vagues ; ainsi à mesure qu'elles approchent les chaloupes à un ou deux endroits où l'on peut se jeter à terre, il faut prendre son tems lorsque cela vous enleve, & sortir chaque fois un ou deux à la fois, il faut sauter avec bien de la diligence, parce que si l'on manquoit le mouvement qui fait approcher les chaloupes du rocher, l'on tomberoit dans la mer. Pour se remettre dans les mêmes chaloupes lorsqu'on en veut sortir, il faut étudier de semblables mouvemens & se jeter les uns après les autres. Ce Château est bâti sur un rocher. Il y a à l'entrée une assez grande cour avec des maisons bâties pour le logement des soldats. L'on y a fait porter quelques terres pour y faire de petits jardins potagers. Après cela l'on entre dans un donjon où il y a quelques chambres assez obscures. Au-dessus d'une grosse tour, il y a une terrasse sur laquelle on se peut promener, & d'où on voit Marseille & la pleine mer

mer & deux autres Isles qui sont plus grandes que celle-ci, qui paroissent affreuses par leur élévation & par des rochers qui semblent inaccessibles. L'on ne laisse pas pourant de voir des gens qui s'y font porter par curiosité. Ces deux Isles paroissent être fort proche de ce Château; cependant ceux qui ont mis pied à terre disent, qu'il y a une bonne demie lieue de distance de celle qui est la plus proche. L'on y donna une grant-collation au Roi. Nous étions en Carême, presque personne n'y mangea. J'avoue que j'avois une fort grande impatience d'en être dehors, cela a l'air d'une prison, & toute ma vie j'en ai eu une terrible horreur. J'ai raison de croire que cette sorte de haine étoit un pressentiment de la douleur qu'une prison me donneroit un jour. Lorsque j'eus joint la Reine, je me sentis un fort grand plaisir. Nous allâmes dans sa galere droit à Marseille, d'où l'on partit deux jours après pour retourner à Aix, où l'on séjourna peu de tems. L'on fut fort scandalisé dans ce pais-là de ce que je n'allai pas à la Sainte Beaume, qui est une dévotion particuliere à Sainte Magdelaine. Comme il y avoit de la petite verole, & que je la craignois fort,

cette peur amortit mon zèle pour leur dévotion.

D'Aix nous allâmes à Avignon. Le Roi & la Reine prirent de differens chemins, parce que la Reine voulut aller à Apt, où l'on dit qu'est le Corps de Sainte Anne. Nous allâmes à Malmor, où j'appris que mes mulets avoient suivi ceux du Roi; de maniere qu'il me falloit coucher dans une chaise jusqu'à minuit que Comminge m'envoya son lit, sur lequel je me jettai pour le reste de la nuit. Il y avoit dans mon logis un homme de soixante ans paralitique, je ne voulus pas que l'on l'otât de ma chambre, parce que c'étoit la seule où il y avoit une cheminée, pour le tenir auprès du feu dans sa chaise, de laquelle il ne bougeoit. La Reine n'étoit gueres mieux logée que moi; il falloit passer dans son antichambre pour aller chercher du foin & de l'avoine pour tous nos chevaux, parce que c'étoit la seule maison où il y en avoit. Nous fûmes aussi-bien logés à Apt que nous l'avions été mal à Malmor. La Reine y fit ses dévotions. C'est un lieu où tout le monde en a beaucoup à Sainte Anne. Ce qui m'y parut mal fut le peu de soin qu'on a d'y conserver les Reliques. Elles

font dans une vilaine châsse de bois & dans un coffre quasi rompu : L'on en donna à la Reine. Lorsqu'un Chanoine les voulut prendre , il rompit les ais avec ses mains & prit de la poudre à poignée pour en donner à qui en vouloit. La Reine alla aux Cordeliers , où on lui en donna aussi des Châsses de Saint Eleazare & de Sainte Dauphine. Elles étoient bien mieux tenues que celles de la Cathédrale. Les Religieux eurent soin de donner les vies de ces Saints à la Reine , que je lus dans le chemin. C'étoit le mari & la femme [qui] vécurent ensemble comme deux grands Saints , ainsi que cela étoit expliqué. Comme ma memoire ne me remet pas les termes qui exprimoient leur vie , & qu'il y avoit des circonstances qui ne seroient pas bonnes à écrire , ceux qui auroient la curiosité d'en sçavoir davantage , pourront avoir recours à leurs histoires. De-là nous allâmes à l'Isle , qui est une Ville dans le Comtat d'Avignon , où l'on nous parla extrêmement de la Fontaine de Rocluse , lieu renommé par la solitude du grand Petrarque , qui a composé dans cet endroit-là , selon qu'il le dit lui-même dans sa vie , tous les ouvrages de Poësie qui ont paru & qui

sont encore sous son nom. Il dit qu'il vit Laure dans la Ville de l'Isle ; qu'il en devint amoureux , qu'il l'a aimée vingt ans durant sa vie & vingt après sa mort ; qu'il s'étoit retiré dans cette solitude pour y achever les Ouvrages qu'il y avoit commencés , conçûs ou projetés ; en un mot tout ce qu'il a écrit. Il étoit né à Florence, il étoit sorti du tems de & après avoir été élevé à quelque dignité dans l'Eglise, il étoit mort à Padoue : voilà ce que l'on nous en dit dans Vaucluse, & ce que j'en appris dans l'histoire de Petrarque , qui a été un des plus grands hommes du monde.

Les troupes du Pape qui étoient en garnison à Avignon, vinrent au-devant du Roi. Leur rencontre nous fit souvenir de l'aventure de la cave. Comme les Rois se rendent maîtres de cette Place toutes les fois qu'ils y vont, & que cela leur est d'autant plus naturel que ce n'est que par bonté qu'ils y souffrent le Pape ; ainsi que Monsieur Dupuis & d'autres Historiens & Auteurs qui ont traité des droits de la Couronne, s'en sont expliqués, l'amour que j'ai pour ma Patrie m'a obligé de dire ce mot dans ces Memoires. Je ne dis pas que j'aime la Monarchie,

parce que ce seroit m'aimer moi-même ; puisque celle de France prend son origine avec ma maison. Je reviens aux troupes du Pape qui ne parurent que sur le chemin. Celles du Roi entrèrent & garderent sa personne & la Ville. Pendant toute la Semaine-Sainte qu'on y passa , nous allâmes aux Stations dans les Chapelles des Pénitens ; il y en a de blancs , de noirs , de bleus , de violets & de gris. Ils se promettent dans les rues la nuit du Jeudi-Saint avec quantité de flambeaux ; c'est une Procession & une dévotion qui leur vient d'Espagne & d'Italie. Elle est fort établie dans plusieurs endroits du Languedoc. Voilà tout ce que j'y vis de nouveau au-dessus de ce que j'ai dit du premier voyage que j'y fis.

D'Avignon nous allâmes à Perpignan ; nous passâmes par Narbonne , où je vis encore beaucoup de marques de grandeur de la Maison de Joyeuse : bien des Maisons de cette Province se sentent de sa libéralité. Perpignan me parut une très vilaine Ville : le pays y est beau ; les avenues avec une jolie riviere en rendent les abords agréables. Le jour qu'on arriva il faisoit très-beau. Le lendemain il plut si horriblement que les ri-

vieres & les torrens étoient débordés : il y fallut séjourner. La Reine alla voir tous les Couvens de Religieuses. Celles qui sont vie austère dans ce pays-là sont très-coquettes. Elles portent des guimpes de quintin plissé, mettent du rouge, se fardent, & font gloire d'avoir des amans. Il y en eut une qui pria Comminge de me la présenter & de me dire qu'elle étoit maitresse de Saint Annesse. Je fus fort effrayée de ce genre de compliment. Elle me dit qu'elle esperoit que par la bonté qu'il lui avoit toujours dit que j'avois pour lui, j'en aurois un peu pour elle : qu'il y en avoit dix auxquelles elle étoit sa dévote, qui est le nom ordinaire qu'on leur donne. Je ne scûs que répondre. Les hommes & les femmes sont habillés à l'Espagnole & y vivent de même. Leurs maisons y sont aussi bâties à la mode du même pays; sans cheminée, si ce n'est à la cuisine. Comme il faisoit froid & que je n'aime pas à prendre ma chemise humide, j'allois dans la cuisine me chauffer, & y prendre ma chemise qui étoit séchée à la fumée de la viande, ce qui n'étoit pas une agréable cassolette. L'on y donna un divertissement à Leurs Majestés qui devint un peu tragique. Loqueman Colonel Suisse y

DE MONTPENSIER. 315

étoit en garnison. Il avoit fait venir un âne & un ours dans une cour, afin que nous en vissions le combat des fenêtres. Comme toute la maison étoit pleine de monde, quantité de gens se mirent sur un degré en perron, appliqué contre la muraille. L'antiquité de la maison, la grande pluie qui étoit tombée, la foule du monde qui s'y étoit placé ébranla le degré d'une manière qu'il en tomba deux pierres qui écrasèrent la tête d'un de mes Pages, couperent des doigts de la main à un autre; un Mousquetaire qui étoit entre deux eut sa casaque toute déchirée, & fut tout meurtri, depuis la tête jusqu'aux pieds, sans avoir de coups mortels. Cet accident fit ôter leurs Majestez & tous les spectateurs des fenêtres: tout le reste de la journée l'on ne parla que du malheur de mon Page, & du bonheur du Mousquetaire, ainsi il fallut essuyer tout le jour cette désagréable conversation qui me laissoit des impressions peu divertissantes. Il y eut à l'Hôtel de Ville un bal à la mode d'Espagne qu'on appelloit autrement un saravos, où l'on ne danse pas comme en France; ce qui me donna la curiosité de le voir: Et comme il y avoit peu de tems que Monsieur étoit mort, la

Reine me commanda d'y aller. Je me mis derriere tout le monde, & m'ennuyai beaucoup. Il n'y avoit qu'un violon & de même de toutes sortes d'instrumens, jusqu'à une vielle & de certains triangles de fer, avec des boucles que l'on faisoit sonner avec un autre morceau de fer; je ne sçai si cela ne s'appelle pas une cimbale. Les hommes y étoient avec leurs épées au côté & leurs manteaux. Je crois qu'ils prenoient autant de plaisir à y danser, que j'en avois autrefois dans nos bals. Je dis cela pour ne pas juger du goût des autres. Lorsque les eaux furent diminuées on partit. Il me souvient que j'eus grande peur, lorsque l'on passa au gué où l'eau entroit par les portieres des carosses. Il y en eut un des miens où étoient mes pierreries, qui pensa se perdre, & les gens de dedans faillirent à être noyez. Une de mes femmes, qui assura n'avoir eu aucune peur, fut presque en état d'être perdue. Elle crioit toujours qu'on lui donnât du secours; qu'elle ne voyoit plus les pierreries de Mademoiselle. Il me souvient que lorsque nous partîmes de Malmor, j'avois eu grande peur quand nous traversâmes la Durance, quoique nous fussions dans un

DE MONTPENSIER. 313

Bac , qui me parut moins sûr que ceux qui sont sur la riviere de Seine. Cette crainte me venoit de la rapidité & du caprice de cette riviere , qui change à toutes les heures du jour de lit. Outre cette raison , on nous avoit dit qu'un homme de chez la Reine s'y étoit noyé le matin. Il y a un proverbe Provençal qui dit , le Parlement & la Durance ruinent la Provence.

Nous retournâmes à Toulouse, où l'on fut quelques jours. Le Roi donna le Gouvernement de Languedoc au Prince de Conti , & tous les Gouvernemens particuliers qu'avoient les gens de Monsieur , furent donnez ou vendus , & ôtez à tous ceux à qui il en avoit donné le Commandement. Monsieur & Madame la Princesse de Conti allerent à Bourbon , ce qui fit naître une difficulté à la cérémonie du mariage du Roi , parce qu'il falloit être trois pour porter la queue de la Reine , & je ne voulus pas qu'il y eût avec moi d'autres que des Princesses du Sang. Je ne voulus pas non plus être mêlée avec les étrangères qui me sont trop inférieures. La Reine qui connoissoit & aimoit fort la Princesse Palatine , & qui sçavoit qu'elle avoit une chimere dans la tête , sur ce que le Prin-

ce Palatin a été quelque tems Roi de Bohême, auroit bien voulu lui faire plaisir dans cette occasion, quoi qu'elle ne le disoit pas autrement. Elle auroit souhaité parce qu'il n'y avoit personne, que cette nécessité l'eût mise en état de la porter avec moi. Comme dans ce tems - là j'avois les rangs & les dignitez dans la tête, & que je n'aurois pas voulu pour rien du monde qu'à l'avenir l'on eût pû me citer pour avoir dérogé en rien, je fis tout ce que je pus pour empêcher Madame la Princesse de partir. Je m'en expliquai avec le Cardinal, ce qui l'obligea de me faire espérer qu'elle seroit de retour. Je vis que le tems s'approchoit, qu'elle ne pouvoit arriver assez-tôt, je proposai à M. le Cardinal de faire venir une de mes sœurs, qu'elle viendrait à mes dépens; qu'elle logeroit avec moi, qu'il n'en coûteroit rien à ma belle - mere. Il me répondit que cela ne seroit pas juste; que le Roi en feroit la dépense; que la question étoit de sçavoir si Madame le voudroit. Je lui dis qu'elle feroit ce qu'on voudroit. Ainsi je lui envoyai un Gentilhomme qui étoit à elle aussi - bien qu'à moi, qui s'appelloit Langueriniere. Je lui écrivis une Lettre tout

comme si j'avois été contente d'elle, & ne lui disois rien de mon logement, parce qu'il n'en étoit pas tems. Je lui demandois une de ses filles, je lui marquois qu'elle logeroit avec moi, que j'en aurois le plus grand soin du monde. Elle me répondit qu'elle m'en enverroient deux, & l'écrivit à M. le Cardinal, & qu'elle seroit bien-aîsée qu'il n'y eût que des petites-filles de France qui portassent la queue de la Reine; qu'elle enverroient Mme. Saujeon avec elles; qu'elle le prioit de vouloir leur faire donner un logement chez la Reine; qu'elle seroit bien-aîsée qu'elles ne logeassent pas avec moi, de peur de m'incommoder, & en mon particulier elle me remercia des offres que je lui avois faites.

Lorsque j'arrivai à Toulouse, j'y trouvai Préfontaine qui n'y étoit que du même jour. J'y reçus force complimens sur la mort de Monsieur, qui étoit généralement regretté de toute la Province, & avec raison, parce que le général & le particulier lui avoient de grandes obligations, & une des plus fortes marques de considération qu'il leur avoit témoignée, étoit celle de n'avoir jamais voulu qu'ils se déclarassent pendant la guerre

contre le Cardinal, quoique la Guienne ; qui est une bonne partie du Languedoc, l'eût fait, & Messieurs de Toulouse sçavent bien que s'il l'avoit desiré ou seulement souffert, il en auroit été le maître ; ainsi il avoit préféré leurs intérêts aux siens. L'on y séjourna peu de tems, parce que la Reine avoit de grandes impatiences d'être arrivée à Saint Jean du Luz. Nous passâmes à Acqs, où il y a une fontaine d'eau chaude & une d'eau froide, de maniere que lorsqu'on y jette un chien, il devient comme mort dans un instant, & si on le retire & met promptement dans l'autre, il reprend ses esprits sans qu'il paroisse qu'il ait eu la moindre incommodité. Il y a aussi des boues que l'on disoit fortifier les bras & les jambes où on avoit quelque mal, si on les mettoit dedans, & après les en avoir sortis, il falloit les laver de cette eau. J'en envoyai chercher pour mettre sur un bras qui m'avoit fait mal après la chute de dessus un cheval, qui m'avoit aussi fait prendre une entorse au pied. Comme il y avoit long-tems que je ne m'en sentoie plus je fis le remede plutôt pour l'essayer que par aucune nécessité : au lieu de me trouver soulagée, ou plutôt fortifiée le lendemain, je

ne pouvois marcher ni m'aider de mon bras qui se pela aussi-bien que mon pied , & l'un & l'autre devinrent comme si j'avois eu des érisipeles. L'on se mocqua fort de moi , de m'être fait malade par la crainte de la devenir un jour. Ce pays - là me parut beaucoup plus beau que la Provence , j'étois ravie de voir des chevres & des vaches, & d'entendre ce que l'on disoit , parce que le Gascon a bien plus de rapport au François : presque tous les gens du pays l'entendent & s'en servent bien plus familièrement qu'en Provence.

L'on resta huit jours à Bayonne , qui est à mon gré une fort jolie petite Ville , où l'on voit beaucoup de Vaisseaux. Madame la Princesse de Carignan & Madame de Bade y arrivèrent , & beaucoup d'autres gens , parce que la plus grande partie de la Cour avoit été de Toulouse à Paris , lors que nous avions fait le voyage de Provence , où ils avoient passé l'hyver , & étoient revenus pour se trouver au mariage. Nous arrivâmes donc à Saint Jean de Luz , qui est un Village très-agréable. Les maisons y sont propres ; celle de la Reine qui étoit dans un des bouts de la Place , avoit la vue sur la

Riviere qui y passe ; l'on y voyoit aussi le pont qui passoit à Libour , qui est un Village de l'autre côté , où étoit logé le Cardinal & beaucoup de gens de la Cour. Il y a une Isle au milieu de la Riviere , dans laquelle est bâti un Couvent de Récollets ; ils ont une place devant , qui donne sur le pont , qui fait une agréable promenade , où le peuple va aux heures & aux journées qu'ils n'ont rien à faire. Le Roi d'Espagne arriva à S. Sebastien en même tems que nous à Saint Jean de Luz. Pimentel fit force allées & venues. Les deux Rois s'envoyèrent faire des complimens ; tout ce détail sera dans l'Histoire , & je me persuade qu'il y en aura une de ce qui s'est passé là , jour par jour , pendant toutes les conférences : ainsi je n'en dirai que ce que j'ai vu & fait. Monsieur eut envie d'aller au lieu où se tenoient les Conférences : j'eus la même curiosité. J'allai avec lui ; c'étoit à deux lieues de S. Jean de Luz , c'est un lieu qu'on appelle l'Isle du Faisan. L'on passoit un pont , qui est comme une Galerie , qu'on avoit tapissé ; il y avoit au bout un salon qui avoit une porte qui donnoit sur un pareil pont bâti du côté d'Espagne , de même que le nôtre du côté de

France. Il y avoit une grande fenêtre qui donnoit sur la Riviere du côté de Fontarabie, qui étoit l'endroit par où on venoit d'Espagne. Ils y arriverent par eau, puis il y avoit deux portes, l'une du côté de France & l'autre du côté d'Espagne, pour entrer dans deux chambres magnifiquement meublées avec de très belles tapisseries. Il y avoit d'autres petites chambres tout autour avec des cabinets, & la salle de l'assemblée étoit au milieu à l'autre bout de l'Isle. Elle me parut fort grande, il n'y avoit de fenêtres qu'à l'endroit qui avoit la vue sur la Riviere, où l'on mettoit deux sentinelles lorsque les Rois y étoient : le corps de Garde se tenoit hors de l'Isle. Les Gardes étoient dans deux salles auprès du vestibule dont j'ai parlé, chaque chambre n'avoit qu'une porte, à la réserve de la salle de la conference, qui en avoit deux vis-à-vis l'une de l'autre, & qui étoit, comme j'ai déjà dit, fort grande : à proprement parler de deux chambres l'on n'en avoit fait qu'une. La Tapisserie du côté de l'Espagne étoit admirable, & du nôtre aussi. Les Espagnols avoient par terre de leur côté des tapis de Perse à fond d'or & d'argent qui étoient merveilleusement beaux

Les nôtres étoient d'un velours cramoisi
 chamarez d'un gros galon d'or & d'argent.
 Pour les chaises, je ne me souviens pas com-
 ment elles étoient faites. Il y avoit deux E-
 critoires, je ne me souviens pas bien non
 plus de quelle maniere elles étoient, il me
 semble que les serrures étoient d'or, & si je
 ne me trompe, il y avoit deux horloges sur
 chaque table, tout y étoit égal & bien me-
 suré. Lorsque nous fûmes de retour nous
 contâmes à la Reine comme tout cela étoit
 fait. Nous rencontrâmes quantité d'Espa-
 gnols dans le chemin qui venoient de voir
 la Cour. Les François de leur côté alloient
 à S. Sebastien voir celle d'Espagne. Mon-
 sieur le Tellier & Monsieur le Maréchal de
 Villeroi y allerent, Dom Louis de Haro
 leur donna à diner: c'étoit un Vendredi, ils
 furent très-scandalisez de voir de la viande
 mêlée avec du poisson. Ces Messieurs lui
 en témoignèrent leur étonnement, & ils l'é-
 toient d'autant plus que les Espagnols font
 les hypocrites sur les moindres bagatelles:
 ainsi dans cette occasion ils devoient être
 aussi édifiés des François, que ceux-ci
 avoient peu de raison de le devoir être
 d'eux.

DE MONTPENSIER. 321

Lors que Madame eut prié le Cardinal de faire loger mes sœurs chez la Reine , la proposition m'en déplut , parce que si elles y avoient demeuré , elles auroient été à toutes les heures du jour , où je n'étois pas chez la Reine ; elles auroient toujours mangé avec elle , ce que je ne faisois point. J'avoue que je trouvai ce projet habile & bien imaginé par ma belle mere , de se vouloir faire donner des distinctions par nécessité qui ne m'étoient pas données par mon opulence ; parce que si je n'avois pas eu de Maison , il auroit fallu que dès mon enfance j'eusse demeuré chez la Reine , & j'aurois toujours mangé avec elle , ainsi que je lui ai souvent oui dire : Et c'est comme Madame la Duchesse d'Elbœuf bâtarde de Henri IV. avoit fait pendant qu'elle étoit Mademoiselle de Vendôme. Ce n'est pas que de ce tems je n'allasse presque tous les jours manger avec la Reine , mais comme je n'en avois pas pris d'habitude dans le commencement & que j'étois bien aise d'être libre chez moi , je ne me contraignois pas. J'ai eu toute ma vie une grande jalousie pour toutes les grandeurs qui me pouvoient distinguer des autres , quoi que

dans bien des occasions j'en aye négligé quelques-unes par une certaine liberté d'esprit & une espece de hauteur qui me mettoit au-dessus des bagatelles, ce qui me faisoit préférer le repos chez moi, sans me soucier de rien. Je m'apercevois que l'on s'avisoit pour mes sœurs d'aller à leurs fins, sous prétexte de marquer leurs démarches avec la dernière exactitude. Cela reveilla ma gloire; j'étois au desespoir dans ce moment-là & je ne pouvois souffrir, par la grandeur & par-la delicateffe de ce que je me sentoís, qu'elles eussent quelque agrément que je n'avois pas eu. J'aime à dire la vérité, ainsi je dépeins mes défauts & mes bonnes qualitez avec la même bonne foi qu'un autre le pourroit faire : Ainsi j'étois fort inquiétée sur mes sœurs. J'appris avec un très-grand plaisir qu'elles devoient arriver, & qu'on leur avoit marqué un logis. Je souffrois d'autant plus sur la crainte de cette distinction, que je n'osois ni agir ni m'en ouvrir à personne. Elles vinrent avec les Officiers de Madame dans deux de ses Carosses : leur Equipage parut fort honnête & ne manquoit de rien de tout ce qu'on appelle nécessaire; cela alloit même à l

dignité. Mesdemoiselles d'Alençon & de Valois vinrent : Madame ne voulut pas donner le dégoût à Mademoiselle d'Orléans de voir épouser le Roi , parce qu'elle avoit fort espéré de se marier avec lui , comme je l'ai déjà dit. Madame de Saujeon , & Mademoiselle de Montalais une des filles de Madame étoient avec elles. Madame de Pontac , chez qui elles avoient logé lors qu'elles passèrent à Bordeaux , vint aussi avec elles. Elle me fit entendre que l'attachement qu'elle avoit eu & qu'elle vouloit toujours avoir pour moi , lui avoit fait prendre soin de marquer à mes sœurs toutes les considérations que je leur attirois. Toutes les personnes qui venoient de S. Sebastien , faisoient de grandes relations à la Reine sur la personne de l'Infante , & comme elle prenoit un grand plaisir d'en entendre dire du bien , chacun lui faisoit sa Cour , & lui marquoit de grandes impatiences de la voir. Pendant ce tems-là le Duc de Parme chercha à épouser la Princesse Marguerite de Savoye. Tout le monde fut fort étonné , qu'après avoir prétendu épouser le Roi , elle eût voulu épouser un petit Souverain d'Italie , malhonnête homme , qui

n'avoit d'autre passion au monde que celle de bien ferrer un cheval. Il sembla à toute la Cour que cet établissement ne répondoit point à la maniere fiere avec laquelle elle avoit soutenu la rupture de son mariage avec le Roi , & qui lui avoit attiré les louanges de tout le monde : ainsi l'on disoit qu'elle auroit mieux fait de ne se point marier , ou de se mettre dans une Religion. Elle ne survécut pas long-tems à cette honte , parce qu'elle mourut peu après son mariage.

Nous avions à S. Jean de Luz des Comédiens Espagnols : la Reine alloit les voir tous les jours , & moi assez rarement. Ils dansoient & chantoient entre les actes & s'habilloient en Hermites & en Religieux , faisoient des enterremens & des mariages ; & prophancoient beaucoup les misteres de la Religion : ainsi bien des gens en furent scandalisés. Les Italiens en faisoient de même lors qu'ils vinrent en France , & on les en desacoutuma. Monsieur le Cardinal eut long-tems la goutte. Nous l'allions voir tous les jours au retour de Vêpres , de Complies ou du Salut. La Reine ne perdoit jamais une de ces prieres , & souvent elle alloit à tou-

tes les trois. Un jour je regardois par une fenêtre de Monsieur le Cardinal, par laquelle l'on voyoit la Riviere & les Pirennées. Madame de Motteville, qui étoit avec moi, me donna occasion de lui parler de la solitude des déserts, & nous moralisions sur la vie heureuse qu'on y pouvoit mener, débarrassé des fatigues de la Cour & au-dessus des injustices que l'on y recevoit, que cela mettoit les gens en état de ne vivre que pour soi-même. Cette conversation avoit un grand champ de morale, pour peu qu'on eût eu envie d'y mêler du Christianisme; nous ne nous serions pas si-tôt séparées ou tues, mais la Reine étant sortie pour aller à la Comedie, je l'accompagnai jusqu'à la porte & m'en allai promener sur le bord de la mer, où il me passa bien des idées dans l'esprit sur le plan d'un vrai solitaire. Je voulois que ce fussent des gens qui n'eussent pas été rebuttez de la Cour, & comme je m'en faisois un plan qui me paroissoit extraordinaire & beau à pratiquer, je m'en allai au plus vite à mon logis; j'y pris une plume & de l'encre, & j'écrivis une Lettre de deux ou trois feuilles de papier, que j'adressois à Madame de Motteville. Je la

fis copier, & la lui envoyai par un homme inconnu. Je ne voulois point que dans ce desert il y eût ni galanteries, ni mariage. Elle devina aisément que c'étoit de moi, par ce que je lui en avois dit chez Monsieur le Cardinal. Elle me fit une reponse qui m'obligea à lui écrire une seconde lettre, & comme cela me plaisoit, & qu'elle y prenoit plaisir, nous entretenîmes cette sorte de commerce une ou deux années. Si l'on avoit ramassé toutes les Lettres, il s'en seroit fait un volume assez gros. Elle est fort sçavante, ce qu'elle m'écrivoit étoit admirable, nous y mettions de l'Italien, de l'Espagnol. Il y avoit des citations de la Sainte Ecriture, des Peres mêmes, des fragmens de Poëtes, & quantité d'autres ramassés assez particuliers. On lui prit les deux premières qu'elle m'écrivit, qu'on fit imprimer dans des Recueils qui portent pour titre : *Oeuvres Galantes*. Je dis qu'on les lui avoit prises, parce que je sçai que les originaux ou les copies qu'elle m'envoyoit n'ont pas sorti de mes mains, & j'en ai encore une marque certaine, qui est que pour y avoir voulu augmenter on les a gâtées, que les miennes sont beaucoup plus naturelles & mieux

écrites. J'avoue que je fus très-fâchée de les voir ainsi imprimées.

Après beaucoup d'allées & de venues, faites de Fontarabie à Saint Jean de Luz, le jour du mariage fut arrêté. L'envie nous prit à Monsieur & à moi, d'aller voir la Cérémonie, le Roi d'Espagne & la jeune Reine. Nous le proposâmes à Monsieur le Cardinal, qui le trouva bon. Il dit qu'il étoit nécessaire d'en faire avertir le Roi d'Espagne : Ainsi Monsieur & moi nous fûmes vingt-quatre heures dans une joye inconcevable ; mais elle nous devint bien amère & me fit bien pleurer. Le Roi dit à Monsieur qu'il ne vouloit pas qu'il y allât ; que le présomptif héritier d'Espagne n'entreroit point en France pour voir la cérémonie, qu'il n'y avoit pas même de Grands d'Espagne ni de principaux Seigneurs de ce Pays-là qui fussent venus voir la Cour de France, & que je ferois bien aussi de n'y pas aller. Nous fûmes très-fâchez Monsieur & moi, de la résolution & de l'ordre du Roi. Je dis à Monsieur le Cardinal que j'étois une Demoiselle sans conséquence ; que je ne devois pas hériter du Royaume ; que puisque les filles n'étoient bonnes à rien en France,

il ne falloit pas qu'elles fussent malheureuses jusques dans l'envie qu'elles avoient de voir une cérémonie. Monsieur par-dessous main demanda comme une grace particulière qu'on ne m'y laissât pas aller, l'on fut trois ou quatre heures enfermés dans la chambre de Monsieur le Cardinal, où tout le monde croyoit qu'il s'y traitoit des affaires d'Etat; tous les Ministres avoient été mandez, & je sçavois que ce n'étoit que sur une espece de démêlé que cela avoit causé entre Monsieur & moi. Il desiroit que je n'y allasse point, moi je m'opiniâtrois à vouloir obtenir cette permission. Enfin au sortir du grand Conseil, l'on me dit qu'il avoit été résolu que j'irois à Fontarabie. L'on envoya chercher Lainé qui étoit le Ministre de M. le Prince en Espagne, ainsi qu'il l'avoit été à Bordeaux: comme c'étoit un homme d'esprit qui parloit agréablement; enfin un de ces gens qui se donnoit des airs sur-tout, il s'étoit fait des affaires depuis le retour de Monsieur le Prince, qui l'obligeoient ou lui servoient de prétexte pour ne bouger de la Cour; ainsi on le chargea de me suivre, & Monsieur le Cardinal fit sçavoir à Dom Louis de Haro, que j'irois inconnue voir la cérémonie.

rémonie. Ce soir-là le Roi, la Reine & moi nous soupâmes chez le Cardinal, parce qu'il avoit la goutte. Nous accommodâmes une cassette que Monsieur de Crequi devoit porter à la jeune Reine de la part du Roi : c'étoit un assez grand coffre de Calambourg, garni d'or, dans lequel l'on mit tout ce que l'on peut s'imaginer de bijoux d'or & de diamans, comme des montres, des heures, des gants & miroirs, boetes à mouches, pastilles, petits flacons, de toutes sortes, d'étuis à ciseaux, couteaux, curedents, de petits tableaux de mignature, des croix, des chapelets, des bagues, des brasselets, des crochets de toutes sortes, tout cela étoit d'un grand prix & dans un petit coffre. L'on y mit aussi des perles, des pendants-d'oreilles & des diamans en grand nombre dans une petite boete, enfin tout ce que l'on avoit de plus beau, à la reserve des pierres de la Couronne, parce qu'elles ne sortent jamais du Royaume, & que les Reines ne peuvent les avoir en propre. L'on croira aisément qu'il n'y eut jamais un si beau ni si magnifique présent, ni si galant.

Le lendemain j'empruntai un carosse pour que mes armes ne parussent pas à ce voyage

de curiosité. Je pris avec moi Madame la Duchesse de Navailles , qui venoit pour être Dame d'honneur de la Reine , Madame de Pontac & Mademoiselle de Vandï. J'avois tenu mon départ secret pour n'être pas importunée du monde qui auroit voulu venir avec moi. Lorsque nous fûmes à Andaye , qui est le dernier village sur le bord de l'eau , vis-à-vis Fontarabie , Lainé , qui étoit au-devant , me vint dire que les bateaux étoient tout prêts. Il y en avoit trois qui étoient tous peints & dorez d'une maniere fort propre & très-magnifique , avec des meubles qui répondoient à tout le reste du vaisseau ; entr'autres il y avoit des rideaux de damas bleu avec de grandes franges d'or & d'argent. Avec cet équipage nous arrivâmes au Port , où nous ne trouvâmes pas les carosses qui nous y devoient attendre. Les Bateliers dirent qu'il avoit passé des Dames qui les avoient pris , & qu'une de celles-là avoit dit que les carosses étoient pour elle. Je ne fus pas long-tems à deviner que c'étoit Madame de Lyonne qui les avoit pris. Lainé mit pied à terre , & arrêta deux carosses à six chevaux chacun , qui passoient. Nous nous mîmes dedans pour nous mener à Fontara-

bie. Lorsque nous entrâmes dans la Ville , nous trouvâmes un corps - de - garde à la porte , comme il y en a dans toutes les Places frontieres. Il y avoit des Officiers qui se promenoient devant leur corps-de-garde , qui nous saluerent avec beaucoup d'honnêteté , & tous les gens que nous trouvâmes dans les rues en firent de même. J'avoue que j'eus la vanité d'attribuer à ma bonne mine toutes ces civilitez extraordinaires : je ne pouvois pas croire que ce fût ma parure , parce que j'étois habillée de drap noir avec un mouchoir uni , une coëffe claire , & mes cheveux tout défrisez. Je trouvois même que je devois avoir l'air étranger avec des cheveux blonds , tout plats , qui ne sont pas d'un grand ornement.

Nous arrivâmes à l'Eglise qui avoit un grand perron avec peu de Gardes à la porte. Tout est si bien réglé en Espagne , que personne ne se presse d'entrer où il ne doit pas être ; ainsi ils n'ont jamais aucun embarras. Madame de Navailles , menée par mon Ecuyer , marchoit devant , & j'allois toute la derniere avec Lainé. Nous trouvâmes devant la porte de l'Eglise un Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi , qui dit , l'on m'a

ordonné de venir recevoir la parente de M. Laine ; après quoi Pimentel arriva , il me prit de l'autre main , & me dit , le Roi m'a commandé de me mettre auprès de vous , parce qu'il veut vous connoître. Nous trouvâmes le Patriarche des Indes , qui étoit grand Aumônier du Roi d'Espagne , il étoit frere du Duc de Medina Sidonia , qui me fit force complimens , & me dit qu'il avoit extrêmement connu mon pere en Flandres. L'on nous mena auprès de l'Autel sur la droite du côté par où l'on entre , qui est un endroit un peu élevé. J'y trouvai beaucoup de François , que je pris la peine de faire ranger. J'ordonnois-là tout comme j'aurois fait en France , & je ne me souvenois pas que j'y devois être inconnue. L'on m'apporta une chaise , dans cette occasion j'oubliai que j'étois , je la refusai. La place du Roi étoit au bout du Chœur , & la Nef n'étoit pas séparée. L'Autel étoit élevé & n'étoit éclairé que par une fenêtre ronde , placé au-dessus de la porte : il y avoit une courtine pour le Roi , & pour en parler plus intelligiblement , c'étoit un lit sans bois , attaché au plancher : il étoit de brocard d'or. Je vis force Aumôniers avec des surplis &

des bonnets de drap. Le pied du Roi étoit sous la Courtine , & le rideau , qui regarde l'Autel , étoit ouvert auprès de la Courtine. Il y avoit un siege pour Dom Louis de Haro , & à côté un banc pour les Grands d'Espagne , vis - à-vis duquel il y en avoit un autre pour les Aumôniers : tous les François étoient sur les degrez qui étoient aux deux côtez de l'Autel. Le Lieutenant des Gardes qui nous avoit conduites étoit celui de la Garde Bourguignonne. Le Maître des Cérémonies nous plaça. Le Roi vint bientôt après , il avoit devant lui quelques Gardes Suisses en petit nombre , la plupart demurerent au bas de l'Eglise : ils ne sont pas nécessaires pour faire ranger le monde , parce que personne n'ose approcher. L'Evêque de Pampelune marchoit devant le Roi avec tout son Clergé , vêtu de tous ses habits Pontificaux. Le Roi avoit un habit gris avec de la broderie d'argent , un gros diamant en tête qui retrouffoit son chapeau d'où pendoit une perle , ce sont deux pieces de la Couronne d'une grande beauté ; ils appellent ce diamant le miroir du Portugal , & la perle la Pelegrine. Il fit la révérence à l'Autel avec une gravité qui ne se peut co-

pier. L'Infante le suivoit seule , habillée de satin blanc en broderie avec de petits nœuds de laine d'argent , fort parée à la mode d'Espagne. Elle avoit d'assez vilaines pier-
reries ; elle étoit coëffée avec de faux cheveux. Sa Cameriere Major lui portoit la queue. La premiere action du Roi & de l'Infante fut de me regarder sans faire semblant de me connoître , & moi de mon côté Je les regardai aussi avec beaucoup d'attention. Le Roi n'étoit pas beau , mais il avoit bonne mine , quoi qu'il eût l'air vieux & cassé. L'Infante me parut fort ressembler à la Reine ; elle me plut extrêmement. Le Roi commanda que l'on tirât le rideau du côté que j'étois , afin que je le visse plus facilement ; il fit même signe à des Aumôniers de se ranger , de peur qu'ils ne m'empêchassent de voir. Tous ces soins me parurent fort honnêtes & très-obligeans pour moi. La Cameriere étoit devant la Courtine un peu sur le côté , avec deux autres Dames vêtues à l'Espagnole , & trois filles qui n'étoient point belles , quoi qu'elles eussent furieusement de rouge. Lorsque la Messe fut à moitié dite , le Commandeur de Souvré s'avisa que Monsieur l'Evêque de Fréjus n'y

DE MONTPENSIER. 335

étoit pas : il le cria à Pimentel & à Lionne, qui étoient auprès de moi, qui ne l'entendoient pas. Je leur dis ce qu'on demandoit : ils parlèrent tout aussi-tôt à leur frere l'Abbé, qui l'alla chercher. Monsieur de Fréjus arriva tout seul, sans Maître des Cérémonies ni personne pour l'accompagner. Lorsqu'il passa auprès de Dom Louis, il se plaignit du peu de soin que l'on avoit eu de l'avertir. Après que l'Evangile fut dit, il vint six Pages avec de grands flambeaux qui firent la révérence à l'Autel, & après cela au Roi : lorsque le Prêtre eut communiqué, ils s'en retournèrent & firent les mêmes révérences. La Messe finie, le Roi se mit dans sa chaise, & l'Infante s'assit sur son carreau. Après cela l'Evêque s'assit & Dom Louis approcha, qui donna la Procuration du Roi, que Monsieur de Fréjus venoit de lui apporter. Un Prêtre la lut, & les dispenses du Pape : on les maria. Le Roi fut toujours entre l'Infante & Dom Louis ; lorsqu'il fallut dire oui, elle se tourna du côté du Roi son pere, lui fit une profonde révérence, qui apparemment lui permit de répondre. Elle remua les lèvres si gravement, que je ne m'en pus quasi apperce-

voir, quoique je fusse très-près, & à l'endroit où l'on pouvoit mieux voir. La quantité de François qu'il y avoit faisoit une grande presse, & l'on ne pouvoit pas entendre. Quoique ce fût la plupart des gens de qualité, ils n'avoient pas les mêmes égards que les Espagnols, qui ne faisoient aucun embarras. L'Infante ne donna pas la main à Dom Louis, & il ne lui présenta point de bague, comme l'on fait partout. Lorsque le mariage fut fait, la jeune Reine se mit devant son pere à genoux, lui baïsa la main, il mit son chapeau à la main & l'embrassa sans la baiser, après quoi, elle marcha à sa droite. Elle fit quelques petites cérémonies à la porte. Lorsqu'ils furent sortis, je m'arrêtai un moment pour laisser passer la foule. Comme je voulois sortir, Dom Pedro d'Aragon, Capitaine de la Garde Bourguignone vint avec six Gardes, & dit à Laine, qu'il venoit chercher ses Dames. Il marcha devant nous avec le fils d'un Grand, dont j'ai oublié le nom, il nous conduisit au Château qui étoit fort près. C'étoit une vieille maison que Vatteville, Gouverneur de la Province de Guipuscoa a fait raccommoder pour y recevoir la Cour d'Espagne.

Nous

DE MONTPENSIER. 337

Nous trouvâmes à l'entrée , comme ailleurs , beaucoup de pages & de laquais : c'est la plus grande dépense que les Espagnols fassent ; ainsi le nombre en est plus grand qu'en France. Nous entrâmes dans une antichambre , où les François faisoient aussi-bien qu'à l'Eglise beaucoup de presse. Nous allâmes dans une autre. Après nous trouvâmes celle où le Roi mangeoit sur une petite table , il y avoit un cademat & point de clef. Le Gentilhomme de la chambre de semaine le servoit , & les valets de chambre portoient la viande. Son Médecin étoit contre la muraille un peu éloigné , de l'autre côté il y avoit le Duc de Medina de Castro. Contre la muraille il y avoit des Grands d'Espagne avec le Patriarche des Indes. L'on me mit auprès de la muraille où les François étoient au milieu de la chambre fort éloignez. Le Roi me regarda extrêmement , il mangeoit de la Grenade avec une cueiller , & cela avec une lenteur fort grave. Je me trouvai auprès du Marquis d'Aietonne qui parloit François. Le Marquis de Leche fils aîné de Dom Louis , m'avoit fort regardé à la Messe , & comme nous l'avions rencontré à l'entrée & au passage , il dit à

Lainé, qu'il feroit bien-aifé de voir la Dame qu'il menoit, quoiqu'il ne la connût pas ; il alla fe mettre auprès du Marquis d'Aieronne. Je lui demandai s'il parloit François, il me répondit que non, qu'il l'entendoit lorsqu'on lui parloit doucement. Je lui dis que j'en étois de même de l'Efpagnol. Il n'étoit pas beau, il avoit la phyfionomie d'un honnête homme, & étoit fort civil. Son frere le Comte de Montereï me parut beaucoup mieux fait ; il alloit & venoit pour me faire force révérences, & paffoit devant moi. Il ne me parla pas. Je ne vis Dom Louis que de loin. Le Duc de Medina Cafforez donna à boire au Roi, il verfa de l'eau de canelle, qui étoit la boiffon du Roi, dans la foucoupe, on fit l'effai, après quoi il fe mit à genoux & donna à boire au Roi. S'il y a des Grands d'Efpagne qui foient couverts dans ce moment-là, ils ôtent leur chapeau ; tous ceux qui font Officiers de la Maifon ne fe couvrent jamais qu'aux cérémonies. L'on me vint dire que la Reïne dînoit. Je fortis fans faire la révérence, parce qu'on m'avoit dit que j'en devois ufer de cette maniere, pour qu'on ne fît pas femblant de me connoître, le Roi ne me quitta pas de

DE MONTPENSIER. 339

vuë tant que je fus dans la chambre. J'allai chez la Reine où je trouvai beaucoup de monde qui la voyoit dîner. Je ne sçai si c'est parce qu'elle étoit notre Reine, la presse y étoit bien plus grande, & les gens bien plus proche de sa table que de celle du Roi son pere. Je lui fis une grande révérence & passai derrière sa chaise. Je m'allai mettre auprès de Mme la Duchesse d'Uzès & de Mme de Motteville, qui étoient au bout de la table. Je fis cela d'un air un peu familier. Comme je fus auprès d'elle, je fis une seconde révérence, à laquelle elle répondit par un souris le plus agréablement & le plus honnêtement du monde. Elle me parut d'un air grand, aimable & civile. Je ne doutai pas qu'elle ne plût à tous les François, lorsqu'elle seroit en France, pour moi j'en fus enchantée. Madame de Motteville, qui parloit Espagnol, lui dit que je la trouvois extrêmement à mon gré. Elle lui répondit très-honnêtement qu'elle en étoit bien-aisée. Tout le tems qu'elle fut à dîner, elle regarda toujours de mon côté & parla assez. Il y avoit un certain bouffon qui étoit venu de S. Jean de Luz, qui lui dit comme j'entrois,

voilà Madame d'Orleans , cousine du Roi de France. Elle le fit taire : c'étoit un assez mauvais bouffon ; lorsqu'elle sortit de table, elle vint droit à moi , & dit, il faut que j'embrasse cette inconnuë. Je voulus lui baiser la main , elle ne le voulut pas souffrir. Elle ne les avoit pas si belles que celles de la Reine-mere ; après qu'elle eut demeuré un moment , elle s'en alla dans sa chambre. Sa premiere femme de chambre me vint voir , & me dit de ne pas m'en aller , & peu après elle revint me dire que la Reine me demandoit. Je la trouvai assise sur des carreaux ; l'on m'en apporta un. Elle me fit signe de m'y mettre. Je demandai quelqu'un qui sçût parler François , l'on fit entrer le Baron de Vatteville. Elle me demanda des nouvelles de la Reine & de M. le Cardinal , & me dit qu'elle avoit appris que mes sœurs étoient jolies , après quoi elle me parla de l'impatience qu'elle avoit de voir la Reine ; qu'elle avoit fort envie de me connoître ; qu'elle étoit bien-aïse de me voir. Il n'y eut pas d'honnêteté & de bonté qu'elle ne me donnât ; à quoi je répondis avec tout le respect que je lui devois. Je me levai pour m'en aller , je la suppliai de me donner sa main ,

elle ne le voulut pas , & m'embrassa encore une fois. Je lui attrapai la main , elle se leva & me fit la révérence. Elle donna sa main à Madame de Navailles , & aux deux autres Dames que j'avois avec moi. L'on m'offrit à manger , mais je n'en voulus point. Vatteville me pressa fort de souffrir qu'il me donnât à manger , il me vint conduire jusqu'au bateau , où un carrosse de la Reine me mena. J'allai en diligence à Andaye où je dînai avec précipitation , tant j'avois d'impatience de retourner dire à la Reine-mere ce que j'avois vû. J'allai descendre chez M. le Cardinal où elle étoit , je lui fis une fidelle relation de ce qui s'étoit passé à mon voyage , dont elle fut aussi contente que moi qui l'étois extrêmement. C'étoit le jour de la petite Fête-Dieu 3 Juin 1660. Tout aussitôt que je fus de retour du Salut , où j'allai avec la Reine , je courus à mon logis m'habiller pour aller au bal , où je n'aurois pas été dans mon grand deuil , hors le jour du mariage du Roi , qui portoit dans lui-même une ample permission. Je me parai de perles & mes sœurs aussi , parce que cette sorte de parure de bijoux est de deuil quand elle est seule. Le bal ne dura pas long - tems ,

Parce qu'on le commença fort tard, & que le Roi vouloit aller souper devant minuit. Pendant que l'on dançoit, la Reine-mere m'entretint en tiers avec le Roi, qui me disoit qu'il étoit bien-aïse de ce que je leur avois dit de la jeune Reine, que tout ce qu'on leur avoit conté, ne les en avoit pas tant persuadés que ce que j'en disois; qu'ils étoient ravis qu'elle m'eût plû; que j'avois le goût bon; que je me connoissois en tout; que c'étoit une marque qu'elle devoit avoir de l'esprit de m'avoir fait bien de l'honnêteté. Enfin il ne se peut rien imaginer d'obligéant qu'ils ne me dissent. Je pris bien plus de plaisir à les écouter, que je n'aurois fait à danser, quoi qu'en ce tems-là j'aimasse la danse d'une maniere extraordinaire. Les marques de considération qu'on m'a données & en tout tems & en tout âge, ont toujours prévalu au-dessus de tous les autres plaisirs.

La Reine-mere alla le lendemain à la conférence pour y voir le Roi son frere. Elle ne mena avec elle que ses Dames d'honneur. Le Roi, qui y avoit été inconnu, nous conta à son retour la joye que la Reine avoit eue de voir le Roi son frere, & celle qu'il lui avoit témoignée de son côté; qu'ils s'étoient tenus

des discours si tendres & si obligeans sur le mariage & sur la paix , qu'il n'y avoit rien d'égal. Qu'il lui avoit parlé de moi ; qu'il étoit fâché que j'eusse voulu être inconnue ; que cela avoit empêché qu'on ne me rendît tout l'honneur qu'il avoit désiré. J'eus la curiosité de demander si le Roi d'Espagne avoit baissé la Reine-mère. Il me répondit que non , qu'il s'étoient embrassés à la mode d'Espagne. Dom Louis passa dans la salle qui étoit du côté de France , où étoit la jeune Reine. Le Roi s'approcha de la porte , & la regarda par dessus l'épaule. La Reine-mère le vit. Elle regarda le Roi son frere & sourit , qui ne le quitta plus de vue aussi-bien que la jeune Reine , qui nous a dit depuis , qu'elle l'avoit trouvé fort bien , & qu'elle avoit baissé les yeux. Le Roi nous parut fort satisfait de la Reine , il nous dit qu'il s'étoit mis sur le bord de la riviere pour la voir embarquer , & qu'il s'étoit apperçu qu'elle avoit volontiers regardé de son côté. L'on songea à la cérémonie , & l'on s'avisa qu'il falloit porter une offrande à la Reine , qu'ainsi je ne pouvois pas porter sa queue , & que ce seroit mes sœurs qui la porteroient avec Madame de Carignan. Madame de Saujeon

vouloit faire naître quelque difficulté. Je lui dis qu'elle n'avoit pas raison, parce qu'à la quarantaine de la Reine - mere à Notre-Dame, ma belle-mere portoit l'offrande, & moi la queue avec Madame la Princesse & Madame la Comtesse. J'avoue que je ne fus pas fâchée que cela arrivât pour faire à des nôces ce que ma belle-mere avoit fait en deuil. Dès que l'on avoit parlé de porter des queues, Monsieur le Duc de Roquelaure s'étoit offert de porter la mienne. J'avois accepté sa bonne volonté. L'on chercha des Ducs pour porter celles de mes sœurs. Et comme pas un ne le voulut faire, Madame de Saujeon cria fort que Madame seroit au désespoir de cette distinction, qu'elle ne pouvoit souffrir que mes sœurs allassent l'essayer, qu'elles ne s'y trouveroient point. Le Cardinal lui dit qu'il feroit ce qu'il pourroit. Personne ne voulut suivre son sentiment; ainsi pour ne plus faire d'embarras à cette cérémonie, je dis à Monsieur de Roquelaure, que je le remerciois, que j'étois bien fâchée de ne pouvoir recevoir l'offre obligeant qu'il m'avoit fait; que j'étois bien touchée que le peu de cas que l'on faisoit de ma belle-mere, fût cause que l'on ne vou-

loit pas rendre le même honneur à mes sœurs qu'à moi. Je dis à Monsieur le Cardinal, vous voyez que lorsqu'il est question de ne pas faire de l'embarras au Roi ou à vous, j'abandonne toute la juste délicatesse, qu'il me donnât qui il voudroit, que tout me seroit bon. Il me répondit qu'il me donneroit son neveu. Ce choix me plut extrêmement, & me paroissoit plus avantageux que tous les Ducs du Royaume. Le Comte de Sainte-Même porta celle de ma sœur d'Alençon, il étoit premier Ecuyer de ma belle-mère, & l'avoit été de mon père. Le Marquis du Chastelet, qui étoit Maître de Camp du Regiment de Cavalerie de mon père, porta celle de ma sœur de Valois, & le Comte de la Feuillade celle de Madame de Carignan : Voilà comme tout fut résolu.

Fin du quatrième Tome.

CMC

MVSEVM
BRITANNICVM